



BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A.
1150
NAPOLI



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. BOULANGER.

TOME QUATRIEME.



LE CHRISTIANISME DÉVOILÉ,

OU

EXAMEN

DES PRINCIPES ET DES EFFETS DE LA RELIGION CHRETIENNE.

Superſtitio error inſanus eſt, amandos timet, quos colit violat : quid enim intereſt, utrùm Deos neges, an infames ?

Senec. Ep. 12.



A LONDRES.

M. DCC. LXXV.





PREFACE.

LETTRE DE L'AUTEUR.

JE reçois, Monſieur, avec reconnoiſſance les obſervations que vous m'envoyez ſur mon ouvrage. Si je ſuis ſenſible aux éloges que vous daignez en faire, j'aime trop la vérité, pour me choquer de la franchiſe avec laquelle vous me propoſez vos objections ; je les trouve aſſez graves, pour mériter toute mon attention. Ce ſeroit être bien peu philoſophe, que de n'avoir point le courage d'entendre contredire ſes opinions. Nous ne ſommes point des théologiens ; nos démêlés ſont de nature à ſe terminer à l'amiable ; ils ne doivent reſſembler en rien à ceux des apôtres de la ſuperſtition, qui ne cherchent qu'à ſe ſurprendre mutuellement par des argumens captieux, & qui, aux dépens de la bonne foi, ne combattent jamais que pour

défendre la caufe de leur vanité & de leur propre entêtement. Nous defirons tous deux le bien du genre-humain ; nous cherchons la vérité ; nous ne pouvons, cela pofé, manquer d'être d'accord.

Vous commencez par admettre la néceffité d'examiner la religion & de foumettre fes opinions au tribunal de la raifon ; vous convenez que le chriftianfme ne peut foutenir cet examen, & qu'aux yeux du bon fens il ne paroîtra jamais qu'un tiffu abfurdités ; de fables découfues, de dogmes infenfés, de cérémonies puériles, de notions empruntées des Chaldéens, des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs & des Romains. En un mot, vous avouez que ce fyftême religieux n'eft que le produit informe de prefque toutes les anciennes fuperftitions, enfantées par le fanatifme oriental, & diverfement modifiées par les circonftances, les préjugés de ceux qui fe font depuis donnés pour des infpirés, pour des envoyés de Dieu, pour des interprêtes de fes volontés nouvelles.

Vous frémiffez des horreurs que l'efprit intolérant des Chrétiens leur a fait commettre,

toutes les fois qu'ils en ont eu le pouvoir ; vous sentez qu'une religion, fondée sur un Dieu sanguinaire, ne peut être qu'une religion de sang ; vous gémissez de cette frénésie, qui s'empare dès l'enfance de l'esprit des princes & des peuples, & les rend également esclaves de la superstition & de ses prêtres, les empêche de connoître leurs véritables intérêts, les rend sourds à la raison, les détourne des grands objets qui devroient les occuper. Vous reconnoissez qu'une religion, fondée sur l'enthousiasme, ou sur l'imposture, ne peut avoir de principes assurés, doit être une source éternelle de disputes, doit toujours finir par causer des troubles, des persécutions, & des ravages, sur-tout lorsque la puissance politique se croira indispensablement obligée d'entrer dans ses querelles. Enfin, vous allez jusqu'à convenir qu'un bon chrétien, qui suit littéralement la conduite que l'évangile lui prescrit, comme la plus parfaite, ne connoît en ce monde aucun des rapports sur lesquels la vraie morale est fondée, & ne peut être qu'un misanthrope inutile, s'il manque d'énergie, & n'est qu'un fanatique turbulent, s'il a l'ame échauffée.

Après ces aveux, comment peut-il se faire que vous jugiez que mon ouvrage est dangereux ? Vous me dites *que le sage doit penser pour lui seul* ; qu'il faut une religion, bonne ou mauvaise, au peuple ; qu'elle est un frein nécessaire aux esprits simples & grossiers, qui sans elle n'auroient plus de motifs pour s'abstenir du crime & du vice. Vous regardez la réforme des préjugés religieux comme impossible ; vous jugez que les princes, qui peuvent seuls l'opérer, sont trop intéressés à maintenir leurs sujets dans un aveuglement dont ils profitent. Voilà, si je ne me trompe, les objections les plus fortes que vous m'ayez faites, je vais tâcher de les lever.

D'abord je ne crois pas qu'un livre puisse être dangereux pour le peuple. Le peuple ne lit pas plus qu'il ne raisonne ; il n'en a ni le loisir, ni la capacité : d'un autre côté, ce n'est pas la religion, c'est la loi qui contient les gens du peuple, & quand un insensé leur diroit de voler ou d'assassiner, le gibet les avertiroit de n'en rien faire. Au surplus, si par hazard il se trouvoit parmi le peuple un homme en état de lire un ouvrage

philoſophique, il eſt certain que cet homme ne feroit pas communément un ſcélérat à craindre.

Les livres ne ſont faits que pour la partie d'une nation, que ſes circonſtances, ſon éducation, ſes ſentimens, mettent au-deſſus du crime. Cette portion éclairée de la ſociété, qui gouverne l'autre, lit & juge les ouvrages; s'ils contiennent des maximes fauſſes, ou nuiſibles, ils ſont bientôt, ou condamnés à l'oubli, ou dévoués à l'exécration publique : s'ils contiennent des vérités, ils n'ont aucun danger à courir. Ce ſont des fanatiques, des prêtres & des ignorans, qui font les révolutions; les perſonnes éclairées, déſintéreſſées & ſenſées, ſont toujours amies du repos.

Vous n'êtes point, Monſieur, du nombre de ces penſeurs puſillanimes, qui croyent que la vérité ſoit capable de nuire : elle ne nuit qu'à ceux qui trompent les hommes, & elle ſera toujours utile au reſte du genre humain. Tout a dû vous convaincre depuis long-tems, que tous les maux, dont notre eſpece eſt affligée, ne viennent que de nos erreurs, de

nos intérêts mal entendus, de nos préjugés, des idées fausses que nous attachons aux objets.

En effet, pour peu que l'on ait de suite dans l'esprit, il est aisé de voir que ce sont en particulier les préjugés religieux qui ont corrompu la politique & la morale. Ne sont-ce pas des idées religieuses & surnaturelles qui firent regarder les souverains comme des Dieux ? C'est donc la religion qui fit éclore les despotes & les tyrans ; ceux-ci firent de mauvaises loix * ; leur exemple corrompit les grands ; les grands corrompirent les peuples ; les peuples viciés devinrent des esclaves malheureux, occupés à se nuire, pour plaire à la grandeur, & pour se tirer de la misere. Les Rois furent appellés les *images de Dieu* ; ils furent absolus comme lui ; ils créerent le juste & l'injuste ; leurs volontés sanctifierent souvent l'oppression, la violence, la rapine ; & ce fut par la bassesse, par le vice & le crime, que l'on obtint la faveur. C'est ainsi que les nations se sont remplies de citoyens pervers, qui sous des chefs corrom-

* J'ai mis cette vérité dans tout son jour dans mes *Recherches sur l'origine du Despotisme oriental.*

pus par des notions religieuſes, ſe firent continuellement une guerre ouverte, ou clandeſtine, & n'eurent aucuns motifs pour pratiquer la vertu.

Dans des ſociétés ainſi conſtituées, que peut faire la religion ? Ses terreurs éloignées, ou ſes promeſſes ineffables, ont-elles jamais empêché les hommes de ſe livrer à leurs paſſions, ou de chercher leur bonheur par les voies les plus faciles ? Cette religion a-t-elle influé ſur les mœurs des ſouverains, qui lui doivent leur pouvoir divin ? Ne voyons-nous pas des princes, remplis de foi, entreprendre à chaque inſtant les guerres les plus injuſtes ; prodiguer inutilement le ſang & les biens de leurs ſujets ; arracher le pain des mains du pauvre, pour augmenter les tréſors du riche inſatiable ; permettre & même ordonner le vol, les concuſſions, les injuſtices ? Cette religion, que tant de ſouverains regardent comme l'appui de leur trône, les rend-elle donc plus humains, plus réglés, plus tempérans, plus chaſtes, plus fideles à leurs ſermens ? Hélas ! pour peu que nous conſultions l'hiſtoire, nous y verrons des ſouverains orthodoxes, zèlés & religieux juſqu'au

ſcrupule, être en même-tems des parjures, des uſurpateurs, des adulteres, des voleurs, des aſſaſſins, des hommes enfin qui agiſſent comme s'ils ne craignoient point ce Dieu qu'ils honorent de bouche. Parmi ces courtiſans qui les entourent, nous verrons un alliage continuel de chriſtianiſme & de crime, de dévotion & d'iniquité, de foi & de vexations, de religion & de trahiſons. Parmi ces prêtres d'un Dieu pauvre & crucifié, qui fondent leur exiſtence ſur ſa religion, qui prétendent que ſans elle il ne peut y avoir de morale, ne voyons-nous pas regner l'orgueil, l'avarice, la lubricité, l'eſprit de domination & de vengeance * ? Leurs prédications continuelles, & réitérées depuis tant de ſiecles, ont-elles véritablement influé ſur les mœurs des nations ? Les converſions, que leurs diſcours operent, ſont-elles vraiment utiles ? Changent-elles les cœurs des

* Quand nous nous plaignons des déſordres des prêtres, on nous ferme la bouche, en diſant : *qu'il faut faire ce qu'ils diſent & ne point faire ce qu'ils ſont.* Quelle confiance pouvons-nous prendre en des médecins, qui, lorſqu'ils ont les mêmes maux que nous, ne veulent jamais ſe ſervir des mêmes remedes qu'ils preſcrivent ?

peuples qui les écoutent ? De l'aveu même de ces docteurs, ces conversions sont très-rares, ils vivent toujours *dans la lie des siecles* ; la perversité humaine augmente chaque jour ils déclament contre des vices & des crimes, que la coutume autorise, que le gouvernement encourage, que l'opinion favorise, que le pouvoir récompense, & que chacun se trouve intéressé à commettre, sous peine d'être malheureux.

Ainsi, de l'aveu même de ses ministres, la religion, dont les préceptes ont été inculqués dès l'enfance & se répetent sans relâche, ne peut rien contre la dépravation des mœurs. Les hommes mettent toujours la religion de côté, dès qu'elle s'oppose à leurs desirs ; ils ne l'écoutent que lorsqu'elle favorise leurs passions, lorsqu'elle s'accorde avec leur tempérament, & avec les idées qu'ils se font du bonheur. Le libertin s'en mocque, lorsqu'elle condamne ses débauches ; l'ambitieux la méprise lorsqu'elle met des bornes à ses voeux ; l'avare ne l'écoute point, lorsqu'elle lui dit de répandre des bienfaits ; le courtisan rit de sa simplicité, quand elle lui ordonne d'être franc & sincere. D'un autre côté, le

ſouverain eſt docile à ſes leçons, lorſqu'elle lui dit qu'il eſt l'image de la divinité ; qu'il doit être abſolu comme elle ; qu'il eſt le maître de la vie & des biens de ſes ſujets ; qu'il doit les exterminer, quand ils ne penſent point comme lui. Le bilieux écoute avidemment les préceptes de ſon prêtre, quand il lui ordonne de haïr ; le vindicatif lui obéit, quand il lui permet de ſe venger lui-même, ſous prétexte de venger ſon Dieu. En un mot, la religion ne change rien aux paſſions des hommes, ils ne l'écoutent, que lorſqu'elle parle à l'uniſſon de leurs deſirs ; elle ne les change qu'au lit de la mort : alors leur changement eſt inutile au monde, & le pardon du ciel, que l'on promet au repentir infructueux des mourans, encourage les vivans à perſiſter dans le déſordre juſqu'au dernier inſtant.

En vain la religion prêcheroit-elle la vertu, lorſque cette vertu devient contraire aux intérêts des hommes ou ne les mene à rien. On ne peut donner des mœurs à une nation dont le ſouverain eſt lui-même ſans mœurs & ſans vertu ; où les grands regardent cette vertu, comme une foibleſſe ; où

les prêtres la dégradent par leur conduite ; où l'homme du peuple, malgré les belles harangues de ses prédicateurs, sent bien que, pour se tirer de la misere, il faut se prêter aux vices de ceux qui sont plus puissans que lui. Dans des sociétés ainsi constituées, la morale ne peut être qu'une spéculation stérile, propre à exercer l'esprit, sans influer sur la conduite de personne, sinon d'un petit nombre d'hommes, que leur tempérament a rendus modérés & contens de leur sort. Tous ceux qui voudront courir à la fortune, ou rendre leur sort plus doux, se laisseront entraîner par le torrent général, qui les forcera de franchir les obstacles que la conscience leur oppose.

Ce n'est donc point le prêtre, c'est le Souverain, qui peut établir les mœurs dans un état. Il doit prêcher par son exemple ; il doit effrayer le crime par des châtimens ; il doit inviter à la vertu par des récompenses ; il doit sur tout veiller à l'éducation publique, afin que l'on ne seme dans les cœurs de ses sujets, que des passions utiles à la société.

Parmi nous, l'éducation n'occupe presque point la politique ; celle-ci montre l'indiffé-

rence la plus profonde sur l'objet le plus essentiel au bonheur des états. Chez presque tous les peuples modernes, l'éducation publique se borne à enseigner des langues inutiles à la plupart de ceux qui les apprennent; au lieu de la morale, on inculque aux chrétiens, les fables merveilleuses & les dogmes inconcevables d'une religion très-opposée à la droite raison : dès le premier pas que le jeune homme fait dans ses études, on lui apprend qu'il doit renoncer au témoignage de ses sens, soumettre sa raison, qu'on lui décrie comme un guide infidele, & s'en rapporter aveuglément à l'autorité de ses maîtres. Mais quels sont ces maîtres ? Ce sont des prêtres, intéressés à maintenir l'univers dans des opinions dont seuls ils recueillent les fruits. Ces pédagogues mercénaires, pleins d'ignorance & de préjugés, sont rarement eux-mêmes au ton de la société. Leurs ames abjectes & retrécies sont-elles bien capables d'instruire leurs éleves de ce qu'elles ignorent elles-mêmes? Des pédans, avilis aux yeux mêmes de ceux qui leur confient leurs enfans, sont-ils bien en état d'inspirer à leurs éleves le desir de la gloire, une noble émulation, les sentimens généreux, qui sont la source de tou-

tes les qualités utiles à la république ? Leur apprendront-ils à aimer le bien public, à servir la patrie, à connoître les devoirs de l'homme & du citoyen, du pere de famille & des enfans, des maîtres & des serviteurs? Non sans doute l'on ne voit sortir des mains de ces guides ineptes & méprisables, que des ignorans superstitieux, qui, s'ils ont profité des leçons qu'ils ont reçues, ne savent rien des choses nécessaires à la société, dont ils vont devenir des membres inutiles.

De quelque côté que nous portions nos regards, nous verrons l'étude des objets les plus importans pour l'homme, totalement négligée. La morale, sous laquelle je comprens aussi la politique, n'est presque comptée pour rien dans l'éducation Européenne; la seule morale qu'on apprenne aux chrétiens, c'est cette morale enthousiaste, impraticable, contradictoire, incertaine, que nous voyons contenue dans l'évangile; elle n'est propre, comme je crois l'avoir prouvé, qu'à dégrader l'esprit, qu'à rendre la vertu haïssable, qu'à former des esclaves abjects, qu'à briser le ressort de l'ame; ou bien si elle est semée dans des esprits échauffés, elle n'en fait

que des fanatiques turbulens, capables d'ébranler les fondemens des sociétés.

Malgré l'inutilité & la perversité de la morale que le christianisme enseigne aux hommes, ses partisans osent nous dire que sans religion l'on ne peut avoir des mœurs. Mais qu'est-ce qu'avoir des mœurs, dans le langage des chrétiens? C'est prier sans relâche, c'est fréquenter les temples, c'est faire pénitence, c'est s'abstenir des plaisirs, c'est vivre dans le recueillement & la retraite. Quel bien résulte-t-il pour la société de ces pratiques, que l'on peut observer, sans avoir l'ombre de la vetru? Si des mœurs de cette espece conduisent au ciel, elles sont très-inutiles à la terre. Si ce sont-là des vertus, il faut convenir que sans religion l'on n'a point de vertus. Mais, d'un autre côté, on peut observer fidelement tout ce que le christianisme recommande, sans avoir aucune des vertus que la raison nous montre comme nécessaire au soutien des sociétés politiques.

Il faut donc bien distinguer la morale *religieuse* de la morale *politique*: la premiere fait des saints, l'autre des citoyens; l'une fait des

hommes inutiles ou même nuisibles au monde, l'autre doit avoir pour objet de former à la société des membres utiles, actifs, capables de la servir, qui remplissent les devoirs d'époux de peres, d'amis, d'associés, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions métaphysiques, qui, quoiqu'en dise la théologie, sont bien moins sûres que les regles invariables du bon sens.

En effet, il est certain que l'homme est un être sociable, qui cherche en tout son bonheur; qu'il fait le bien, lorsqu'il y trouve son intérêt; qu'il n'est si communément méchant, que parce que sans cela il seroit obligé de renoncer au bien-être. Cela posé, que l'éducation enseigne aux hommes à connoître les rapports qui subsistent entr'eux, & les devoirs qui découlent de ces rapports; que le gouvernement à l'aide des loix, des récompenses & des peines, confirme les leçons que l'éducation aura données; que le bonheur accompagne les actions utiles & vertueuses; que la honte, le mépris, le châtiment, punissent le crime & le vice; alors les hommes auront une morale humaine, fondée sur leur propre nature, sur les besoins des

nations, sur l'intérêt des peuples & de ceux qui les gouvernent. Cette morale, indépendante des notions sublimes de la théologie, n'aura peut-être rien de commun avec la morale religieuse; mais la société n'aura rien à perdre avec cette derniere morale qui, comme on l'a prouvé; s'oppose à chaque instant au bonheur des Etats, au repos des familles, à l'union des citoyens.

Un Souverain, à qui la société a confié l'autorité suprême, tient dans ses mains les grands mobiles qui agissent sur les hommes; il a plus de pouvoir que les dieux, pour établir & réformer les mœurs. Sa présence, ses récompenses, ses menaces, que dis-je? un seul de ses regards, peuvent bien plus que tous les sermons des prêtres. Les honneurs de ce monde, les dignités, les richesses, agissent bien plus fortement sur les hommes les plus religieux, que toutes les espérances pompeuses de la religion. Le courtisan le plus dévot craint plus son roi que son Dieu.

C'est donc; je le repete, le souverain qui doit prêcher; c'est à lui qu'il appartient de réformer

réformer les mœurs; elles seront bonnes, lorsque le prince sera bon & vertueux lui-même, lorsque les citoyens recevront une éducation honnête, qui, en leur inspirant de bonne heure des principes vertueux, les habitera à honorer la vertu, à détester le crime, à mépriser le vice, à craindre l'infamie. Cette éducation ne sera point infructueuse, lorsque des exemples continuels prouveront aux citoyens que c'est par des talens & des vertus que l'on parvient aux honneurs, au bien-être, aux distinctions, à la considération, à la faveur, & que le vice ne conduit qu'au mépris & à l'ignominie. C'est à la tête d'une nation nourrie dans ces principes, qu'un prince éclairé sera réellement grand, puissant & respecté. Ses prédications seront plus celles de ces prêtres, qui, depuis tant de siecles, déclament inutilement contre la corruption publique. *

Si les prêtres ont usurpé sur la puissance souveraine le droit d'instruire les peuples,

* Quintilien dit, *Quidquid Principes faciunt, præcipere videntur.* Les Princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes.

que celle-ci reprenne ses droits, ou du moins qu'elle ne souffre point qu'ils jouissent exclusivement de la liberté de régler les mœurs des nations & de leur parler de la morale; que le monarque réprime ces prêtres eux-mêmes, quand ils enseigneront des maximes visiblement nuisibles au bien de la société. Qu'ils enseignent, s'il leur plaît, que leur Dieu se change en pain, mais qu'ils n'enseignent jamais que l'on doit haïr, ou détruire ceux qui refusent de croire ce mystere ineffable. Que dans la société nul inspiré n'ait la faculté de soulever les sujets contre l'autorité, de semer la discorde, de briser les liens qui unissent les citoyens entr'eux, de troubler la paix publique pour des opinions. Le souverain, quand il voudra, pourra contenir le sacerdoce lui même. Le fanatisme est honteux quand il se voit privé d'appui; les prêtres eux-mêmes attendent du prince les objets de leurs desirs, & la plûpart d'entr'eux sont toujours disposés à lui sacrifier les intérêts prétendus de la religion & de la conscience, quand ils jugent ce sacrifice nécessaire à leur fortune.

Si l'on me dit que les princes se croiront

toujours intéressés à maintenir la religion & ménager ses ministres, au moins par politique lors même qu'ils en seront détrompés intérieurement ; je réponds qu'il est aisé de convaincre les souverains par une foule d'exemples, que la religion chrétienne fut cent fois nuisible à leurs pareils ; que le sacerdoce fut & sera toujours le rival de la royauté ; que les prêtres chrétiens sont par leur essence les sujets les moins soumis ; je réponds qu'il est facile de faire sentir à tout prince éclairé, que son intérêt véritable est de commander à des peuples heureux ; que c'est du bien-être qu'il leur procure, que dépendra sa propre sureté & sa propre grandeur ; en un mot, que son bonheur est lié à celui de son peuple, & qu'à la tête d'une nation, composée de citoyens honnêtes & vertueux, il sera bien plus fort, qu'à la tête d'une troupe d'esclaves ignorans & corrompus, qu'il est forcé de tromper, pour pouvoir les contenir, & d'abreuver d'impostures, pour en venir à bout.

Ainsi, ne désespérons point que quelque jour la vérité ne perce jusqu'au trône. Si les lumieres de la raison & de la science ont tant de peines à parvenir jusqu'aux princes, c'est

que des prêtres intéressés & des courtisans famélique cherchent à les retenir dans une enfance perpétuelle, leur montrent le pouvoir & la grandeur dans des chimeres, & les détournent des objets nécessaires à leur vrai bonheur. Tout souverain, qui aura le courage de penser par lui-même, sentira que sa puissance sera toujours chancelante & précaire, tant qu'elle n'aura d'appui que dans les fantômes de sa religion, les erreurs des peuples, les caprices du sacerdoce. Il sentira les inconvéniens résultans d'une administration fanatique, qui jusqu'ici n'a formé que des ignorans présomptueux, des chrétiens opiniâtres & souvent turbulens, des citoyens incapables de servir l'Etat, des peuples imbécilles prêts à recevoir les impressions des guides qui les égarent ; il sentira les ressources immenses que mettroient dans ses mains les biens si long-tems usurpés sur la nation par des hommes inutiles, qui sous prétexte de l'instruire, la trompent & la dévorent *. A ces fondations

* Quelques personnes ont cru que le Clergé pouvoit servir quelquefois de barriere au despotisme : mais l'expérience suffit pour prouver que jamais ce corps n'a stipulé que pour lui-même. Ainsi l'intérêt des nations, & ce-

religieuſes, dont le bon ſens rougit, qui n'ont ſervi qu'à récompenſer la pareſſe, qu'à entretenir l'inſolence & le luxe, qu'à favoriſer l'orgueil ſacerdotale, un prince ferme & ſage ſubſtituera des établiſſemens utiles à l'Etat, propres à faire germer les talents, à former la jeuneſſe, à récompenſer les ſervices & les vertus, à ſoulager des peuples, à faire éclore des citoyens.

Je me flatte, monſieur, que ces réflexions me diſculperont à vos yeux. Je ne prétends point aux ſuffrages de ceux qui ſe croyent intéreſſés aux maux de leurs concitoyens; ce n'eſt point eux que je cherche à convaincre; on ne peut rien prouver à des hommes vicieux & déraiſonnables. J'oſe donc eſpérer que vous ceſſerez de regarder mon livre comme dangereux & mes eſpérances comme totalement chimériques. Beaucoup d'hommes ſans mœurs ont attaqué la religion, parce qu'elle contrarioit leurs penchans; beaucoup de ſages l'ont mépriſée, parce qu'elle leur

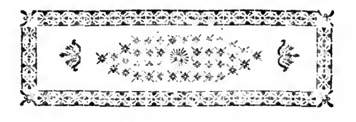
lui des bons ſouverains, trouve que ce corps n'eſt abſolument bon à rien.

paroiſſoit ridicule ; beaucoup de perſonnes l'ont regardée comme indifférente , parce qu'elles n'en ont point ſenti les vrais inconvéniens : comme citoyens , je l'attaque parce qu'elle me paroît nuiſible au bonheur de l'Etat , ennemie des progrès de l'eſprit humain , oppoſée à la ſaine morale , dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais ſe ſéparer. Il me reſte à vous dire avec un poëte ennemi, comme moi, de la ſuperſtition :

Si tibi vera videtur ,
Dede manus , & ſi falſa eſt , accingere contra.

Je ſuis , &c......

Paris le 4 Mai 1758.



LE CHRISTIANISME DEVOILÉ.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

De la nécessité d'examiner sa religion, & des obstacles que l'on rencontre dans cet examen.

UN être raisonnable doit dans toutes ses actions se proposer son propre bonheur & celui de ses semblables. La religion, que tout concourt à nous montrer comme l'objet le plus important à notre felicité temporelle & éternelle, n'a des avantages pour nous, qu'autant

qu'elle rend notre exiſtence heureuſe en ce monde, & qu'autant que nous ſommes aſſurés qu'elle remplira les promeſſes flatteuſes qu'elle nousfait pour un autre. Nos devoirs envers le Dieu que nous regardons comme le maître de nos deſtinées, ne peuvent être fondés que ſur les biens que nous en attendons, ou ſur les maux que nous craignons de ſa part : il eſt donc néceſſaire que l'homme examine les motifs de ſes craintes ; il doit pour cet effet, conſulter l'expérience & la raiſon , qui ſeules peuvent le guider ici-bas ; par les avantages que la religion lui procure dans le monde viſible qu'il habite, il pourra juger de la réalité de ceux qu'elle lui fait eſpérer dans un monde inviſible, vers lequel elle lui ordonne de tourner ſes regards.

Les hommes, pour la plupart ne tiennent à leur religion que par habitude ; ils n'ont jamais examiné ſérieuſement les raiſons qui les y attachent, les motifs de leur conduite, les fondemens de leurs opinions : ainſi la choſe, que tous regardent comme la plus importante pour eux, fut toujours celle qu'ils craignirent le plus d'approfondir ; ils ſuivent les routes que leurs peres leur ont tracées, ils croyent, parce qu'on leur a dit dès l'enfance qu'il falloit croire ; ils eſperent, parce que leurs ancêtres ont eſpéré ; ils tremblent, parce que leurs devanciers ont tremblé ; preſque jamais ils n'ont daigné ſe rendre compte des motifs de leur croyance. Très-peu d'hommes ont le loiſir d'examiner, ou la capacité d'enviſager les objets de leur

vénération habituelle, de leur attachement peu raiſonné, de leurs craintes traditionnelles; les nations ſont toujours entraînées par le torrent de l'habitude, de l'exemple, du préjugé: l'éducation habitue l'eſprit aux opinions les plus monſtrueuſes, comme le corps aux attitudes les plus gênantes: tout ce qui a duré longtêms paroît ſacré aux hommes; ils ſe croiroient coupables, s'ils portoient leurs regards téméraires ſur les choſes revêtues du ſceau de l'antiquité: prévenus en faveur de la ſageſſe de leurs peres, ils n'ont point la préſomption d'examiner après eux; ils ne voient point que de tout temps l'homme fut la dupe de ſes préjugés, de ſes eſpérances, & de ſes craintes, & que les mêmes raiſons lui rendirent preſque toujours l'examen également impoſſible.

Le vulgaire, occupé de travaux néceſſaires à ſa ſubſiſtance; accorde une confiance aveugle à ceux qui prétendent le guider, il ſe repoſe ſur eux du ſoin de penſer pour lui; il ſouſcrit ſans peine à tout ce qu'ils lui preſcrivent; il croiroit offenſer ſon Dieu, s'il doutoit un inſtant de la bonne foi de ceux qui lui parlent en ſon nom. Les grands, les riches, les gens du monde, lors même qu'ils ſont plus éclairés que le vulgaire, ſe trouvent intéreſſés à ſe conformer aux préjugés reçus, & même à les maintenir; ou bien, livrés à la moleſſe, à la diſſipation & aux plaiſirs; ils ſont totalement incapables de s'occuper d'une religion qu'ils font toujours céder à leurs paſſions, à leurs penchans, & au deſir de s'amuſer. Dans l'enfan-

ce, nous recevons toutes les impressions qu'on veut nous donner ; nous n'avons, ni la capacité, ni l'expérience, ni le courage nécessaires pour douter de ce que nous enseignent ceux dans la dépendance desquels notre foiblesse nous met. Dans l'adolescence, les passions fougueuses & l'ivresse continuelle de nos sens nous empêchent de songer à une religion trop épineuse & trop triste pour nous occuper agréablement : si par hasard un jeune homme l'examine, c'est sans suite, ou avec partialité, un coup d'œil ; superficiel le dégoûte bientôt d'un objet si déplaisant. Dans l'âge mûr, des soins divers, des passions nouvelles ; des idées d'ambition, de grandeur, de pouvoir, le desir des richesses, des occupations suivies, absorbent toute l'attention de l'homme fait, on ne lui laisse que peu de momens pour songer à cette religion, que jamais il n'a le loisir d'approfondir. Dans la vieillesse, des facultés engourdies, des habitudes identifiées avec la machine, des organes affoiblis par l'âge & les infirmités ne nous permettent plus de remonter à la source de nos opinions enracinées ; la crainte de la mort, que nous avons devant les yeux, rendroit d'ailleurs très-suspect un examen auquel la terreur préside communément.

C'est ainsi que les opinions religieuses, une fois admises, se maintiennent pendant une longue suite de siecles ; c'est ainsi que d'âge en âge les nations se transmettent des idées qu'elles n'ont jamais examinées ; elles croyent que leur bonheur est attaché à des institutions dans lesquelles un examen plus mûr leur montreroit la

ſource de la plûpart de leurs maux. L'autorité vient encore à l'appui des préjugés des hommes, elle leur défend l'examen, elle les force à l'ignorance; elle ſe tient toujours prête à punir quiconque tenteroit de les déſabuſer.

Ne ſoyons donc point ſurpris, ſi nous voyons l'erreur preſque identifiée avec la race humaine, tout ſemble concourir à éterniſer ſon aveuglement; toutes les forces ſe réuniſſent pour lui cacher la vérité: les tyrans la déteſtent & l'oppriment; parce qu'elle oſe diſcuter leurs titres injuſtes & chimériques; le ſacerdoce la décrie, parce qu'elle met au néant ſes prétentions faſtueuſes; l'ignorance, l'inertie, & les paſſions des peuples, les rendent complices de ceux qui ſe trouvent intéreſſés à les aveugler, pour les tenir ſous le joug, & pour tirer parti de leurs infortunes: par-là, les nations gémiſſent ſous des maux héréditaires, jamais elles ne ſongent à y rémedier, ſoit parce qu'elles n'en connoiſſent point la ſource, ſoit parce que l'habitude les accoutume au malheur & leur ôte même le deſir de ſe ſoulager.

Si la religion eſt l'objet le plus important pour nous, ſi elle influe néceſſairement ſur toute la conduite de la vie, ſi ſes influences s'étendent non-ſeulement à notre exiſtence en ce monde, mais encore à celle que l'homme ſe promet pour la ſuite, il n'eſt ſans doute rien qui demande un examen plus ſérieux de notre part: cependant c'eſt de toutes les choſes celle dans laquelle le commun des hommes montre le plus de crédulité; le même homme,

qui apportera l'examen le plus férieux dans la chofe la moins intéreffante à fon bien-être, ne fe donne aucune peine pour s'affurer des motifs qui le déterminent à croire, ou à faire des chofes, defquelles, de fon aveu, dépend fa félicité temporelle & éternelle; il s'en rapporte aveuglément à ceux que le hafard lui a donnés pour guides; ils fe repofe fur eux du foin d'y penfer pour lui, & parvient à fe faire un mérite de fa pareffe même & de fa crédulité: en matiere de religion, les hommes fe font gloire de refter toujours dans l'enfance & dans la barbarie.

Cependant il fe trouva dans tous les fiecles des hommes, qui, detrompés des préjugés de leurs concitoyens, oferent leur montrer la vérité. Mais que pouvoit leur foible voix contre des erreurs fucées avec le lait, confirmées par l'habitude, autorifées par l'exemple, fortifiées par une politique fouvent complice de fa propre ruine? Les cris impofans de l'impofture réduifirent bientôt au filence ceux qui voulurent réclamer en faveur de la raifon; envain le philofophe effaya-t-il d'infpirer aux hommes du courage, tant que leurs prêtres & leurs rois les forcerent de trembler.

Le plus fûr moyen de tromper les hommes, & de perpétuer leurs préjugés, c'eft de les tromper dans l'enfance: chez prefque tous les peuples modernes, l'éducation ne femble avoir pour objet que de former des fanatiques, des dévots, des moines, c'eft-à-dire des hommes nuifibles, ou inutiles à la fociété; on ne fonge nulle part

à former des citoyens : les princes eux-mêmes, communément victimes de l'éducation superstitieuse qu'on leur donne, demeurent toute leur vie dans l'ignorance la plus profonde de leurs devoirs & des vrais intérêts de leurs états ; ils s'imaginent avoir tout fait pour leurs sujets, s'ils leur font remplir l'esprit d'idées religieuses, qui tiennent lieu de bonnes loix, & qui dispensent leurs maîtres du soin pénible de les bien gouverner. La religion ne semble imaginée que pour rendre les souverains & les peuples également esclaves du sacerdoce ; celui-ci n'est occupé qu'à susciter des obstacles continuels au bonheur des nations ; par-tout où il regne, le souverain n'a qu'un pouvoir précaire, & les sujets sont dépourvus d'activité, de science, & de grandeur d'ame, d'industrie, en un mot des qualités nécessaires au soutien de la société.

Si dans un état chrétien on voit quelqu'activité, si l'on y trouve de la science, si l'on y rencontre des mœurs sociales, c'est qu'en dépit de leurs opinions religieuses, la nature, toutes les fois qu'elle le peut, ramene les hommes à la raison, & les force de travailler à leur propre bonheur. Toutes les nations chrétiennes, si elles étoient conséquentes à leurs principes, devroient être plongées dans la plus profonde inertie; nos contrées seroient habitées par un petit nombre de pieux sauvages, qui ne se rencontreroient que pour se nuire. En effet, à quoi bon s'occuper d'un monde, que la religion ne montre à ses disciples que comme un

lieu de paſſage? Quelle peut être l'induſtrie d'un peuple, à qui l'on répete tous les jours que ſon Dieu veut qu'il prie, qu'il s'afflige, qu'il vive dans la crainte, qu'il gémiſſe ſans ceſſe? Comment pourroit ſubſiſter une ſociété composée d'hommes à qui l'on perſuade qu'il faut avoir du zele pour la religion, & que l'on doit haïr & détruire ſes ſemblables pour des opinions? Enfin, comment peut-on attendre de l'humanité, de la juſtice, des vertus, d'une foule de fanatiques à qui l'on propoſe pour modele un Dieu cruel, diſſimulé, méchant, qui ſe plaît à voir couler les larmes de ſes malheureuſes créatures, qui leur tend des embuches, qui les punit pour y avoir ſuccombé, qui ordonne le vol, le crime & le carnage?

Tels ſont pourtant les traits ſous leſquels le chriſtianiſme nous peint le dieu qu'il hérita des Juifs. Ce dieu fut un ſultan, un deſpote, un tyran, à qui tout fut permis; l'on fit pourtant de ce dieu le modele de la perfection; l'on commit en ſon nom les crimes les plus révoltans & les plus grands forfaits furent toujours juſtifiés, dès qu'on les commit pour ſoutenir ſa cauſe, ou pour mériter ſa faveur. Ainſi la religion chrétienne, qui ſe vante de prêter un appui inébranlable à la morale, & de préſenter aux hommes les motifs les plus forts pour les exciter à la vertu, fut pour eux une ſource de diviſions, de fureurs & de crimes; ſous prétexte de leur apporter la paix, elle ne leur apporta que la fureur, la haine, la diſcorde & la guerre; elle leur fournit mille moyens ingé-

nieux de se tourmenter ; elle répandit sur eux des fléaux inconnus à leurs peres ; & le chrétien, s'il eût été sensé, eût mille fois regretté la paisible ignorance de ses ancêtres idolâtres.

Si les mœurs des peuples n'eurent rien à gagner avec la religion chrétienne, le pouvoir des rois, dont elle prétend être l'appui, n'en retira pas de plus grands avantages, il s'établit dans chaque état deux pouvoirs distingués ; celui de la religion ; fondé sur Dieu lui-même, l'emporta presque toujours sur celui du souverain : celui-ci fut forcé de devenir le serviteur des prêtres ; & toutes les fois qu'il refusa de fléchir le genou devant eux, il fut proscrit, dépouillé de ses droits, exterminé par des sujets que la religion excitoit à la révolte, ou par des fanatiques, aux mains desquels elle remettoit son couteau. Avant le christianisme, le souverain de l'état fut communément le souverain du prêtre ; depuis que le monde est chrétien, le souverain n'est plus que le premier esclave du sacerdoce, que l'exécuteur de ses vengeances & de ses décrets.

Concluons donc que la religion chrétienne n'a point de titres pour se vanter des avantages qu'elle procure à la morale, ou à la politique. Arrachons-lui donc le voile dont elle se couvre ; remontons à sa source ; analysons ses principes ; suivons-là dans sa marche, & nous trouverons que, fondée sur l'imposture, sur l'ignorance & sur la crédulité, elle ne fut & ne sera jamais utile qu'à des hommes qui se croyent intéressés à tromper le genre hu-

main ; qu'elle ne cessa jamais de causer les plus grands maux aux nations, & qu'au lieu du bonheur qu'elle leur avoit promis, elle ne servit qu'à les enivrer de fureurs ; qu'à les inonder de sang, qu'à les plonger dans le délire & dans le crime, qu'à leur faire méconnoître leurs véritables intérêts & leurs devoirs les plus saints.

CHAPITRE II.

Histoire abrégée du Peuple Juif.

DANS une petite contrée, presque ignorée des autres peuples, vivoit une nation, dont les fondateurs, longtems esclaves chez les Egyptiens, furent délivrés de leur servitude par un prêtre d'Héliopolis, qui par son génie, & ses connoissances supérieures, sut prendre de l'ascendant sur eux *. Cet homme, connu sous le

* Manéton & Chérémon, historiens Egyptiens, dont le Juif Joseph nous a transmis les témoignages, nous apprennent qu'une multitude de lépreux fut autrefois chassée d'Egypte par le Roi Aménophis, que ces bannis élurent pour leur chef un prêtre d'Héliopolis, nommé *Moyse*, qui leur composa une religion & leur donna des loix.

V. *Joseph contre Appien*, *Liv.* I. *ch.* 9. 11. & 12. Diodore de Sicile rapporte l'histoire de Moyse, *dans la traduction de l'abbé Terrasson.*

Quoiqu'il en soit, de l'aveu même de la Bible, Moyse commença par assassiner un Egyptien, qui avoit pris querelle avec un Hébreu ; après quoi, il se sauva en Arabie,

le nom de Moyse, nourri dans les sciences de cette région fertile en prodiges & mere des superstitions, se mit donc à la tête d'une troupe de fugitifs, à qui il persuada qu'il étoit l'interprête des volontés de leur dieu, qu'il en recevoit directement les ordres. Il appuya, dit-on, sa mission par des œuvres qui parurent surnaturelles à des hommes ignorans des voies de la nature & des ressources de l'art. Le premier des ordres qu'il leur donna, de la part de son dieu, fut de voler leurs maîtres, qu'ils étoient sur le point de quitter. Lorsqu'il les eut ainsi enrichis des dépouilles de l'Egypte, qu'il se fut assuré de leur confiance; il les conduisit dans un désert, où, pendant quarante ans, il les accoutuma à la plus aveugle obéissance; il leur apprit les volontés du ciel, la fable merveilleuse de leurs ancêtres, les cérémonies bisarres auxquelles le très-haut attachoit ses faveurs; il leur inspira sur-tout la haine la plus envénimée contre les dieux des autres nations; & la cruauté la plus étudiée contre ceux qui les adoroient: à force de carnage & de sévérité, il en fit des esclaves souples à ses volontés, prêts à seconder ses passions, prêts à se sacrifier pour

---

où il épousa la fille d'un prêtre idolâtre, qui lui reprocha souvent sa cruauté : de-là ce saint homme retourna en Egypte pour soulever la nation mécontente contre le Roi. Il regna très-tyranniquement ; l'exemple de Coré, de Dathan, & d'Abyron, prouve que les esprits forts n'avoient pas beau jeu avec lui. Il disparut, comme Romulus, sans qu'on sût trouver son corps, ni le lieu de sa sépulture.

satisfaire ses vues ambitieuses; en un mot, il fit des Hébreux, des monstres de frénésie & de férocité. Après les avoir ainsi animés de cet esprit destructeur, il leur montra les terres & les possessions de leurs voisins, comme l'héritage que Dieu même leur avoit assigné.

Fiers de la protection de *Jehovah* *, les Hébreux marcherent à la victoire, le ciel autorisa pour eux la fourberie & la cruauté; la religion, unie à l'avidité, étouffa chez eux les cris de la nature, & sous la conduite de leurs chefs inhumains, ils détruisirent les nations Chananéennes avec une barbarie qui révolte tout homme en qui la superstition n'a pas totalement anéanti la raison. Leur fureur, dictée par le ciel même, n'épargna ni les enfans à la mammelle, ni les villes où ces monstres porterent leurs armes victorieuses. Par les ordres de Dieu, ou de ses prophêtes, la bonne foi fut violée, la justice fut outragée, & la cruauté fut exercée †.

---

* C'étoit le nom ineffable du Dieu des Juifs, qui n'osoient le prononcer. Son nom vulgaire etoit *Adonaï*, qui ressemble furieusement à l'*Adonis* des Phéniciens. V: *Mes recherches sur le despotisme oriental.*

† Pour se faire une idée de la férocité judaïque, qu'on lise la conduite de Moyse & de Josué & les ordres que le Dieu des armées donne à Samuel dans le 1. *Liv. des Rois*, *ch. XV.* vs. 23 *&* 24. où ce Dieu ordonne de tout exterminer, sans en excepter les femmes & les enfans. Saul fut rejetté pour avoir épargné le sang du Roi des Amalécites. David seconda les fureurs de son Dieu, & tint envers les Ammonites une conduite qui révolte la nature. V. *le Liv. des Rois ch. XII.* vs. 31. C'est pourtant ce David que l'on propose encore pour le modele des Rois. Malgré sa révolte contre Saul, ses brigandages, ses adulteres, sa

Brigands, uſurpateurs & meurtriers, les Hébreux parvinrent enfin à s'établir dans une contrée peu fertile, mais qu'ils trouverent délicieuſe, au ſortir de leur déſert. Là, ſous l'autorité de leurs prêtres, repréſentans viſibles de leur Dieu caché, ils fonderent un état déteſté de ſes voiſins, & qui fut en tout tems l'objet de leur haine, ou de leur mépris. Le ſacerdoce, ſous le nom de *Théocratie*, gouverna longtems ce peuple aveugle & farouche; il lui perſuada qu'en obéiſſant à ſes prêtres, il obéiſſoit à ſon Dieu lui-même.

Malgré la ſuperſtition, forcé par les circonſtances, ou peut-être fatigué du joug de ſes prêtres, le peuple Hébreu voulut enfin avoir des rois, à l'exemple des autres nations; mais, dans le choix de ſon monarque, il ſe crut obligé de s'en rapporter à un prophête. Ainſi commença la monarchie des Hébreux, dont les Princes furent néanmoins toujours traverſés dans leurs entrepriſes, par des prêtres, des inſpirés, des prophêtes ambitieux, qui ſuſciterent ſans fin des obſtacles aux ſouverains qu'ils ne trouverent point aſſez ſoumis à leurs propres volontés. L'hiſtoire des Juifs ne nous montre, dans tous ſes périodes, que des rois aveuglément ſoumis au ſacerdoce, ou perpétuellement en guerre avec lui, & forcés de périr ſous ſes coups.

---

cruelle perfidie pour Urie, il eſt nommé *l'homme ſelon le cœur de Dieu*. Voyez *le diction. de Bayle, à l'art.* DAVID.

La superstition féroce, ou ridicule, du peuple Juif, le rendit l'ennemi né du genre humain, & l'objet de ses mépris: toujours il fut rebelle, & toujours il fut maltraité par les conquérans de sa chétive contrée. Esclave tour-à-tour des Egyptiens, des Babyloniens & des Grecs, il éprouva sans cesse les traitemens les plus durs & les mieux mérités; souvent infidele à son Dieu, dont la cruauté, ainsi que la tyrannie de ses prêtres, le dégoûterent fréquemment, il ne fut jamais soumis à ses princes; ceux-ci l'écraserent inutilement sous un sceptre de fer, jamais ils ne parvinrent à en faire un sujet attaché; le Juif fut toujours la victime & la dupe de ses inspirés, & dans ses plus grands malheurs, son fanatisme opiniâtre, ses espérances insensées, sa crédulité infatigable, le soutinrent contre les coups de la fortune. Enfin, conquise avec le reste du monde, la Judée subit le joug des Romains.

Objet du mépris de ses nouveaux maîtres, le Juif fut traité durement, & avec hauteur, par des hommes que sa loi lui fit détester dans son cœur; aigri par l'infortune, il n'en devint que plus séditieux, plus fanatique, plus aveugle. Fiere des promesses de son Dieu; remplie de confiance pour les oracles qui, en tous tems, lui annoncerent un bien être qu'elle n'eut jamais; encouragée par les enthousiastes, ou les imposteurs, qui successivement se jouerent de sa crédulité, la nation Juive attendit toujours un *Messie*, un monarque, un libérateur, qui le débarrassât du joug sous lequel elle gé-

miſſoit, & qui la fit régner elle-même ſur toutes les nations de l'univers.

CHAPITRE III.

Hiſtoire abrégée du Chriſtianiſme.

CE fut au milieu de cette nation, ainſi diſpoſée à ſe répaître d'eſpérances & de chimeres, que ſe montra un nouvel inſpiré, dont les ſectateurs ſont parvenus à changer la face de la terre. Un pauvre Juif, qui ſe prétendit iſſu du ſang royal de David *, ignoré long-tems dans ſon propre pays, ſortit tout d'un coup de ſon obſcurité pour ſe faire des proſélites. Il en trouva dans la plus ignorante populace; il lui prêcha donc ſa doctrine, & lui perſuada qu'il étoit le fils de Dieu, le libérateur de ſa nation opprimée, le Meſſie annoncé par les prophêtes. Ses diſciples, ou impoſteurs, ou ſéduits, rendirent

* Les Juifs diſent que Jéſus étoit fils d'un soldat nommé *Pandhira*, ou *Panther*, qui ſéduiſit *Marie*, qui étoit une coëffeuſe mariée à un nommé *Jochanan*: ou, ſelon d'autres, *Pandhira* jouit pluſieurs fois de Marie, tandis que celle-ci croyoit avoir affaire à ſon mari; par ce moyen, elle devint groſſe, & ſon mari chagrin ſe retira à Babylone. D'autres prétendent que Jéſus apprit la magie en Egypte, d'où il vint exercer ſon art en Galilée, où on le fit mourir. *Voyez* Pfeiffer, *theol. Judaicæ & Mahometicæ, &c. principia Lypſiæ*, 1687.

D'autres aſſurent que Jéſus fut un brigand, & ſe fit chef des voleurs. Voyez *la Gémare*.

un témoignage éclatant de sa puissance ; ils prétendirent que sa mission avoit été prouvée par des miracles sans nombre. Le seul prodige, dont il fut incapable, fut de convaincre les Juifs, qui, loin d'être touchés de ses œuvres bienfaisantes & merveilleuses, le firent mourir par un supplice infamant. Ainsi, le fils de Dieu mourut à la vue de tout Jérusalem ; mais ses adhérans assurerent qu'il étoit secrettement ressuscité trois jours après sa mort. Visible pour eux seuls, & invisible pour la nation qu'il étoit venu éclairer & amener à sa doctrine, Jésus ressuscité conversa, dit-on, quelque tems avec ses disciples, après quoi il remonta au ciel, où, devenu Dieu comme son pere, il partage avec lui les adorations & les hommages des sectateurs de sa loi. Ceux-ci, à force d'accumuler des superstitions, d'imaginer des impostures, de forger des dogmes, d'entasser des mysteres, ont peu-à-peu formé un systême religieux, informe & décousu, qui fut appellé le *Christianisme*, d'après le nom du *Christ* son fondateur.

Les différentes nations, auxquelles les Juifs furent respectivement soumis ; les avoient infectés d'une multitude de dogmes empruntés du paganisme : ainsi la religion Judaïque, Egyptienne dans son origine, adopta les rites, les notions, & une portion des idées des peuples avec qui les Juifs converserent. Il ne faut donc point être surpris si nous voyons les Juifs, & les chrétiens qui leur succederent, imbus de notions puisées chez les Phéniciens, chez les Mages ou les Perses, chez les Grecs & les Ro-

mains. Les erreurs des hommes, en matiere de religion, ont une ressemblance générale ; elles ne paroissent différentes que par leurs combinaisons. Le commerce des Juifs & des chrétiens avec les Grecs, leur fit surtout connoître la philosophie de Platon, si analogue avec l'esprit romanesque, des Orientaux, & si conforme au génie d'une religion qui se fit un devoir de se rendre inaccessible à la raison *. Paul, le plus ambitieux & le plus enthousiaste des disciples de Jésus, porta donc sa doctrine, assaisonnée de sublime & de merveilleux, aux peuples de la Grece, de l'Asie, & même aux habitans de Rome ; il eut des sectateurs, parce que tout homme, qui parle à l'imagination des hommes grossiers, les mettra dans ses intérêts, & cet apôtre actif peut passer, à juste titre, pour le fondateur d'une religion, qui, sans lui, n'eût pu s'étendre, par le défaut de lumieres de ses ignorans collégues, dont il ne tarda pas à se séparer, pour être chef de sa secte †.

Quoi qu'il en soit, le christianisme, dans sa

* Origene dit que Celse reprochoit à Jésus-Christ d'avoir emprunté plusieurs de ces maximes de Platon. Voyez *Orig. contra Cels.* 1. 6. S. Augustin avoue qu'il a trouvé dans Platon le commencement de l'évangile de S. Jean. Voyez *S. August. Confr' l. VIII. ch.* 9. 10. 20. Les notions du verbe sont visiblement empruntées de Platon ; l'Eglise depuis a su tirer un très-grand parti de ce philosophe, comme on le prouvera par la suite.

† Les Ebionites, ou premiers Chrétiens, regardoient S. Paul comme un apostat, un hérétique, parce qu'il s'écartoit entiérement de la loi de Moyse, que les autres Apôtres ne vouloient que réformer.

naiſſance, fut forcé de ſe borner aux gens du peuple ; il ne fut embraſſé que par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs & les payens : c'eſt ſur des hommes de cette eſpece que le merveilleux a le plus de droit *. Un Dieu infortuné, victime innocente de la méchanceté, ennemi des riches & des grands, dut être un objet conſolant pour des malheureux. Des mœurs auſteres, le mépris des richeſſes, les ſoins, déſintéreſſés en apparence, des premiers prédicateurs de l'évangile, dont l'ambition ſe bornoit à gouverner les ames, l'égalité que la religion mettoit entre les hommes, la communauté des biens, les ſecours mutuels que ſe prêtoient les membres de cette ſecte, furent des objets très-propres à exciter les deſirs des pauvres, & à multiplier les chrétiens. L'union, la concorde, l'affection réciproque, continuellement recommandées aux premiers chrétiens, dûrent ſéduire des ames honnêtes ; la ſoumiſſion aux puiſſances, la patience dans les ſouffrances, l'indigence & l'obſcurité, firent regarder la ſecte naiſſante comme peu dangereuſe dans un gou-

*. Les premiers Chrétiens furent appellés, par mépris, *Ebionites* : ce qui ſignifie des *mendians*, des *gueux*. Voyez *Orig. contra Celſum. l. II. & Euſeb. hiſt: eccléſ. l.* III. *ch.* 37. *Ebion*, en Hébreu, ſignifie *pauvre*. On a voulu depuis perſonnifier le mot *Ebion*, & l'on en a fait un hérétique, un chef de ſecte. Quoiqu'il en ſoit, la religion chrétienne dut ſur-tout plaire aux eſclaves, qui étoient exclus des choſes ſacrées, & que l'on regardoit à peine comme des hommes ; elle leur perſuada qu'ils auroient leur tour un jour, & que dans l'autre vie ils ſeroient plus heureux que leurs maîtres.

vernement accoutumé à tolérer toutes ſortes de ſectes. Ainſi, les fondateurs du chriſtianiſme eurent beaucoup d'adhérens dans le peuple, & n'eurent pour contradicteurs, ou pour ennemis, que quelques prêtres idolâtres, ou Juifs, intéreſſés à ſoutenir les religions établies. Peu-à-peu le nouveau culte, couvert par l'obſcurité de ſes adhérens, & par les ombres du myſtere, jetta de très-profondes racines, & devint trop étendu pour être ſupprimé. Le gouvernement Romain s'apperçut trop tard des progrès d'une aſſociation mépriſée; les chrétiens, devenus nombreux, oſerent braver les dieux du paganiſme, juſque dans leurs temples. Les empereurs & le magiſtrats, devenus inquiets, voulurent éteindre une ſecte qui leur faiſoit ombrage; ils perſécuterent des hommes qu'ils ne pouvoient ramener par la douceur, & que leur fanatiſme rendoit opiniâtres; leurs ſupplices intéreſſerent en leur faveur; la perſécution ne fit que multiplier le nombre de leurs amis: enfin, leur conſtance dans les tourmens parut ſurnaturelle & divine à ceux qui en furent les témoins. L'enthouſiaſme ſe communiqua, & la tyrannie ne ſervit qu'à procurer de nouveaux défenſeurs à la ſecte qu'on vouloit étouffer.

Ainſi, que l'on ceſſe de nous vanter les merveilleux progrès du chriſtianiſme; il fut la religion du pauvre; elle annonçoit un Dieu pauvre; elle fut prêchée par des pauvres à des pauvres ignorans; elle les conſola de leur état; ſes idées lugubres elles-mêmes furent analogues à la diſpoſition d'hommes malheureux & indigens. L'union &

la concorde, que l'on admire tant dans les premiers chrétiens, n'eſt pas plus merveilleuſe; une ſecte naiſſante & opprimée demeure unie, & craint de ſe ſéparer d'intérêts. Comment, dans ces premiers tems, ſes prêtres perſécutés eux-mêmes, & traités comme des *perturbateurs*, euſſent-ils oſé prêcher l'intolérance & la perſécution? Enfin, les rigueurs, exercées contre les premiers chrétiens, ne purent leur faire changer de ſentimens, parce que la tyrannie irrite, & que l'eſprit de l'homme eſt indomptable, quand il s'agit des opinions auxquelles il croit ſon ſalut attaché. Tel eſt l'effet immanquable de la perſécution. Cependant, les chrétiens que l'exemple de leur propre ſecte auroit dû détromper, n'ont pu juſqu'à préſent ſe guérir de la fureur de perſécuter.

Les empereurs Romains, devenus chrétiens eux-mêmes, c'eſt-à-dire, entraînés par un torrent devenu général, qui les força de ſe ſervir des ſecours d'une ſecte puiſſante, firent monter la religion ſur le trône; ils protégerent l'égliſe & ſes miniſtres; ils voulurent que leurs courtiſans adoptaſſent leurs idées; ils regarderent de mauvais œil ceux qui reſterent attachés à l'ancienne religion; peu-à-peu ils en vinrent juſqu'à en interdire l'exercice, il finit par être défendu ſous peine de mort. On perſécuta ſans ménagement ceux qui s'en tinrent au culte de leurs peres, les chrétiens rendirent alors aux payens, avec uſure, les maux qu'ils en avoient reçus. L'empire Romain fut rempli de ſéditions, cauſées par le zèle effréné des ſouverains, & de

ces prêtres pacifiques, qui peu auparavant ne vouloient que la douceur & l'indulgence. Les empereurs, ou politiques, ou superstitieux, comblerent le sacerdoce de largesses & de bienfaits, que souvent il méconnut; ils établirent son autorité; ils respecterent ensuite, comme div n, le pouvoir qu'ils avoient eux-mêmes créé. On déchargea les prêtres de toutes les fonctions civiles, afin que rien ne les détournât du ministere sacré *. Ainsi, les pontifes d'une secte jadis rampante & opprimée, devinrent indépendans : enfin, devenus plus puissans que les rois, ils s'arrogerent bientôt le droit de leur commander à eux-mêmes. Ces prêtres d'un Dieu de paix, presque toujours en discorde entr'eux, communiquerent leurs passions & leurs fureurs aux peuples, & l'univers étonné vit naître, sous *la loi de grace*, des querelles & des malheurs qu'il n'avoit jamais éprouvés sous les divinités paisibles qui s'étoient autrefois partagé, sans dispute, les hommages des mortels.

Telle fut la marche d'une superstition, innocente dans son origine, mais qui par la suite, loin de procurer le bonheur aux hommes, fut pour eux une pomme de discorde, & le germe fécond de leurs calamités.

Paix sur la rerre, & bonne volonté aux hommes. C'est ainsi que s'annonce cet évangile, qui a coûté au genre humain plus de sang que tou-

---

* *Voyez* Tillemont, dans la vie de Constantin, *tom. IV. art.* 32. *p.* 148.

tes les autres religions du monde prises collectivement. *Aimez votre Dieu de toutes vos forces, & votre prochain comme vous-même.* Voilà, selon le législateur & le Dieu des chrétiens, la somme de leurs devoirs : cependant, nous voyons les chrétiens dans l'impossibilité d'aimer ce Dieu farouche, severe & capricieux, qu'ils adorent ; &, d'un autre côté, nous les voyons éternellement occupés à tourmenter, à persécuter, à détruire leur prochain, & leurs freres. Par quel renversement une religion, qui ne respire que la douceur, la concorde, l'humilité, le pardon des injures, la soumission aux souverains, est-elle mille fois devenue le signal de la discorde, de la fureur, de la révolte, de la guerre, & des crimes les plus noirs ? Comment les prêtres du Dieu de paix ont-ils pu faire servir son nom de prétexte pour troubler la société, pour en bannir l'humanité, pour autoriser les forfaits les plus inouis, pour mettre les citoyens aux prises, pour assassiner les souverains ?

Pour expliquer toutes ces contradictions, il suffit de jetter les yeux sur le Dieu que les chrétiens ont hérité des Juifs. Non contens des couleurs affreuses, sous lesquelles Moyse l'a peint, les chrétiens ont encore défiguré son tableau. Les châtimens passagers de cette vie sont les seuls dont parle le législateur Hébreu ; le chrétien voit son Dieu barbare se vengeant avec rage, & sans mesure, pendant l'éternité. En un mot, le fanatisme des chrétiens se nourrit par l'idée révoltante d'un enfer, où leur Dieu, changé en un bourreau aussi injuste qu'implaca-

ble, s'abreuvera des larmes de ses créatures infortunées, & perpétuera leur existence, pour continuer à la rendre éternellement malheureuse. Là, occupé de sa vengeance, il jouira des tourmens du pécheur; il écoutera avec plaisir les hurlemens inutiles dont il fera retentir son cachot embrasé. L'espérance de voir finir ses peines ne mettra point d'intervalle entre ses supplices.

En un mot, en adoptant le Dieu terrible des Juifs, le christianisme enchérit encore sur sa cruauté : il le représente comme le tyran le plus insensé, le plus fourbe, le plus cruel, que l'esprit humain puisse concevoir; il suppose qu'il traite ses sujets avec une injustice & une barbarie vraiment dignes d'un démon. Pour nous convaincre de cette vérité, exposons le tableau de la mythologie Judaïque, adoptée & rendue plus extravagante par les chrétiens.

CHAPITRE IV.

De la Mythologie Chrétienne, ou des idées que le Christianisme nous donne de Dieu & de sa conduite.

DIEU, par un acte inconcevable de sa toute-puissance, fait sortir l'univers du néant *;

* Les anciens philosophes regardoient comme un axiome, que *rien ne se fait de rien.* La création, telle que les

il crée le monde pour être la demeure de l'homme, qu'il a fait à son image ; à peine cet homme, unique objet des travaux de son Dieu, a-t-il vu la lumiere, que son créateur lui tend un piege, auquel il savoit sans doute qu'il devoit succomber. Un serpent, qui parle, séduit une femme, qui n'est point surprise de ce phénomene ; celle-ci, persuadée par le serpent, sollicite son mari de manger un fruit défendu par Dieu lui-même. *Adam*, le pere du genre-humain, par cette faute légere, attire sur lui-même & sur sa postérité innocente, une foule de maux, que la mort suit, sans encore les terminer. Par l'offense d'un seul homme, la race humaine entiere devient l'objet du courroux céleste ; elle est punie d'un aveuglement involontaire, par un déluge universel. Dieu se repent d'avoir peuplé le monde ; il trouve plus facile de noyer & de détruire l'espece humaine, que de changer son cœur.

Cependant un petit nombre de justes échappe à ce fléau ; mais la terre submergée, le genre humain anéanti, ne suffisent point encore à sa vengeance implacable. Une race nouvelle paroît ; quoique sortie des amis de Dieu ; qu'il a sauvés du naufrage du monde, cette race recommence à l'irriter par de nouveaux forfaits ; jamais le tout-puissant ne parvient à rendre sa

chrétiens l'admettent aujourd'hui, c'est-à-dire, l'éduction du néant, est une invention théologique assez moderne. Le mot *Barab*, dont la Genese se sert, signifie *faire*, *arranger*, *disposer une matiere déja existante*.

créature telle qu'il la desire ; une nouvelle corruption s'empare des nations, nouvelle colere de la part de *Jehovah*.

Enfin, partial dans sa tendresse & dans sa préférence, il jette les yeux sur un Assyrien idolâtre ; il fait une alliance avec lui ; il lui promet que sa race, multipliée comme les étoiles du ciel, ou comme les grains de sable de la mer, jouira toujours de la faveur de son Dieu ; c'est à cette race choisie que Dieu révele ses volontés ; c'est pour elle qu'il dérange cent fois l'ordre qu'il avoit établi dans la nature ; c'est pour elle qu'il est injuste, qu'il détruit des nations entieres. Cependant, cette race favorisée n'en est pas plus heureuse, ni plus attachée à son Dieu, elle court toujours à des dieux étrangers, dont elle attend des secours que le sien lui refuse ; elle outrage ce dieu qui peut l'exterminer. Tantôt ce dieu la punit, tantôt il la console, tantôt il la hait sans motifs, tantôt il l'aime sans plus de raison. Enfin, dans l'impossibilité où il se trouve de ramener à lui un peuple pervers, qu'il chérit avec opiniâtreté, il lui envoye son propre fils. Ce fils n'en est point écouté. Que dis-je ? ce fils chéri, égal à Dieu son pere, est mis à mort par un peuple, objet de la tendresse obstinée de son pere, qui se trouve dans l'impuissance de sauver le genre humain, sans sacrifier son propre fils. Ainsi, un Dieu innocent devient la victime d'un Dieu juste qui l'aime ; tous deux consentent à cet étrange sacrifice, jugé nécessaire par un Dieu, qui sait qu'il sera

inutile à une nation endurcie, que rien ne changera. La mort d'un Dieu, devenue inutile pour Israël, servira donc du moins à expier les péchés du genre humain ? Malgré l'éternité de l'alliance; jurée solemnellement par le très-haut, & tant de fois renouvellée avec ses descendans, la nation favorisée se trouve enfin abandonnée par son dieu, qui n'a pu la ramener à lui. Les mérites des souffrances & de la mort de son fils sont appliqués aux nations jadis exclues de ses bontés; celles-ci sont réconciliées avec le ciel, devenu désormais plus juste à leur égard; le genre humain rentre en grace. Cependant, malgré les efforts de la divinité, ses faveurs sont inutiles, les hommes continuent à pécher; ils ne cessent d'allumer la colere céleste, & de se rendre dignes des châtimens éternels, destinés au plus grand nombre d'entr'eux.

Telle est l'histoire fidelle du Dieu sur lequel le christianisme se fonde. D'après une conduite si étrange, si cruelle, si opposée à toute raison, est-il donc surprenant de voir les adorateurs de ce dieu n'avoir aucune idée de leurs devoirs, méconnoître la justice, fouler aux pieds l'humanité, & faire des efforts, dans leur enthousiasme, pour s'assimiler à la divinité barbare qu'ils adorent, & qu'ils se proposent pour modele ? Quelle indulgence l'homme est-il en droit d'attendre d'un Dieu qui n'a pas épargné son propre fils ? Quelle indulgence l'homme chrétien, persuadé de cette fable, aura-t-il pour son semblable ? Ne doit-il pas s'imaginer que le

le moyen le plus sûr de lui plaîre, est d'être aussi féroce que lui * ?

Au moins est-il évident que les sectateurs d'un Dieu pareil doivent avoir une morale incertaine, & dont les principes n'ont aucune fixité. En effet, ce dieu n'est point toujours injuste & cruel; sa conduite varie; tantôt il crée la nature entiere pour l'homme; tantôt il ne semble avoir créé ce même homme, que pour exercer sur lui ses fureurs arbitraires; tantôt il le chérit, malgré ses fautes; tantôt il condamne la race humaine au malheur, pour une pomme. Enfin, ce dieu immuable est alternativement agité par l'amour & la colere, par la vengeance & la pitié, par la bienveillance & le regret; il n'a jamais, dans sa conduite., cette uniformité qui caractérise la sagesse. Partial dans son affection pour une nation méprisable, & cruel sans raison pour le reste du genre humain, il ordonne la fraude, le vol, le meurtre, & fait à son peuple chéri un devoir de commettre, sans balancer; les crimes les plus atroces, de violer la bonne foi, de mépriser le droit des gens. Nous le voyons, dans d'autres occasions, défendre ces mêmes crimes, ordonner la justice, & prescrire aux hommes de s'abstenir des choses

* On nous donne la mort du fils de Dieu, comme une preuve indubitable de sa bonté; n'est-elle pas plutôt une preuve indubitable de sa férocité, de sa vengeance implacable, de sa cruauté ? Un bon chrétien, en mourant, disoit, „ qu'il n'avoit jamais pu concevoir qu'un Dieu bon „ eût fait mourir un Dieu innocent, pour appaiser un Dieu „ juste “.

qui troublent l'ordre de la ſociété. Ce dieu, qui s'appelle à la fois le dieu des *vengeances*, le dieu des *miſéricordes*, le dieu des *armées* & le dieu de *la paix*, ſouffle continuellement le froid & le chaud ; par conſéquent il laiſſe chacun de ſes adorateurs maître de la conduite qu'il doit tenir ; & par-là, ſa morale devient arbitraire. Eſt-il donc ſurprenant, après cela, que les chrétiens n'aient jamais juſqu'ici pu convenir entr'eux, s'il étoit plus conforme, aux yeux de leur dieu, de montrer de l'indulgence aux hommes, que de les exterminer pour des opinions ? en un mot, c'eſt un problême pour eux, de ſavoir s'il eſt plus expédient d'égorger & d'aſſaſſiner ceux qui ne penſent point comme eux, que de les laiſſer vivre en paix, & de leur montrer de l'humanité.

Les chrétiens ne craignent point de juſtifier leur dieu de la conduite étrange, & ſi ſouvent inique, que nous lui voyons tenir dans les livres ſacrés. Ce dieu, diſent-ils, maître abſolu des créatures, peut en diſpoſer à ſon gré, ſans qu'on puiſſe, pour cela, l'accuſer d'injuſtice, ni lui demander compte de ſes actions : ſa juſtice n'eſt point celle de l'homme ; celui-ci n'a point le droit de blâmer. Il eſt aiſé de ſentir l'inſuffiſance de cette réponſe. En effet, les hommes, en attribuant la juſtice à leur dieu, ne peuvent avoir idée de cette vertu, qu'en ſuppoſant qu'elle reſſemble, par ſes effets, à la juſtice dans leurs ſemblables. Si Dieu n'eſt point juſte comme les hommes, nous ne ſavons plus comment il l'eſt, & nous lui attribuons une qualité dont nous

n'avons aucune idée. Si l'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, on le suppose un tyran, qui n'a de regle que son caprice, qui ne peut, dès lors, être le modele de notre justice, qui n'a plus de rapports avec nous, vu que tous les rapports doivent être réciproques. Si Dieu ne doit rien à ses créatures, comment celles-ci peuvent-elles lui devoir quelque chose? Si, comme on nous le repete sans cesse, les hommes sont, relativement à Dieu, *comme l'argille dans les mains du potier*, il ne peut y avoir de rapports moraux entre eux & lui. C'est néanmoins sur ces rapports que toute religion est fondée: ainsi, dire que Dieu ne doit rien à ses créatures, & que sa justice n'est point la même que celle des hommes, c'est sapper les fondemens de toute justice & de toute religion, qui suppose que Dieu doit récompenser les hommes pour le bien, & les punir pour le mal qu'ils font.

On ne manquera pas de nous dire, que c'est dans une autre vie que la justice de Dieu se montrera; cela posé, nous ne pouvons l'appeller juste dans celle-ci, où nous voyons si souvent la vertu opprimée, & le vice récompensé. Tant que les choses seront en cet état, nous ne serons point à portée d'attribuer la justice à un Dieu, qui se permet, au moins pendant cette vie, la seule dont nous puissions juger, des injustices passageres qu'on le suppose disposé à réparer quelque jour. Mais cette supposition elle-même n'est-elle pas très-gratuite? Et si ce Dieu a pu consentir d'être injuste un moment, pourquoi nous flatterions-nous

qu'il ne le fera point encore dans la fuite ? Comment d'ailleurs concilier une injuftice, auffi fujette à fe démentir, avec l'immutabilité de ce Dieu ?

Ce qui vient d'être dit de la juftice de Dieu, peut encore s'attribuer à la bonté qu'on lui attribue, & fur laquelle les hommes fondent leurs devoirs à fon égard. En effet, fi ce dieu eft tout-puiffant, s'il eft l'auteur de toutes chofes, fi rien ne fe fait que par fon ordre, comment lui attribuer la bonté, dans un monde où fes créatures font expofées à des maux continuels, à des maladies cruelles, à des révolutions phyfiques & morales, enfin à la mort ? Les hommes ne peuvent attribuer la bonté à Dieu, que d'après les biens qu'ils en reçoivent ; dès qu'ils éprouvent du mal, ce Dieu n'eft plus bon pour eux. Les théologiens mettent à couvert la bonté de leur dieu, en niant qu'il foit l'auteur du mal, qu'ils attribuent à un génie malfaifant, emprunté du magifme, qui eft perpétuellement occupé à nuire au genre humain & à fruftrer les intentions favorables de la providence fur lui. Dieu, nous difent ces docteurs, n'eft point l'auteur du mal, il le permet feulement. Ne voyent-ils pas que permettre le mal ; eft la même chofe que le commettre, dans un agent tout-puiffant qui pourroit l'empêcher ? D'ailleurs, fi la bonté de Dieu a pu fe démentir un inftant, quelle affurance avons-nous qu'elle ne fe démentira pas toujours ? Enfin, dans le fyftême chrétien, comment concilier avec la bonté de Dieu, ou avec fa fageffe,

la conduite ſouvent barbare, & les ordres ſanguinaires que les ſaints lui attribuent? Comment un chrétien peut-il attribuer la bonté à un Dieu, qui n'a créé le plus grand nombre des hommesque pour les damner éternellement ?

On nous dira, ſans doute, que la conduite de Dieu eſt pour nous un myſtere impénétrable ? que nous ne ſommes point en droit de l'examiner; que notre foible raiſon ſe perdroit toutes les fois qu'elle voudroit ſonder les profondeurs de la ſageſſe divine ; qu'il faut l'adoreren ſilence, & nous ſoumettre, en tremblant, aux oracles d'un Dieu qui a lui-même fait connoître ſes volontés: on nous ferme la bouche, en nous diſant que la divinité s'eſt révélée aux hommes.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

COMMENT, ſans le ſecours de la raiſon, connoître s'il eſt vrai que la divinité ait parlé ? Mais, d'un autre côté, la religion chrétienne ne proſcrit-elle pas la raiſon ? n'en défend-elle pas l'uſage dans l'examen des dogmes merveilleux qu'elle nous préſente ? ne declame-t-elle pas ſans ceſſe contre *une raiſon profane*, qu'elle accuſe d'inſuffiſance, & que ſouvent elle regarde comme une révolte contre le ciel? Avant de pouvoir juger de la révélation divine, il faudroit avoir une idée juſte de la divinité. Mais où puiſer cette idée, ſinon dans la révélation

elle-même, puisque notre raison est trop foible pour s'élever jusqu'à la connoissance de l'être suprême ? Ainsi, la révélation elle-même nous prouvera l'autorité de la révélation. Malgré ce cercle vicieux, ouvrons les livres qui doivent nous éclairer, & auxquels nous devons soumettre notre raison. Y trouvons-nous des idées précises sur ce Dieu dont on nous annonce les oracles ? Saurons-nous à quoi nous en tenir sur ses attributs ? Ce Dieu n'est-il pas un amas de qualités contradictoires, qui en font un énigme inexplicable ? Si, comme on le suppose, cette révélation est émanée de Dieu lui-même, comment se fier au dieu des chrétiens, qui se peint comme injuste, comme faux, comme dissimulé, comme tendant des pieges aux hommes, comme se plaisant à les séduire, à les aveugler, à les endurcir, comme faisant des signes pour les trouver, comme répandant sur eux l'esprit de vertige & d'erreur * ? Ainsi, dès les premiers pas, l'homme, qui veut s'assurer de la révélation chrétienne, est jetté dans la défiance & dans la perplexité ; il ne sait si le Dieu qui lui a parlé, n'a pas dessein de le tromper lui-même, comme il en a trompé d'autres, de son propre aveu : d'ailleurs, n'est-il pas forcé de le penser, lorsqu'il voit les disputes interminables de ses guides sacrés, qui jamais n'ont

* Dans l'Ecriture & les peres de l'église, Dieu est toujours représenté comme un séducteur. Il permet qu'Eve soit séduite par un serpent ; il endurcit le cœur de Pharaon : Jésus-Christ *est une pierre d'achoppement*. Voilà les points de vue sous lesquels on nous montre la divinité.

pu s'accorder ſur la façon d'entendre les oracles précis d'une divinité qui s'eſt expliquée.

Les incertitudes & les craintes de celui qui examine de bonne foi la révélation adoptée par les chrétiens, ne doivent-elles point redoubler; quand il voit que ſon Dieu n'a prétendu ſe faire connoître qu'à quelques êtres favoriſés, tandis qu'il a voulu reſter caché pour le reſte des mortels, à qui pourtant cette révélation étoit également néceſſaire ? Comment ſaura-t-il s'il n'eſt pas du nombre de ceux à qui ſon Dieu partial n'a pas voulu ſe faire connoître ? Son cœur ne doit-il pas ſe troubler à la vue d'un Dieu, qui ne conſent à ſe montrer, & à faire annoncer ſes décrets, qu'à un nombre d'hommes très-peu conſidérable, ſi on le compare à toute l'eſpece humaine ? N'eſt-il pas tenté d'accuſer ce Dieu d'une malice bien noire, en voyant que, faute de ſe manifeſter à tant de nations, il a cauſé, pendant une longue ſuite de ſiecles, leur perte néceſſaire ? Quelle idée peut-il ſe former d'un Dieu qui punit des millions d'hommes, pour avoir ignoré des loix ſecrettes, qu'il n'a lui-même publiées qu'à la dérobée, dans un coin obſcur & ignoré de l'Aſie ?

Ainſi, lorſque le chrétien conſulte même les livres révélés, tout doit conſpirer à le mettre en garde contre le dieu qui lui parle, tout lui inſpire de la défiance contre ſon caractere moral; tout devient incertitude pour lui; ſon Dieu, de concert avec les interprêtes de ſes prétendues volontés, ſemble avoir formé le projet de redoubler les ténèbres de ſon ignorance. En ef-

fet, pour fixer ſes doutes, on lui dit que les volontés révélées ſont des *myſteres*, c'eſt-à-dire, des choſes inacceſſibles à l'eſprit humain. Dans ce cas, qu'étoit-il beſoin de parler? Un Dieu ne devoit-il ſe manifeſter aux hommes, que pour n'être point compris? Cette conduite n'eſt-elle pas auſſi ridicule qu'inſenſée? Dire que Dieu ne s'eſt révélé que pour annoncer des myſteres, c'eſt dire que Dieu ne s'eſt révélé que pour demeurer inconnu, pour nous cacher ſes voies, pour dérouter notre eſprit, pour augmenter notre ignorance & nos incertitudes.

Une révélation qui ſeroit véritable, qui viendroit d'un Dieu juſte & bon, & qui ſeroit néceſſaire à tous les hommes, devroit être aſſez claire pour être entendue de tout le genre humain. La révélation, ſur laquelle le judaïſme & le chriſtianiſme ſe fondent, eſt-elle donc dans ce cas? Les élémens d'Euclide ſont intelligibles pour tous ceux qui veulent les entendre; cet ouvrage n'excite aucune diſpute parmi les géomêtres. La bible eſt-elle auſſi claire, & les vérités révélées n'occaſionnent-elles aucunes diſputes entre les théologiens qui les annoncent? Par quelle fatalité les écritures, revelées par la divinité même, ont-elles encore beſoin de commentaires, & demandent-elles des lumieres d'en-haut pour être crues & entendues? N'eſt-il pas étonnant, que ce qui doit ſervir à guider tous les hommes, ne ſoit compris par aucun d'eux? N'eſt-il pas cruel, que ce qui eſt le plus important pour eux, leur

ſoit le moins connu ? Tout eſt myſteres, ténebres, incertitudes, matiere à diſputes, dans une religion annoncée par le très-haut pour éclairer le genre humain. L'ancien & le nouveau teſtament renferment des vérités eſſentielles aux hommes, néanmoins perſonne ne les peut comprendre ; chacun les entend diverſement, & les théologiens ne ſont jamais d'accord ſur la façon de les interpréter. Peu contens des myſteres contenus dans les livres ſacrés, les prêtres du chriſtianiſme en ont inventés de ſiecle en ſiecle, que leurs diſciples ſont obligés de croire, quoique leur fondateur & leur dieu n'en ait jamais parlé. Aucun chrétien ne peut douter des myſteres de la trinité, de l'incarnation, non plus que de l'efficacité des ſacremens, & cependant Jéſus-Chriſt ne s'eſt jamais expliqué ſur ces choſes. Dans la religion chrétienne, tout ſemble abandonné à l'imagination, aux caprices, aux déciſions arbitraires de ſes miniſtres, qui s'arrogent le droit de forger des myſteres & des articles de foi, ſuivant que leurs intérêts l'exigent. C'eſt ainſi que cette révélation ſe perpétue, par le moyen de l'égliſe, qui ſe prétend inſpirée par la divinité, & qui, bien loin d'éclairer l'eſprit de ſes enfans, ne fait que le confondre, & le plonger dans une mer d'incertitudes.

Tels ſont les effets de cette révélation, qui ſert de baſe au chriſtianiſme, & de la réalité de laquelle il n'eſt pas permis de douter. Dieu, nous dit-on, a parlé aux hommes ; mais quand a-t-il parlé ? Il a parlé, il y a des milliers d'an-

nées, à des hommes choisis, qu'il a rendus ses organes ; mais comment s'assurer s'il est vrai que ce Dieu ait parlé, sinon en s'en rapportant au témoignage de ceux mêmes qui disent avoir reçu ses ordres ? Ces interprètes des volontés divines sont donc des hommes ; mais des hommes ne sont-ils pas sujets à se tromper eux-mêmes, & à tromper les autres ? Comment donc connoître si l'on peut s'en fier aux témoignages que ces organes du ciel se rendent à eux-mêmes ? Comment savoir s'ils n'ont point été les dupes d'une imagination trop vive, ou de quelqu'illusion ? Comment découvrir aujourd'hui s'il est bien vrai que ce Moyse ait conversé avec son Dieu, & qu'il ait reçu de lui la loi du peuple Juif, il y a quelques milliers d'années ? Quel étoit le tempérament de ce Moyse ? Etoit-il flégmatique, ou enthousiaste ; sincere ou fourbe ; ambitieux, ou désintéressé ; véridique, ou menteur ? Peut-on s'en rapporter au témoignage d'un homme, qui, après avoir fait tant de miracles, n'a jamais pu détromper son peuple de son idolâtrie, & qui, ayant fait passer quarante-sept mille Israëlites au fil de l'épée, a le front de déclarer *qu'il est le plus doux des hommes*. Les livres, attribués à ce Moyse, qui rapportent tant de faits arrivés après lui, sont-ils bien authentiques ? Enfin, quelle preuve avons-nous de sa mission, sinon le témoignage de six-cent mille Israëlites, grossiers & superstitieux, ignorans & crédules, qui furent peut-être dupes d'un législateur féroce, toujours prêt à les ex-

terminer, ou qui n'eurent jamais connoissance de ce qu'on devoit écrire par la suite sur le compte de ce fameux législateur ?

Quelle preuve la religion chrétienne nous donne-t-elle de la mission de Jesus ? Connoissons-nous son caractere & son tempérament ? Quel dégré de foi pouvons-nous ajouter au témoignage de leurs disciples, qui de leur propre aveu, furent des hommes grossiers & dépourvus de science, par conséquent susceptibles de se laisser éblouir par les artifices d'un imposteur adroit ? Le témoignage des personnes les plus instruites de Jérusalem n'eût-il pas été d'un plus grand poids pour nous, que celui de quelques ignorans, qui sont ordinairement les dupes de qui veut les tromper ? Cela nous conduit actuellement à l'examen des preuves sur lesquelles le christianisme se fonde.

CHAPITRE VI.

Des preuves de la Religion Chrétienne ; des miracles ; des propheties ; des martyrs.

NOUS avons vu, dans les chapitres précédens, les motifs légitimes que nous avons de douter de la révélation faite aux Juifs & aux chrétiens : d'ailleurs, relativement à cet article, le christianisme n'a aucun avantage sur toutes les autres religions du monde, qui toutes, malgré leur discordance, se disent éma-

nées de la divinité, & prétendent avoir un droit exclusif à ses faveurs. L'Indien assure que le *Brama* lui-même est l'auteur de son culte. Le Scandinave tenoit le sien du redoutable *Odin*. Si le Juif & le chrétien ont reçu le leur de *Jehovah*, par le ministere de Moyse & de Jésus, le Mahométan assure qu'il a reçu le sien par son prophête, inspiré du même Dieu. Ainsi, toutes les religions se disent émanées du ciel; toutes interdisent l'usage de la raison, pour examiner leurs titres sacrés; toutes se prétendent vraies, à l'exclusion des autres; toutes menacent du courroux divin ceux qui refuseront de se soumettre à leur autorité; enfin toutes ont le caractere de la fausseté, par les contradictions palpables dont elles sont remplies; par les idées informes, obscures, & souvent odieuses, qu'elles donnent de la divinité; par les loix bizarres qu'elles lui attribuent; par les disputes qu'elles font naître entre les leurs sectateurs: enfin, toutes les religions, que nous voyons sur la terre, ne nous montrent qu'un amas d'impostures & de rêveries qui révoltent également la raison. Ainsi, du côté des prétentions, la religion chrétienne n'a aucun avantage sur les autres superstitions dont l'univers est infecté, & son origine céleste lui est contestée par toutes les autres, avec autant de raison qu'elle conteste la leur.

Comment donc se décider en sa faveur? Par où prouver la bonté de ses titres? A-t-elle des caracteres distinctifs qui méritent qu'on lui donne la préférence, & quels sont-ils? Nous fait-elle

connoître, mieux que toutes les autres, l'essence & la nature de la divinité ? Hélas ! elle ne fait que la rendre plus inconcevable ; elle ne montre en elle qu'un tyran capricieux, dont les fantaisies sont tantôt favorables, & le plus souvent nuisibles à l'espece humaine. Rend-elle les hommes meilleurs ? Hélas ! nous voyons que par-tout elle les divise, elle les met aux prises, les rend intolérans, elle les force d'être les bourreaux de leurs freres. Rend-elle les empires florissans & puissans ? Par-tout où elle regne, ne voyons-nous pas les peuples asservis, dépourvus de vigueur, d'énergie, d'activité, croupir dans une honteuse létargie, & n'avoir aucune idée de la vraie morale ? Quels sont donc les signes auxquels on veut que nous reconnoissions la supériorité du christianisme sur les autres religions ? C'est, nous dit-on, à ses martyrs. Mais je vois des miracles, des prophéties, & des martyrs dans toutes les religions du monde. Je vois par-tout des hommes, plus rusés & plus instruits que le vulgaire, le tromper par des prestiges, & l'éblouir par des œuvres, qu'il croit surnaturelles, parce qu'il ignore les secrets de la nature & les ressources de l'art.

Si le Juif me cite des miracles de Moyse, je vois ces prétendues merveilles opérées aux yeux du peuple le plus ignorant, le plus abject, le plus crédule, dont le témoignage n'est d'aucun poids pour moi. D'ailleurs, je puis soupçonner que ces miracles ont été insérés dans les livres sacrés des Hébreux, long-tems après la

mort de ceux qui auroient pu les démentir. Si le chrétien me cite Jérusalem, & le témoignage de toute la Galilée, pour me prouver les miracles de Jésus-Christ, je ne vois encore qu'une populace ignorante qui puisse les attester; ou je demande comment il fut possible qu'un peuple entier, témoin des miracles du Messie, consentît à sa mort, la demandât même avec empressement? Le peuple de Londres, ou de Paris, souffriroit-il qu'on mît à mort, sous ses yeux, un homme qui auroit ressuscité des morts, rendu la vue aux aveugles, redressé des boiteux, guéri des paralytiques? Si les Juifs ont demandé la mort de Jésus, tous ses miracles sont anéantis pour tout homme non prévenu.

D'un autre côté, ne peut-on pas opposer aux miracles de Moyse, ainsi qu'à ceux de Jésus, ceux que Mahomet opéra aux yeux de tous les peuples de la Mecque & de l'Arabie assemblés? L'effet des miracles de Mahomet fut au moins de convaincre les Arabes qu'il étoit un homme divin. Les miracles de Jésus n'ont convaincu personne de sa mission: St. Paul lui-même, qui devint le plus ardent de ses disciples, ne fut point convaincu par les miracles dont, de son tems, il existoit tant de témoins; il lui fallut un nouveau miracle pour convaincre son esprit. De quel droit veut-on donc nous faire croire aujourd'hui des merveilles qui n'étoient point convaincantes du tems même des apôtres, c'est-à-dire, peu de tems après qu'elles furent opérées?

Que l'on ne nous dise point que les miracles

de Jésus-Christ nous sont aussi bien attestés qu'aucuns faits de l'histoire prophane, & que vouloir en douter est aussi ridicule que de douter de l'existence de Scipion ou de César, que nous ne croyons que sur le rapport des historiens qui nous en ont parlé. L'existence d'un homme, d'un général d'armée, d'un héros, n'est pas incroyable; il n'en est pas de même d'un miracle *. Nous ajoutons foi aux faits vraisemblables rapportés par Tite-Live, tandis que nous rejettons, avec mépris, les miracles qu'il nous raconte. Un homme joint souvent la crédulité la plus stupide aux talens les plus distingués; le christianisme lui-même nous en fournit des exemples sans nombre. En matiere de religion, tous les témoignages sont suspects; l'homme le plus éclairé voit très-mal, lorsqu'il est saisi d'enthousiasme, ou ivre de fanatisme, ou séduit par son imagination. Un miracle est une chose impossible; Dieu ne seroit point immuable, s'il changeoit l'ordre de la nature.

On nous dira peut-être que sans changer l'ordre des choses, Dieu, ou ses favoris, peuvent trouver dans la nature des ressources inconnues aux autres hommes; mais alors leurs œuvres ne seront point surnaturelles, & n'auront rien de

---

* Un fait surnaturel demande, pour être cru, des témoignages plus forts qu'un fait qui n'a rien contre la vraisemblance. Il est facile de croire qu'Apollonius de Thyane a existé; je m'en rapporte là-dessus à Philostrate, parce que son existence n'a rien qui choque la raison, mais je ne crois plus Philostrate, quand il me dit qu'Apollonius faisoit des miracles. Je crois bien que Jésus-Christ est mort; mais je ne crois point qu'il soit ressuscité.

merveilleux. Un miracle eſt un effet contraire aux loix conſtantes de la nature ; par conſéquent, Dieu lui-même, ſans bleſſer ſa ſageſſe, ne peut faire des miracles. Un homme ſage, qui verroit un miracle, ſeroit en droit de douter s'il a bien vu ; il devroit examiner ſi l'effet extraordinaire, qu'il ne comprend pas, n'eſt pas dû à quelque cauſe naturelle, dont il ignore la maniere d'agir.

Mais accordons, pour un inſtant, que les miracles ſoient poſſibles, & que ceux de Jéſus ont été véritables, ou du moins n'ont point été inſérés dans les évangiles après le tems où ils ont été opérés. Les témoins qui les ont tranſmis, les apôtres qui les ont vus, ſont-ils bien dignes de foi, & leur témoignage n'eſt-il point récuſable ? Ces témoins étoient-ils bien éclairés ? De l'aveu même des chrétiens, c'étoient des hommes ſans lumieres, tirés de la lie du peuple, par conſéquent crédules & incapables d'examiner. Ces témoins étoient-ils déſintéreſſés ? Non ; ils avoient ſans doute le plus grand intérêt à ſoutenir des faits merveilleux, qui prouvoient la divinité de leur maître, & la vérité de la religion qu'ils vouloient établir. Ces mêmes faits ont-ils été confirmés par les hiſtoriens contemporains ? Aucun d'eux n'en a parlé, & dans une ville, auſſi ſuperſtitieuſe que Jéruſalem, il ne s'eſt trouvé ni un ſeul Juif, ni un ſeul payen, qui aient entendu parler des faits les plus extraordinaires & les plus multipliés que l'hiſtoire ait jamais rapportés. Ce ne ſont jamais que des chrétiens qui nous atteſtent

les

les miracles du Chriſt. On veut que nous croyions qu'à la mort du fils de Dieu la terre ait tremblé, le ſoleil ſoit éclipſé, les morts ſoient ſortis du tombeau. Comment des événemens ſi extraordinaires n'ont-ils été remarqués que par quelques chrétiens ? Furent-ils donc les ſeuls qui s'en apperçurent ? On veut que nous croyions que le Chriſt eſt reſſuſcité ; on nous cite pour témoins des apôtres, des femmes, des diſciples. Une apparition ſolemnelle, faite dans une place publique, n'eût-elle pas été plus déciſive, que toutes ces apparitions clandeſtines, faites à des hommes intéreſſés à former une nouvelle ſecte ? La foi chrétienne eſt fondée, ſelon Sr. Paul, ſur la réſurrection de Jéſus-Chriſt ; il falloit donc que ce fait fût prouvé aux nations, de la façon la plus claire & la plus indubitable *. Ne peut-on point accuſer de malice le Sauveur du monde, pour ne s'être montré qu'à ſes diſciples & à ſes favoris ? Il ne vouloit donc point que tout le monde crût en lui ? Les Juifs, me dira-t-on, en mettant le Chriſt à mort, méritoient d'être aveuglés. Mais, dans ce cas, pourquoi les apôtres leur prêchoient-ils l'évangile ? Pouvoient-ils eſpérer qu'on ajoûtât plus de foi à leur rapport qu'à ſes propres yeux ¿

* Les Bazildiens & les Cérinthiens, hérétiques qui vivoient du temps de la naiſſance du chriſtianiſme, ſoutenoient que Jéſus n'étoit point mort, & que Simon le Cyrénéen avoit été crucifié en ſa place. Voyez *Ephiphan. hær. ch.* 28. Voilà, dès le berçeau de l'égliſe, des hommes qui révoquent en doute la mort ; & par conſéquent la réſurrection de Jéſus-Chriſt, & l'on veut que nous la croyions aujourd'hui !

Au reſte, les miracles ne ſemblent inventés que pour ſuppléer à de bons raiſonnemens; la vérité & l'évidence n'ont pas beſoin de miracles pour ſe faire adopter. N'eſt-il pas bien ſurprenant que la divinité trouve plus facile de déranger l'ordre de la nature, que d'enſeigner aux hommes des vérités claires, propres à les convaincre, capables d'arracher leur aſſentiment? Les miracles n'ont été inventés que pour prouver aux hommes des choſes impoſſibles à croire; il ne ſeroit pas beſoin de miracles, ſi on leur parloit raiſon. Ainſi, ce ſont des choſes incroyables, qui ſervent de preuves à d'autres choſes incroyables. Preſque tous les impoſteurs, qui ont apporté des religions aux peuples, leur ont annoncé des choſes improbables; enſuite ils ont fait des miracles, pour les obliger à croire les choſes qu'ils leur annonçoient. *Vous ne pouvez, ont-ils dit, comprendre ce que je vous dis; mais je vous prouve que je dis vrai, faiſant à vos yeux des choſes que vous ne pouvez pas comprendre.* Les Peuples ſe ſont payés de ces raiſons; la paſſion pour le merveilleux les empêcha toujours de raiſonner; ils ne virent point que des miraces ne pouvoient prouver des choſes impoſſibles, ni changer l'eſſence de la vérité. Quelques merveilles que pût faire un homme, ou ſi l'on veut, un Dieu lui-même, elles ne prouveront jamais, que deux & deux ne ſont point quatre, & que trois ne ſont qu'un; qu'un être immortel, & dépourvu d'organes, ait put parler aux hommes; qu'un être ſage, juſte & bon, ait pu ordonner des folies, des

injuſtices, des cruautés, &c. D'où l'on voit que les miracles ne prouvent rien, ſinon l'adreſſe & l'impoſture de ceux qui veulent tromper les hommes, pour confirmer les menſonges qu'ils leur ont annoncés, & la crédulité ſtupide de ceux que ces impoſteurs ſéduiſent. Ces derniers ont toujours commencé par mentir, par donner des idées fauſſes de la divinité, par prétendre avoir eu un commerce intime avec elle; & pour prouver ces merveilles incroyables, qu'ils attribuoient à la toute-puiſſance de l'Etre qui les envoyoit. Tout homme, qui fait des miracles, n'a point des vérités, mais des menſonges, à prouver. La vérité eſt ſimple & claire; le merveilleux annonce toujours la fauſſeté. La nature eſt toujours vraie; elle agit par des loix qui ne ſe démentent jamais. Dire que Dieu fait des miracles, c'eſt dire qu'il ſe contredit lui-même; qu'il dément les loix qu'il a preſcrites à la nature; qu'il rend inutile la raiſon humaine, dont on le fait l'auteur. Il n'y a que des impoſteurs qui puiſſent nous dire de renoncer à l'expérience & de bannir la raiſon.

Ainſi, les prétendus miracles que le chriſtianiſme nous raconte, n'ont, comme ceux de toutes les autres religions, que la crédulité des peuples, leur enthouſiaſme, leur ignorance, & l'adreſſe des impoſteurs pour baſe. Nous pouvons en dire autant des prophéties. Les hommes furent de tout tems curieux de connoître l'avenir; ils trouverent, en conſéquence, des hommes diſpoſés à les ſervir. Nous voyons des enchanteurs, des devins, des prophêtes, dans

toutes les nations du monde. Les Juifs ne furent pas plus favorisés, à cet égard, que les Tartares, les Négres, les Sauvages ; & tous les autres peuples de la terre, qui tous posséderent des imposteurs, prêts à les tromper pour des présens. Ces hommes merveilleux dûrent sentir bientôt que leurs oracles devoient être vagues & ambigus, pour n'être point démentis par les effets. Il ne faut donc point être surpris si les prophéties Judaïques sont obscures, & de nature à y trouver tout ce que l'on veut y chercher. Celles que les chrétiens attribuent à Jésus-Christ, ne sont point vues du même œil par les Juifs, qui attendent encore ce Messie, que ces premiers croyent arrivé depuis 18 siecles. Les prophêtes du Judaïsme ont annoncé de tout tems, à une nation inquiette & mécontente de son sort, un libérateur, qui fut pareillement l'objet de l'attente des Romains, & de presque toutes les nations du monde. Tous les hommes, par un penchant naturel, esperent la fin de leurs malheurs, & croyent que la providence ne peut se dispenser de les rendre plus fortunés. Les Juifs, plus superstitieux que tous les autres peuples, se fondant sur la promesse de leur Dieu, ont dû toujours attendre un conquérant, ou un monarque, qui fît changer leur sort, & qui les tirât de l'opprobre. Comment peut-on voir ce libérateur dans la personne de Jésus, le destructeur, & non le restaurateur de la nation Hébraïque, qui, depuis lui, n'eut plus aucune part à la faveur de son Dieu.

On ne manquera pas de dire que la destruc-

tion du peuple Juif, & sa dispersion, furent elles-mêmes prédites, & qu'elles fournissent une preuve convaincante des prophéties des chrétiens. Je réponds, qu'il étoit facile de prédire la dispersion & la destruction d'un peuple toujours inquiet, turbulent, & rebelle à ses maitres; toujours déchiré par des divisions intestines : d'ailleurs, ce peuple fut souvent conquis & dispersé; le temple, détruit par Titus, l'avoit déja été par Nabuchodonosor, qui amena les tribus captives en Assyrie, & les répandit dans ses états. Nous nous appercevons de la dispersion des Juifs, & non de celle des autres nations conquises, parce que celles-ci, au bout d'un certain tems, se sont toujours confondues avec la nation conquérante, au lieu que les Juifs ne se mêlent point avec les nations parmi lesquelles ils habitent, & en demeurent toujours distingués. N'en est-il pas de même des *Guèbres*, ou *Parsis* de la Perse & de l'Indostan, ainsi que des Arméniens qui vivent dans les pays Mahométans ? Les Juifs demeurent dispersés, parce qu'ils sont insociables, intolérans, aveuglément attachés à leurs superstitions *.

Ainsi, les chrétiens n'ont aucune raison pour se vanter des prophéties contenues dans les livres

* Les actes des Apôtres prouvent évidemment, que, dès avant Jésus-Christ, les Juifs étoient dispersés ; il en vint de la Grece, de la Perse, de l'Arabie, &c. à Jérusalem, pour la fête de la Pentecôte. Voyez *les actes*, *ch.* 2. vs. 8. Ainsi, après Jésus, il n'y eut que les habitans de la Judée qui furent dispersés par les Romains.

mêmes des Hébreux, ni de s'en prévaloir contre ceux-ci, qu'ils regardent comme les conservateurs des titres d'une religion qu'ils abhorrent. La Judée fut de tout tems soumise aux prêtres, qui eurent une influence très-grande sur les affaires de l'état, qui se mêlerent de la politique, & de prédire les événemens heureux, ou malheureux, qu'elle avoit lieu d'attendre. Nul pays ne renferma un plus grand nombre d'inspirés; nous voyons que les prophêtes tenoient des écoles publiques, où ils initioient aux mysteres de leur art, ceux qu'ils en trouvoient dignes, ou qui vouloient, en trompant un peuple crédule, s'attirer des respects, & se procurer des moyens de subsister à ses dépens *.

L'art de prophétiser fut donc un vrai métier, ou, si l'on veut, une branche de commerce fort utile & lucrative dans une nation misérable, & persuadée que son Dieu n'étoit sans cesse occupé que d'elle. Les grands profits, qui résultoient de ce trafic d'impostures, dûrent mettre de la division entre les prophêtes Juifs; aussi voyons-nous qu'ils se décrioient les uns les autres; chacun traitoit son rival de *faux prophête*, & prétendoit qu'il étoit inspiré de l'es-

* S. Jérôme prétend que les Saducéens n'adoptoient point les prophêtes, se contentant d'admettre les cinq livres de Moyse. Dodwell, *de jure laïcorum*, dit que c'étoit en buvant du vin que les prophêtes se disposoient à prophétiser. Voyez *p.* 250. Il paroît qu'ils étoient des jongleurs, des poëtes & des musiciens, qui apprenoient, comme par-tout, leur métier.

prit malin. Il y eut toujours des querelles entre les imposteurs, pour savoir à qui demeureroit le privilege de tromper leurs concitoyens.

En effet, si nous examinons la conduite de ces prophêtes si vantés de l'ancien testament, nous ne trouverons en eux rien moins que des personnages vertueux. Nous voyons des prêtres arrogans, perpétuellement occupés des affaires de l'état, qu'ils furent toujours lier à celles de la religion; nous voyons en eux des sujets séditieux, continuellement cabalant contre les souverains qui ne leur étoient point assez soumis, traversant leurs projets, soulevant les peuples contr'eux, & parvenant souvent à les détruire, & à faire accomplir ainsi les prédictions funestes qu'ils avoient faites contr'eux. Enfin, dans la plûpart des prophêtes, qui jouerent un rôle dans l'histoire des Juifs, nous voyons des rebelles occupés sans relâche du soin de bouleverser l'état, de susciter des troubles, & de combattre l'autorité civile, dont les prêtres furent toujours les ennemis, lorsqu'ils ne la trouverent point assez complaisante, assez soumise à leurs propres intérêts *. Quoi qu'il en soit, l'obscu-

* Le prophête Samuel, mécontent de Saül, qui refuse de se prêter à ses cruautés, le déclare déchu de la couronne, & lui suscite un rival dans la personne de David. Elie ne paroit avoir été qu'un séditieux, qui eut du dessous dans ses querelles avec ses souverains, & qui fut obligé de se soustraire par la fuite, à de justes châtimens. Jérémie nous fait entendre lui-même qu'il étoit un traitre, qui s'entendoit avec les Assyriens contre sa patrie assiégée : il ne pa-

rité étudiée des prophéties permet d'appliquer celles qui avoient le Messie, ou le libérateur d'Israel, pour objet, à tout homme singulier, à tout enthousiaste, ou prophête, qui parut à Jérusalem, ou en Judée. Les chrétiens, dont l'esprit est échauffé de l'idée de leur Christ, ont cru le voir par-tout & l'ont distinctement apperçu dans les passages les plus obscurs de l'ancien testament. A force d'allégories, de subtilités, de commentaires, d'interprétations forcées, ils sont parvenus à se faire illusion à eux-mêmes, & à trouver des prédictions formelles dans les rêveries décousues, dans les oracles vagues, dans le fatras bizarre des prophêtes *.

---

roît occupé que du soin d'ôter à ses concitoyens le courage & la volonté de se défendre ; il achete un champ de ses parens, dans le tems même où il annonce à ses compatriotes qu'ils vont être dispersés & menés en captivité. Le Roi d'Assyrie recommande ce prophète à son général Nabuzardan, & lui dit d'avoir grand soin de lui. Voyez *Jérémie.*

* Il est aisé de tout voir dans la bible, en s'y prenant comme fait S. Augustin, qui a vu tout le nouveau testament dans l'ancien. Selon lui, le sacrifice d'Abel est l'image de celui de Jésus-Christ ; les deux femmes d'Abraham sont la Synagogue & l'église ; un morceau de drap rouge, exposé par une fille de joie, qui trahissoit Jéricho, signifioit le sang de Jésus-Christ ; l'agneau, le bouc, le lion, sont des figures de Jésus-Christ : le serpent d'airain représente le sacrifice de la croix ; les mysteres même du christianisme sont annoncés dans l'ancien testament ; la manne annonce l'Eucharistie, &c. Voy. *S. Aug. serm. 78. & son Ep.* 157. Comment un homme sensé peut-il voir dans l'*Emmanuel*, annoncé par Isaïe, le Messie, dont le nom est *Jésus* ? Voyez *Isaïe ch.* 7. vs. 14. Comment découvrir dans un Juif obscur, & mis à mort, *un chef qui gouvernera le peuple d'Israël* ? Comment voir un Roi libérateur, un restaurateur des Juifs, dans un homme, qui, bien loin de délivrer ses concitoyens,

Les hommes ne ſe rendent point difficiles ſur les choſes qui s'accordent avec leurs vues. Quand nous voudrons enviſager ſans prévention les prophéties des Hébreux, nous n'y verrons que des rapſodies informes, qui ne ſont que l'ouvrage du fanatiſme & du délire ; nous trouverons ces prophéties obſcures & énigmatiques, comme les oracles des payens ; enfin, tout nous prouvera, que ces prétendus oracles divins n'étoient que les délires & les impoſtures de quelques hommes accoutumés à tirer parti de la crédulité d'un peuple ſuperſtitieux, qui ajoutoit foi aux ſonges, aux viſions, aux apparitions, aux ſortileges, & qui recevoit avidemment toutes les rêveries qu'on vouloit lui débiter, pourvu qu'elles fuſſent ornées du merveilleux. Par-tout où les hommes ſeront ignorans, il y aura des prophêtes, des inſpirés, des faiſeurs de miracles ; ces deux branches de commerce diminueront toujours dans la même proportion que les nations s'éclaireront.

Enfin, le chriſtianiſme met au nombre des

---

eſt venu pour détruire la loi des Juifs, & après la venue duquel leur petite contrée eſt déſolée par les Romains ? il faut un profond aveuglement pour trouver le Meſſie dans ces prédictions. Jéſus lui-même ne paroît pas avoir été plus clair, ni plus heureux dans ſes prophéties. Dans l'évangile de S. *Luc*, *chap.* 21. il annonce viſiblement le jugement dernier ; il parle des anges, qui, au ſon de la trompette, raſſembleront les hommes, pour comparoître devant lui. Il ajoute : *Je vous dis, en vérité, que cette génération ne paſſera point, ſans que ces prédictions ſoient accomplies.* Cependant le monde dure encore, & les Chrétiens, depuis dix-huit cent ans, attendent le Jugement dernier.

preuves de la vérité de ses dogmes, un grand nombre de *martyrs*, qui ont scellé de leur sang la vérité des opinions religieuses qu'ils avoient embrassées. Il n'est point de religion sur la terre qui n'ait eu ses défenseurs ardens, prêts à sacrifier leur vie pour les idées auxquelles on leur avoit persuadé que leur bonheur éternel étoit attaché. L'homme superstitieux & ignorant est opiniâtre dans ses préjugés; sa crédulité l'empêche de soupçonner que ses guides spirituels aient jamais pu le tromper; sa vanité lui fait croire, que lui-même il n'a pu prendre le change; enfin, s'il a l'imagination assez forte pour voir les cieux ouverts, & la divinité prête à récompenser son courage, il n'est point de supplice qu'il ne brave & qu'il n'endure. Dans son ivresse, il méprisera des tourmens de peu de durée; il rira au milieu des bourreaux; son esprit aliéné le rendra insensible à la douleur. La pitié amollit alors le cœur des spectateurs; ils admirent la fermeté merveilleuse du martyr; son enthousiasme les gagne; ils croyent sa cause juste; & son courage, qui leur paroît surnaturel & divin, devient une preuve indubitable de la vérité de ses opinions. C'est ainsi que, par une espece de contagion, l'enthousiasme se communique; l'homme s'intéresse toujours à celui qui montre le plus de fermeté, & la tyrannie attire des partisans à tous ceux qu'elle persécute. Ainsi, la constance des premiers chétiens dut, par un effet naturel, lui former des prosélytes, & les martyrs ne prouvent rien, sinon la force de l'enthousiasme, de l'aveuglement, de l'opiniâ-

treté, que la superstition peut produire, & la cruelle démence de tous ceux qui persécutent leurs semblables pour des opinions religieuses.

Toutes les passions fortes ont leurs martyrs; l'orgueil, la vanité, les préjugés, l'amour, l'enthousiasme du bien public, le crime même, font tous les jours des martyrs, ou du moins font que ceux que ces objets enivrent, ferment les yeux sur les dangers. Est-il donc surprenant que l'enthousiasme & le fanatisme, les deux passions les plus fortes chez les hommes, aient si souvent fait affronter la mort à ceux qu'elles ont enivrés des espérances qu'elles donnent? D'ailleurs, si le christianisme a ses martyrs, dont il se glorifie, le Judaïsme n'a-t-il pas les siens? Les Juifs infortunés, que l'inquisition condamne aux flammes, ne sont-ils pas des martyrs de leur religion, dont la constance prouve autant en sa faveur, que celle des martyrs chrétiens peut prouver en faveur du christianisme? Si les martyrs prouvoient la vérité d'une religion, il n'est point de religion, ni de secte, qui ne pût être regardée comme véritable.

Enfin, parmi le nombre, peut-être exagéré, des martyrs dont le christianisme se fait honneur, il en est plusieurs qui furent plutôt les victimes d'un zèle inconsidéré, d'une humeur turbulente, d'un esprit séditieux, que d'un esprit religieux. L'église elle-même n'ose point justifier ceux que leur fougue imprudente a quelquefois poussés jusqu'à troubler l'ordre public, à briser les idoles, à renverser les temples du paganisme. Si des hommes de cette espece étoient

regardés comme des martyrs, tous les féditieux; tous les perturbateurs de la fociété, auroient droit à ce titre, lorfqu'on les fait punir.

CHAPITRE VII.

Des myfteres de la Religion Chrétienne.

RÉVÉLER quelque chofe à quelqu'un, c'eft lui découvrir des fecrets qu'il ignoroit auparavant *. Si on demande aux chrétiens quels font les fecrets importans qui exigeoient que Dieu lui-même fe donnât la peine de révéler, ils nous diront que le plus grand de ces fecrets; & le plus néceffaire au genre humain, eft celui de l'unité de la divinité; fecret que, felon eux, les hommes euffent été par eux-mêmes incapables de découvrir. Mais ne fommes-nous pas en droit de leur demander fi cette affertion eft bien vraie? On ne peut point douter que Moyfe n'ait annoncé un Dieu unique aux Hébreux, & qu'il n'ait fait tous fes efforts pour les rendre ennemis de l'idolâtrie & du polythéifme des au-

* Dans les religions payennes, on révéloit des myfteres aux initiés; on leur apprénoit alors quelque chofe qu'ils ne favoient pas. Dans la religion chrétienne, on leur révele qu'ils doivent croire des Trinités, des Incarnations, des Réfurrections, &c. &c. &c. c'eft-à-dire, des chofes qu'ils ne comprennent pas plus, que fi on ne leur avoit rien révélé, ou qui les plongent dans une plus grande ignorance qu'auparavant.

tres nations, dont il leur représenta la croyance & le culte comme abominable aux yeux du Monarque céleste qui les avoit tirés d'Égypte. Mais un grand nombre de sage du paganisme, sans le secours de la révélation judaïque, n'ont-ils pas découvert un Dieu suprême, maître de tous les autres dieux ? D'ailleurs, le destin, auquel tous les autres dieux du paganisme étoient subordonnés, n'étoit-il pas un Dieu unique, dont la nature entiere subissoit la loi souveraine ? Quant aux traits, sous lesquels Moyse a peint sa divinité, ni les Juifs, ni les chrétiens, n'ont point droit de s'en glorifier. Nous ne voyons en lui qu'un despote bizarre, colere, rempli de cruauté, d'injustice, de partialité, de malignité, dont la conduite doit jetter tout homme, qui le médite, dans la plus affreuse perplexité.

Que sera-ce, si l'on vient à lui joindre des attributs inconcevables, que la théologie chrétienne s'efforce de lui attribuer ? Est-ce connoître la divinité, que de dire que c'est un *esprit*, un être *immatériel*, qui ne ressemble à rien de ce que les sens nous font connoître ? L'esprit humain n'est-il pas confondu par les attributs négatifs *d'infinité*, *d'immensité*, *d'éternité*, *de toute-puissance*, *d'omniscience*, &c. dont on n'a orné ce Dieu, que pour le rendre plus inconcevable? Comment concilier la sagesse, la bonté, la justice, & les autres qualités morales que l'on donne à ce Dieu, avec la conduite étrange, & souvent atroce, que les livres des chrétiens & des Hébreux lui attribuent à chaque page ? N'eût-il pas mieux valu laisser l'homme

dans l'ignorance totale de la divinité, que de lui révéler un Dieu rempli de contradictions, qui prête sans cesse à la dispute, & qui lui sert de prétexte pour troubler son repos ? Révéler un pareil Dieu, c'est ne rien découvrir aux hommes, que le projet de les jetter dans les plus grands embarras, & de les exciter à se quereller, à se nuire, à se rendre malheureux.

Quoi qu'il en soit, est-il bien vrai que le christianisme n'admette qu'un seul Dieu, le même que celui de Moyse ? Ne voyons-nous pas les chrétiens adorer une divinité triple, sous le nom de *Trinité* ? Le Dieu suprême génère de toute éternité un fils égal à lui ; de l'un & de l'autre de ces dieux, il en procede un troisieme, égal aux deux premiers ; ces trois dieux, égaux en divinité, en perfection, en pouvoir, ne forment néanmoins qu'un seul Dieu. Ne suffit-il donc pas d'exposer ce systême, pour en montrer l'absurdité ? N'est-ce donc que pour révéler de pareils mysteres, que la divinité s'est donné la peine d'instruire le genre humain ? Les nations les plus ignorantes, & les plus sauvages, ont-elles enfanté des opinions plus monstrueuses, & plus propres à dérouter la raison * ? Cependant

* Le dogme de la Trinité est visiblement emprunté des rêveries de Platon, ou peut-être des allégories sous lesquelles ce philosophe romanesque cherchoit à cacher sa doctrine. Il paroit que c'est à lui que le christianisme est redevable de la plûpart de ses dogmes. Platon admettoit trois *hypostases*, ou façons d'être de la divinité. La premiere constitue le *Dieu suprême* ; la seconde le *Logos*, le verbe, l'intelligence divine, engendree du premier Dieu ; la troisieme

les écrits de Moyse ne contiennent rien qui ait pu donner lieu à ce systême si étrange ; ce n'est que par des explications forcées, que l'on prétend trouver le dogme de la Trinité dans la bible. Quant aux Juifs, contens du Dieu unique, que leur legislateur leur avoit annoncé, ils n'ont jamais songé à le tripler.

Le second de ces dieux, ou, suivant le langage des chrétiens, *la seconde personne de la Trinité*, s'est revêtue de la nature humaine, s'est incarnée dans le sein d'une vierge, & renonçant à sa divinité, s'est soumise aux infirmités attachées à notre espece, & même a souffert une mort ignominieuse pour expier les péchés de la terre. Voilà ce que le christianisme appelle *le mystere de l'incarnation*. Qui ne voit que ces notions absurdes sont empruntées des Egyptiens, des Indiens & des Grecs, dont les ridicules mythologies supposoient des dieux revêtus de la forme humaine, & sujets, comme les hommes, a des infirmités ? *

---

est l'*esprit*, ou l'ame du monde. Les premiers docteurs du christianisme paroissent avoir été Platoniciens : leur enthousiasme trouvoit, sans doute, dans Platon, une doctrine analogue à leur religion : s'ils eussent été reconnoissans, ils auroient dû en faire un prophête, ou un pere de l'église. Les Missionnaires Jésuites ont trouvé au Thibét une divinité presque semblable à celle de nos pays ; chez ces Tartares, Dieu s'appelle *Kon-cio-cik*, Dieu unique, & *Koncio-sum*, Dieu triple. Sur leurs chapelets, ils disent, *cu*, *ba*, *hum*, intelligence, bras, puissance ; ou parole, cœur, amour. Ces trois mots sont un des noms de la divinité. Voyez *Lettres édif. tom.* 15. Le nombre *trois* fut toujours révéré des anciens ; parce que, dans les langues orientales, *salom*, qui signifie *trois*, signifie aussi *salut*.

* Les Egyptiens paroissent être les premiers qui ayent

Ainſi, le chriſtianiſme nous ordonne de croire, qu'un Dieu fait homme, ſans nuire à ſa divinité, a pu ſouffrir, mourir, a pu s'offrir en ſacrifice à lui-même, n'a pu ſe diſpenſer de tenir une conduite auſſi bizarre, pour appaiſer ſa propre colere. C'eſt-là ce que les chrétiens nomment le myſtere de *la rédemption* du genre humain.

Il eſt vrai que ce Dieu mort eſt reſſuſcité; ſemblable en cela à l'Adonis de Phénicie, à l'Oſyris d'Egypte, à l'Atys de Phrygie, qui furent jadis les emblêmes d'une nature périodiquement mourante & renaiſſante, le Dieu des chrétiens renaît de ſes propres cendres, & ſort triomphant du tombeau.

Tels ſont les ſecrets merveilleux, ou les myſteres ſublimes, que la religion chrétienne découvre à ſes diſciples; telles ſont les idées, tantôt grandes, tantôt abjectes, mais toujours inconcevables, qu'elle nous donne de la divinité; voilà donc les lumieres que la révélation donne à notre eſprit! Il ſemble, que celle que les chrétiens adoptent, ne ſe ſoit propoſé que de redoubler les nuages qui voilent l'eſſence divine aux yeux des hommes. Dieu, nous dit-on, a voulu ſe rendre ridicule, pour confondre la curioſité

---

prétendu que leurs dieux ayent pris des corps. *Foé*, le dieu du peuple Chinois, eſt né d'une vierge, fécondée par un rayon du ſoleil. Perſonne, ne doute, dans l'Indoſtan, des incarnations de *Viſhnou*. Il paroît que les théologiens de toutes les nations, déſeſpérés de ne pouvoir s'élever juſqu'à Dieu, l'ont forcé de deſcendre juſqu'à eux.

curiofité de ceux que l'on affure pourtant qu'il vouloit illuminer par une grace fpéciale. Quelle idée peut-on fe former d'une révélation, qui, loin de rien apprendre, fe plaît à confondre les notions les plus claires ?

Ainfi, nonobftant la révélation, fi vantée par les chrétiens, leur efprit n'a aucune lumierė fur l'être qui fert de bafe à toute religion ; au contraire, cette fameufe révélation ne fert qu'à obfcurcir toutes les idées que l'on pouroit s'en former. L'écriture fainte l'appelle un *Dieu caché.* David nous dit qu'*il place fa retraite dans les ténebres, que les eaux troubles & les nuages forment le pavillon qui le couvre.* Enfin, les chrétiens, éclairés par Dieu lui-même, n'ont de lui que des idées contradictoires, des notions incompatibles, qui rendent fon exiftence douteufe, ou même impoffible, aux yeux de tout homme qui confulte fa raifon *.

En effet, comment concevoir un Dieu, qui, n'ayant créé le monde que pour le bonheur de l'homme, permet pourtant que la plus grande partie de la race humaine foit malheureufe en ce monde & dans l'autre ? Comment un Dieu, qui jouit de la fuprême félicité, pourroit-il s'offenfer des actions de fes créatures ? Ce Dieu eft donc fufceptible de douleur ; fon être peut donc fe troubler ; il eft donc dans la dépendance de l'homme, qui peut à volonté le réjouir ou l'af-

* Un pere de l'Eglife a dit : *Tunc Deum maximè, cognofcimus, cùm ignorare eum cognofcimus.*

fliger. Comment un Dieu puiſſant laiſſe-t-il à ſes créatures une liberté funeſte, dont elles peuvent abuſer pour l'offenſer, & ſe perdre elles-mêmes ? Comment un Dieu peut-il ſe faire homme, & comment l'auteur de la vie & de la nature peut-il mourir lui-même ? Comment un Dieu unique peut-il devenir triple, ſans nuire à ſon unité ? On nous répond, que toutes ces choſes ſont des myſteres ; mais ces myſteres détruiſent l'exiſtence même de Dieu. Ne ſeroit-il pas plus raiſonnable d'admettre dans la nature, avec Zoroaſtre, ou Manès, deux principes, ou deux puiſſances oppoſées, que d'admettre avec le chriſtianiſme, un Dieu tout-puiſſant, qui n'a pas le pouvoir d'empêcher le mal ; un Dieu juſte, mais partial ; un Dieu clément, mais implacable, qui punira, pendant une éternité, les crimes d'un moment ; un Dieu ſimple, qui ſe triple ; un Dieu principe de tous les êtres, qui peut conſentir à mourir, faute de pouvoir ſatisfaire autrement à ſa juſtice divine ? Si dans un même ſujet les contraires ne peuvent ſubſiſter en même tems, l'exiſtence du Dieu des Juifs & des chrétiens eſt ſans doute impoſſible ; d'où l'on eſt forcé de conclure, que les docteurs du chriſtianiſme, par les attributs dont ils ſe ſont ſervis pour orner, ou plutôt pour déſigner la divinité, au lieu de la faire connoître, n'ont fait que l'anéantir, ou du moins la rendre méconnoiſſable. C'eſt ainſi, qu'à force de fables & de myſteres, la révélation n'a fait que troubler la raiſon des hommes, & rendre incertaines les notions ſimples qu'ils peuvent ſe

former de l'être néceſſaire, qui gouverne la nature par des loix immuables. Si l'on ne peut nier l'exiſtence d'un Dieu, il eſt au moins certain que l'on ne peut admettre celui que les chrétiens adorent, & dont leur religion prétend leur révéler la conduite, les ordres & les qualités. Si c'eſt être *athée*, que de n'avoir aucune idée de la divinité, la théologie chrétienne ne peut être regardée que comme un projet d'anéantir l'exiſtence de l'être ſuprême *.

CHAPITRE VIII.

Autres myſteres & dogmes du Chriſtianiſme.

PEU contens des nuages myſtérieux que le chriſtianiſme a répandus ſur la divinité, & des fables judaïques qu'il avoit adoptées ſur ſon

* Jamais les théologiens chrétiens n'ont été d'accord entr'eux ſur les preuves de l'exiſtence d'un Dieu. Ils ſe traitent réciproquement d'*athées*, parce que leurs démonſtrations ne ſont jamais les mêmes. Il eſt très-peu de gens, parmi les Chrétiens, qui ayent écrit ſur l'exiſtence de Dieu, ſans ſe faire accuſer d'*athéiſme*. Deſcartes, Clarke, Paſcal, Arnauld, Nicole, ont été regardés comme des *athées*; la raiſon en eſt bien ſimple : il eſt totalement impoſſible de prouver l'exiſtence d'un être auſſi bizarre que celui dont le chriſtianiſme a fait ſon Dieu. On nous dira, ſans doute, que les hommes n'ont point de meſures pour juger de la divinité, & que leur eſprit eſt trop borné pour s'en former une idée ; mais dans ce cas, pourquoi en raiſonner ſans ceſſe ? Pourquoi lui aſſigner des qualités qui ſe détruiſent les unes les autres ? Pourquoi en raconter des fables ? Pourquoi ſe quereller & s'égorger, ſur la façon d'entendre les rêveries qu'on débite ſur ſon compte ?

compte, les docteurs chrétiens ne semblent s'être occupés que du soin de multiplier les mysteres, & de confondre de plus en plus la raison dans leurs disciples. La religion, destinée à éclairer les nations, n'est qu'un tissu d'énigmes; c'est un dédale, d'où il est impossible au bon sens de se retirer. Ce que les superstitions anciennes ont cru de plus inconcevable, dut nécessairement trouver place dans un systême religieux, qui se faisoit un principe d'imposer un silence éternel à la raison. Le fanatisme des Grecs, entre les mains des prêtres chrétiens, s'est changé en *prédestination.* Suivant ce dogme tyrannique, le Dieu des miséricordes destine le plus grand nombre des malheureux mortels à des tourmens éternels; il ne les place, pour un tems, dans ce monde, que pour qu'ils y abusent de leurs facultés, de leur liberté, afin de se rendre dignes de la colere implacable de leur créateur. Un Dieu rempli de prévoyance & de bonté, donne à l'homme un *libre arbitre*, dont ce Dieu sait bien qu'il fera un usage assez pervers pour mériter la damnation éternelle. Ainsi, la divinité ne donne le jour au plus grand nombre des hommes, ne leur donne des penchans nécessaires à leur bonheur, ne leur permet d'agir, que pour avoir le plaisir de les plonger dans l'enfer. Rien de plus affreux que les peintures que le christianisme nous fait de ce séjour, destiné à la plus grande partie de la race humaine. Un Dieu miséricordieux s'abreuvera, pendant l'éternité, des larmes des infortunés, qu'il n'a fait naître que pour être malheureux;

le pécheur, renfermé dans des cachots ténébreux, sera livré, pour toujours, aux flammes dévorantes; les voutes de cette prison ne retentiront que de grincemens de dents, de hurlemens; les tourmens, qu'on y éprouvera, au bout de millions de siecles, ne seront que commencer, & l'espérance consolante de voir un jour finir ces peines manquera, & sera ravie elle-même; en un mot, Dieu, par un acte de sa toute-puissance, rendra l'homme susceptible de souffrir, sans interruption & sans terme; sa justice lui permettra de punir des crimes finis, & dont les effets sont limités par le tems, par des supplices infinis pour la durée & pour l'éternité. Telle est l'idée que le chrétien se forme du Dieu qui exige son amour. Ce tyran ne le crée que pour le rendre malheureux, il ne lui donne la raison, que pour le tromper; des penchans, que pour l'égarer; la liberté, que pour le déterminer à faire ce qui doit le perdre à jamais; enfin, il ne lui donne des avantages sur les bêtes, que pour avoir occasion de l'exposer à des tourmens, dont ces bêtes, ainsi que les substances inanimées, sont exemptes. Le dogme de la prédestination rend le sort de l'homme bien plus fâcheux, que celui des pierres & des brutes *.

* Le Dogme de la prédestination gratuite fait la base de la religion Judaïque. Dans les écrits de Moyse, on voit un Dieu partial pour le peuple qu'il a choisi, & injuste pour toutes les autres nations. La théologie & l'histoire des Grecs nous montrent par-tout des hommes punis par les

Il eſt vrai que le chriſtianiſme promet un ſéjour délicieux à ceux que la divinité aura choiſis pour être les objets de ſon amour ; mais ce lieu n'eſt réſervé qu'à un petit nombre d'élus, qui, ſans aucun mérite de leur part, auront pourtant des droits ſur la bonté de leur Dieu, partial pour eux, & cruel pour le reſte des humains.

C'eſt ainſi que le *Tartare* & l'*Eliſée* de la mythologie payenne, inventés par des impoſteurs, qui vouloient, ou faire trembler les hommes, ou les ſéduire, ont trouvé place dans le ſyſtême religieux des chrétiens, qui changerent les noms de ces ſéjours en ceux de *paradis* & d'*enfer*. On ne manquera pas de nous dire, que le dogme des récompenſes & des peines d'une autre vie, eſt utile & néceſſaire aux hommes, qui, ſans cela, ſe livreroient ſans crainte aux plus grands excés. Je réponds, que le législateur des Juifs leur avoit ſoigneuſement caché ce prétendu myſtere, & que le dogme de la vie future fai-

dieux, pour des crimes néceſſaires, & prédits par des oracles. Nous en avons des exemples dans Oreſte, dans Oedipe, dans Ajax. De tout tems, les hommes ont fait de Dieu le plus injuſte de tous les êtres. Parmi nous, ſelon les Janſéniſtes, Dieu n'accorde ſa grace qu'à qui lui plaît, ſans avoir égard au mérite, ce qui eſt bien plus conforme au fataliſme judaïque, chrétien & payen, que la doctrine des Moliniſtes, qui prétendent que Dieu accorde ſa grace à tous ceux qui la méritent, & qui la demandent. Il eſt certain, que des chrétiens conſéquens ſont de vrais *fataliſtes*. Ils s'en tirent, en diſant que les voies de Dieu ſont des myſteres ; mais, ſi ce ſont des myſteres, pourquoi en raiſonnent-ils toujours ?

ſoit partie du ſecret, que, dans les myſteres des Grecs, on révéloit aux initiés. Ce dogme fut ignoré du vulgaire ; la ſociété ne laiſſoit pas de ſubſiſter : d'ailleurs, ce ne ſont point des terreurs éloignées que les paſſions préſentes mépriſent toujours, ou du moins rendent problématiques, qui contiennent les hommes ; ce ſont de bonnes loix ; c'eſt une éducation raiſonnable ; ce ſont des principes honnêtes. Si les ſouverains gouvernoient avec ſageſſe & avec équité, ils n'auroient pas beſoin du dogme des récompenſes & des peines futures, pour contenir les peuples. Les hommes ſeront toujours plus frappés des avantages préſens, & des châtimens viſibles, que des plaiſirs & des ſupplices qu'on leur annonce dans une autre vie. La crainte de l'enfer ne retiendra point des criminels, que la crainte du mépris, de l'infamie, du gibet, n'eſt point capable de retenir. Les nations chrétiennes ne ſont-elles point remplies de malfaiteurs, qui bravent ſans ceſſe l'enfer, de l'exiſtence duquel ils n'ont jamais douté ?

Quoi qu'il en ſoit, le dogme de la vie future ſuppoſe que l'homme ſe ſurvivra à lui-même, ou du moins qu'après ſa mort il ſera ſuſceptible des récompenſes & des peines que la religion lui fait prévoir. Suivant le chriſtianiſme, les morts reprendront un jour leur corps ; par un miracle de la toute-puiſſance, les molécules diſſoutes & diſperſées, qui compoſoient leurs corps, ſe rapprocheront ; elles ſe combineront de nouveau avec leurs ames immortelles : telles ont les idées merveilleuſes que préſente le

dogme de la *Résurrection.* Les Juifs, dont le législateur n'a jamais parlé de cet étrange phénomene, paroissent avoir puisé cette doctrine chez les Mages, durant leur captivité à Babylone ; cependant elle ne fut point universellement admise parmi eux. Les Pharisiens admettoient la résurrection des morts, les Saducéens la rejettoient ; aujourd'hui elle est un des points fondamentaux de la religion chrétienne *. Ses sectateurs croyent fermement qu'ils ressusciteront un jour, & que leur résurrection sera suivie du jugement universel & de la fin du monde. Selon eux, Dieu qui sait tout, & qui connoît jusqu'aux pensées les plus secrettes des hommes, viendra sur les nuages, pour leur faire rendre un compte exact de leur conduite ; il les jugera avec le plus grand appareil & d'après ce jugement, leur sort sera irrévocablement décidé ; les bons seront admis dans le séjour délicieux que la divinité réserve à ses élus & aux anges ; les méchans seront précipités dans les flammes

* L'auteur de l'Ecclésiaste, *ch.* 3. *v.* 19. compare la mort de l'homme à celle des animaux, & paroit au moins mettre en probléme le dogme de l'immortalité de l'ame. Nous ne voyons pas, dans l'évangile, que Jésus-Christ fasse un crime aux Saducéens, de nier la résurrection ; cependant cet article meritoit bien quelques remarques de la part d'un Dieu, qui venoit d'apprendre tant de singularité aux hommes, & qui d'ailleurs devoit ressusciter lui-meme. Il est vrai que Jesus dit, dans l'Evangile, que Dieu n'est pas le *Dieu des morts* ; mais cela ne prouveroit pas la résurrection, cela prouveroit plutôt, qu'Abraham, qu'Isaac, & que Jacob, ne sont point morts, vu que ces patriarches ne sont point encore ressuscités, du moins l'écriture ne nous l'apprend pas.

destinées aux démons, ennemis de Dieu & des hommes.

En effet, le christianisme admet des êtres invisibles, d'une nature différente de l'homme, dont les uns exécutent les volontés du Très-Haut, & dont les autres sont connus sous le nom d'*anges*, ou de messagers, subordonnés à Dieu ; on prétend qu'il s'en sert pour veiller à l'administration de l'univers, & surtout à la conservation de l'homme. Ces êtres bienfaisans sont, suivant les chrétiens, de *purs esprits ;* mais ils ont le pouvoir de se rendre sensibles, en prenant la forme humaine. Les livres sacrés des Juifs & des chrétiens sont remplis d'apparitions de ces êtres merveilleux, que la divinité envoyoit aux hommes qu'elle vouloit favoriser, afin d'être leurs guides, leurs protecteurs, leurs dieux tutélaires. D'où l'on voit que les bons anges sont dans l'imagination des chrétiens, ce que les Nymphes, les Lares, les Pénates étoient dans l'imagination des payens, & ce que les *Fées* étoient pour nos faiseurs de romans.

Les êtres inconnus de la seconde espece furent désignés sous le nom de *Démons*, de *Diables*, d'*Esprits malins* : on les regarda comme les ennemis du genre humain, les tentateurs des hommes, des séducteurs, perpétuellement occupés à les faire tomber dans le péché. Les chrétiens leur attribuent un pouvoir extraordinaire, la faculté de faire des miracles semblables à ceux du Très-Haut, & surtout une puissance qui balance la sienne, & qui parvient à rendre tous ses projets inutiles. En effet, quoique la reli-

gion chrétienne n'accorde point formellement au Démon la même puiſſance qu'à Dieu, elle ſuppoſe néanmoins que cet eſprit mal-faiſant empêche les hommes de parvenir au bonheur que la divinité bienfaiſante leur deſtine, & conduit le plus grand nombre à la perdition : en un mot, d'après les idées du chriſtianiſme, l'empire du diable eſt bien plus étendu que celui de l'Etre ſuprême ; celui-ci réuſſit à peine à ſauver quelques élus, tandis que l'autre mene à la damnation la foule immenſe de ceux qui n'ont point la force de réſiſter à ſes inſpirations dangereuſes. Qui ne voit pas que *Satan*, que le démon, qui eſt un objet de terreur pour les chrétiens, eſt emprunté du dogme des deux principes, admis jadis en Egypte & dans tout l'Orient? L'Oſiris & le Typhon des Egyptiens, l'Oroſmade & l'Aharimane des Perſes & des Chaldéens, ont ſans doute fait naître la guerre continuelle qui ſubſiſte entre le Dieu des chrétiens & ſon redoutable adverſaire. C'eſt par ce ſyſtême que les hommes ont cru ſe rendre compte des biens & des maux qui leur arrivent. Un diable tout-puiſſant ſert à juſtifier la divinité des malheurs néceſſaires, & peu mérités, qui affligent le genre humain.

Tels ſont les dogmes effrayans & myſtérieux ſur leſquels les chrétiens ſont d'accord ; il en eſt pluſieurs autres, qui ſont propres à des ſectes particulieres. C'eſt ainſi qu'une ſecte nombreuſe du chriſtianiſme admet un lieu intermédiaire, ſous le nom de *Purgatoire*, où des ames moins criminelles, que celles qui ont mérité l'enfer,

ſont reçues pour un tems, afin d'expier, par des ſupplices rigoureux, les fautes commiſes en cette vie; elles ſont enſuite admiſes au ſéjour de l'éternelle félicité. Ce dogme, viſiblement emprunté des rêveries de Platon, eſt entre les mains des prêtres de l'égliſe Romaine, une ſource intariſſable de richeſſes, vu qu'ils ſe ſont arrogé le pouvoir d'ouvrir les portes du purgatoire, & qu'ils prétendent que leurs prieres puiſſantes ſont capables de modérer la rigueur des décrets divins, & d'abréger les tourmens des ames, qu'un Dieu juſte a condamnées à ce ſéjour malheureux *.

Ce qui précéde, nous prouve que la religion chrétienne n'a point laiſſé manquer ſes ſectateurs

---

* Il eſt évident que c'eſt à Platon que les Catholiques romains ſont redevables de leur *purgatoire*. Ce philoſophe exalté diviſe les ames des hommes en *pures*, en *guériſſables*, & en *incurables*. Les premieres, qui avoient appartenu à des juſtes, retournoient, par refuſion, à l'ame univerſelle du monde, c'eſt-à-dire, à la Divinité, dont elles étoient émanées; les ſecondes alloient aux enfers, où tous les ans elles paſſoient en revue devant les juges de cet empire ténébreux; ceux-ci laiſſoient retourner à la lumiere les ames qui avoient ſuffiſamment expié leurs fautes: enfin, les ames incurables reſtoient dans le Tartare, où elles étoient tourmentées pour toujours. Platon, ainſi que les Caſuiſtes Chrétiens, indique les crimes, ou les fautes, qui méritoient ces différens dégrès de châtimens.

Les docteurs proteſtans, jaloux, ſans doute, des richeſſes du clergé catholique, ont eu l'imprudence de rejetter le dogme du Purgatoire, par où ils ont beaucoup diminué leur propre crédit. Il eût peut-être été plus ſage de bannir le dogme de l'enfer, d'où rien ne peut tirer les ames, que celui du purgatoire, qui eſt beaucoup moins révoltant, & dont les prêtres ont la faculté de faire ſortir, pour de l'argent.

d'objets de crainte & de terreur ; c'est en faisant trembler les hommes, qu'on parvient à les rendre soumis, & à troubler leur raison †.

CHAPITRE IX.

*Des rites, des cérémonies mystérieuses, ou de la Théurgie des Chrétiens *.*

Si les dogmes, enseignés par la religion chrétienne, sont des mysteres inaccessibles à la raison ; si le Dieu, qu'elle annonce, est un Dieu inconcevable, nous ne devons pas être surpris de voir que, dans ses rites & ses cérémonies, cette religion conserve un ton inintelligible & mystérieux. Sous un Dieu, qui ne s'est révélé que pour confondre la raison humaine, tout doit être incompréhensible, tout doit mettre le bons sens en défaut.

La cérémonie la plus importante du christia-

† Mahomet a senti, de même que les docteurs Chrétiens, la nécessité d'effrayer les hommes, pour prendre de l'empire sur eux. „ Ceux, dit-il, dans l'Alcoran, qui ne croyent „ point, seront revêtus d'un habit de feu ; on versera de „ l'eau bouillante sur leurs têtes : leurs entrailles & leurs „ peaux seront mises en dissolution, & ils seront frappés „ avec des massues de fer: Toutes les fois qu'ils s'efforceront „ de sortir de l'enfer, pour se soustraire à leurs tourmens, „ on les y entraînera de nouveau, & les démons leur diront : *Goûtez la douleur d'être brûlés* “. Voyez *l'Alcoran*, *ch.* 8.

* La Théurgie est cette sorte de magie, qui se faisoit, à l'aide des esprits bienfaisans.

niſme, & ſans laquelle nul homme ne peut être ſauvé, s'appelle le *baptême ;* elle conſiſte à verſer de l'eau ſur la tête d'un enfant, ou d'un adulte, en invoquant la Trinité. Par la vertu myſtérieuſe de cette eau, & des paroles qui l'accompagnent, l'homme eſt ſpirituellement *régénéré ;* il s'eſt lavé des ſouillures tranſmiſes de race en race, depuis le premier pere du genre humain ; en un mot, il devient enfant de Dieu, & ſuſceptible d'entrer dans ſa gloire, lorſqu'il ſortira de ce monde. Cependant, ſuivant les chrétiens, l'homme ne meurt qu'en conſéquence du péché d'Adam ; & ſi, par le baptême, ce péché eſt effacé, comment arrive-t-il que les chrétiens ſoient ſujets à la mort ? On nous dira peut-être, que c'eſt de la mort ſpirituelle, & non de la mort du corps, que J. C. a délivré les hommes ; mais cette mort ſpirituelle n'eſt autre choſe que le péché ; & dans ce cas, comment peut-il ſe faire que les chrétiens continuent à pécher comme s'ils n'avoient point été rachetés & délivrés du péché ? D'où l'on voit que le baptême eſt un myſtere impénétrable à la raiſon, dont l'expérience dément l'efficacité *.

Dans quelques ſectes chrétiennes, un évêque,

---

* La cérémonie du baptême ſe pratiquoit dans les myſteres de Mythras ; les initiés* étoient par-là régénérés. Ce Mythras étoit auſſi un médiateur. Quoique les docteurs chrétiens regardent le baptême comme néceſſaire au ſalut, nous voyons cependant que S. Paul ne voulut point faire baptiſer les Corinthiens. On voit auſſi qu'il circoncit Timothée.



ou un pontife, en prononçant des paroles, & en appliquant un peu d'huile sur le front, fait descendre l'Esprit saint sur un jeune homme, ou un enfant; par cette cérémonie, le chrétien est *confirmé* dans sa foi, & reçoit invisiblement une foule de graces du Très-Haut.

Ceux de tous les chrétiens, qui, par le renoncement le plus parfait à leur raison, entrent le plus dans l'esprit de leur religion inconcevable, non contens des mysteres qui leur sont communs avec les autres sectes, en admettent un sur-tout, qui est propre à causer la plus étrange surprise, c'est celui de la *Transubstantiation.* A la voix redoutable d'un prêtre, le Dieu de l'univers est forcé de descendre du séjour de sa gloire, pour se changer en pain; & ce pain, devenu Dieu, est l'objet des adorations d'un peuple qui se vante de détester l'idolâtrie *.

---

* Les Brames de l'Indostan distribuent du riz dans leurs pagodes : cette distribution se nomme *Prajadam*; ou Eucharistie. Les Mexicains croyoient une sorte de transubstantiation. Le P. Acosta en fait mention, *L. V. chap.* 24. *de ses voyages.* Ainsi, les Catholiques romains ne sont pas les seuls, qui ayent donné dans cette extravagance. Cicéron croyoit l'esprit humain incapable de pousser le délire jusqu'à manger son Dieu. V. *de Divinatione*, *lib. II.* Les Protestans ont eu assez de courage pour rejetter ce mystere, quoiqu'il soit peut-être le plus formellement établi par Jésus-Christ, qui dit positivement : *Prenez, & mangez; car ceci est mon corps.* Averroès disoit : *Anima mea sit cum Philosophis : non verò cum Christianis, gente stolidissimâ, qui Deum faciunt & comedunt.* Les Péruviens avoient une pâque, dans laquelle on immoloit un agneau, dont on méloit le sang avec de la farine, pour le distribuer au peuple. V. *Athenæ quest. lib. II. cap.* 20. §. 5.

Dans les cérémonies puériles, auxquelles l'enthousiasme des chrétiens attache le plus grand prix, l'on ne peut s'empêcher de voir des vestiges très-marqués de la *Théurgie* pratiquée chez les peuples orientaux. La divinité, forcée par le pouvoir magique de quelques paroles, accompagnées de cérémonies, obéit à la voix de ses prêtres, ou de ceux qui savent le secret de la faire agir, &, sur leurs ordres, elle opere des merveilles. Cette sorte de *magie* est perpétuellement exercée par les prêtres du christianisme : ils persuadent à leurs disciples, que des formules, reçues par tradition, que des actes arbitraires, que des mouvemens du corps, sont capables d'obliger ce Dieu de la nature à suspendre ses loix, à se rendre à leurs vœux, à répandre ses graces. Ainsi, dans cette religion, le prêtre acquiert le droit de commander à Dieu lui-même : c'est sur cet empire qu'il exerce sur son Dieu ; c'est sur cette Théurgie véritable, ou sur ce commerce mystérieux de la terre avec le ciel, que sont fondées les cérémonies puériles & ridicules, que les chrétiens appellent *Sacremens.* Nous avons déja vu cette Théurgie dans le baptême, dans la confirmation, dans l'eucharistie ; nous la retrouvons encore dans la *pénitence*, c'est-à-dire, dans le pouvoir que s'arrogent les prêtres de quelques sectes, de remettre, au nom du ciel, les péchés qu'on leur a confessés. Même Théurgie dans l'ordre, c'est-à-dire, dans ces cérémonies qui impriment à quelques hommes un caractere sacré, qui les distingue des prophanes mortels. Même Théur-

gie dans ces fonctions & dans ces rites, qui fatiguent les derniers instans d'un mourant. Même Théurgie dans le *mariage*, où le chrétien suppose que cette union naturelle ne pourroit être approuvée du ciel, si les cérémonies d'un prêtre ne la rendoient valide, & ne lui procuroient la sanction du Tout-Puissant *.

En un mot, nous voyons cette magie blanche, ou Théurgie, dans les *prieres*, les formules, la lithurgie, & dans toutes les cérémonies des chrétiens; nous la trouvons dans l'opinion qu'ils ont, que des paroles, disposées de certaine maniere, peuvent altérer les volontés de leur Dieu, & l'obliger à changer ses décrets immuables. Elle montre son efficacité dans ses *exorcismes*, c'est-à-dire, dans les cérémonies, par lesquelles à l'aide d'une eau magique, & de quelques paroles, on croit expulser les esprits malins qui infestent le genre humain. L'*eau-bénite*, qui, chez les chrétiens, a pris la place de l'*eau lustrale* des Romains, possede, selon eux, les vertus les plus étonnantes; elle rend sacrés les lieux & les choses, qui étoient auparavant prophanes. Enfin, la Théurgie chrétienne, employée par un pontife, dans le sacre des rois, contribue à rendre les chefs des nations plus respectables aux yeux des peuples, & leur imprime un caractere tout divin.

Ainsi,

* Chez les Catholiques romains, les Sacremens font au nombre de sept, nombre cabalistique, magique, & mystérieux.

Ainſi, tout eſt myſtere, tout eſt magie, tout eſt incompréhenſible dans les dogmes, ainſi que dans le culte d'une religion révélée par la divinité, qui vouloit tirer le genre humain de ſon aveuglement.

CHAPITRE X.

Des livres ſacrés des Chrétiens.

LA religion chrétienne, pour montrer ſon origine céleſte, fonde ſes titres ſur des livres qu'elle regarde comme ſacrés, & comme inſpirés par Dieu lui-même. Voyons donc ſi ſes prétentions ſont fondées ; examinons ſi ces ouvrages portent réellement le caractere de la ſageſſe, de l'omniſcience, de la perfection, que nous attribuons à la divinité.

La bible, qui fait l'objet de la vénération des chrétiens, dans laquelle il n'y a pas un mot qui ne ſoit inſpiré, eſt formée par l'aſſemblage peu compatible des livres ſacrés des Hébreux, connus ſous le nom de l'*ancien teſtament*, combinés avec des ouvrages plus récens, pareillement inſpirés aux fondateurs du chriſtianiſme, connus ſous le nom de *nouveau teſtament.* A la tête de ce recueil, qui ſert de fondement & de code à la religion chrétienne, ſe trouvent cinq livres, attribués à Moyſe, qui, en les écrivant, ne fut, dit-on, que le ſécretaire de la divinité. Il y remonte à l'origine des choſes ; il veut nous

initier au myſtere de la création du monde ; tandis qu'il n'en a lui-même que des idées vagues & confuſes, qui décelent à chaque inſtant une ignorance profonde des loix de la phyſique. Dieu crée le ſoleil, qui eſt, pour notre ſyſtême planétaire, la ſource de la lumiere, pluſieurs jours après avoir créé la lumiere. Dieu, qui ne peut être repréſenté par aucune image, crée l'homme à ſon image ; il le crée *mâle* & *femelle*, & bientôt oubliant ce qu'il a fait, il crée la femme avec une des côtes de l'homme ; en un mot, dès l'entrée de la bible, nous ne voyons que de l'ignorance & des contradictions *. Tout nous prouve que la coſmogonie des Hébreux n'eſt qu'un tiſſu de fables & d'allégories, incapable de nous donner aucune idée des choſes, & qui n'eſt propre qu'à contenter un peuple ſauvage, ignorant & groſſier, étranger aux ſciences, au raiſonnement.

Dans le reſte des ouvrages, attribués à Moyſe, nous verrons une foule d'hiſtoires improbables & merveilleuſes, un amas de loix ridicules & arbitraires ; enfin, l'auteur conclut par y rapporter ſa propre mort. Les livres poſtérieurs à Moyſe ne ſont pas moins remplis d'ignorance, Joſué arrête le ſoleil; qui ne tourne

---

* S. Auguſtin avoue qu'il n'y a pas moyen de conſerver le vrai ſens des trois premiers chapitres de la Genèſe, ſans bleſſer la piété, ſans attribuer à Dieu des choſes indignes de lui, & qu'il faut recourir à l'allégorie. V. *S. Aug. de Geneſi, contra Manichæos. L. I. cap.* 2. Origene convient auſſi, que, ſi l'on prend à la lettre l'hiſtoire de la création, elle eſt abſurde & contradictoire. V. *Philos. p.* 12.

point; Samſon, l'Hercule des Juifs, a la force de faire tomber un temple.... On ne finiroit point, ſi on vouloit relever toutes les bévues & les fables, que montrent tous les paſſages d'un ouvrage qu'on a le front d'attribuer à l'eſprit ſaint. Toute l'hiſtoire des Hébreux ne nous préſente qu'un amas de contes, indignes de la gravité de l'hiſtoire & de la majeſté de la divinité, ridicule aux yeux du bon ſens, elle ne paroît inventée que pour amuſer la crédulité d'un peuple enfant & ſtupide.

Cette compilation informe eſt entremêlée des oracles obſcurs & découſus, dont différens inſpirés, ou prophêtes, ont ſucceſſivement repu la ſuperſtition des Juifs. En un mot, dans l'ancien teſtament tout reſpire l'enthouſiaſme, le fanatiſme, le délire, ſouvent ornés d'un langage pompeux; tout s'y trouve, à l'exception du bon ſens, de la bonne logique, de la raiſon, qui ſemblent être exclus opiniâtrément du livre qui ſert de guide aux Hébreux & aux chrétiens.

On a déjà fait ſentir les idées abjectes, & ſouvent abſurdes, que ce livre nous donne de la divinité; elle y paroît ridicule dans toute ſa conduite; elle y ſouffle le froid & le chaud; elle s'y contredit à chaque inſtant; elle agit avec imprudence; elle ſe repent de ce qu'elle a fait; elle édifie d'une main, pour détruire de l'autre; elle rétracte par la voix d'un prophête, ce qu'elle a fait dire par un autre: ſi elle punit de mort toute la race humaine, pour le péché d'un ſeul homme, elle annonce, par Ezéchiel, qu'elle eſt juſte, & qu'elle ne

rend point les enfans responsables des iniquités de leurs peres. Elle ordonne aux Israëlites, par la voix de Moyse, de voler les Egyptiens; elle leur défend dans le décalogue publié par la loi de Moyse, le vol & l'assassinat: en un mot, toujours en contradiction avec lui-même, Jéhovah, dans le livre inspiré par son esprit, change avec les circonstances, ne tient jamais une conduite uniforme, & se peint souvent sous les traits d'un tyran, qui feroient rougir les méchants les plus décidés.

Si nous jettons les yeux sur le nouveau testament, nous ne verrons pareillement rien qui annonce cet esprit de vérité, que l'on suppose avoir dicté cet ouvrage. Quatre historiens, ou fabulistes, ont écrit l'histoire merveilleuse du Messie; peu d'accord sur les circonstances de sa vie, ils se contredisent quelque fois de la façon la plus palpable. La généalogie du Christ, donnée par S. Matthieu, ne ressemble point à celle que nous donne St. Luc; un des évangélistes le fait voyager en Egypte, un autre ne parle aucunement de cette fuite; l'un fait durer sa mission trois ans, l'autre ne la suppose que de trois mois. Nous ne les voyons pas plus d'accord sur les circonstances des faits qu'ils rapportent. S. Marc dit que Jésus mourut à la troisieme, c'est-à-dire à neuf heures du matin; S. Jean dit qu'il mourut à la sixieme, c'est-à-dire à midi. Selon S. Matthieu & S. Marc, les femmes, qui après la mort de Jésus allerent à son sépulchre, ne virent qu'un seul ange; selon S. Luc & S. Jean, elles en virent deux. Ces anges

étoient, fuivant les uns, en dehors; & fuivant d'autres, en-dedans du tombeau. Plufieurs miracles de Jéfus font encore diverfement rapportés par ces évangéliftes, témoins, ou infpirés. Il en eft de même de fes apparitions après fa réfurrection. Toutes ces chofes ne femblent-elles pas devoir nous faire douter de l'infaillibilité des évangéliftes, & de la réalité de leurs infpirations divines? Que dirons-nous des prophéties fauffes, & non exiftantes, appliquées, dans l'évangile, à Jéfus? C'eft ainfi que S. Matthieu prétend que Jérémie a prédit que le Chrift *feroit trahi pour trente pieces d'argent*, tandis que cette prophétie ne fe trouve point dans Jérémie. Rien de plus étrange que la façon dont les docteurs chrétiens fe tirent de ces difficultés. Leurs folutions ne font faites que pour contenter des hommes, qui fe font un devoir de demeurer dans l'aveuglement*. Tout homme raifonnable fentira que toute l'induftrie des fo-

* Théophilacte dit que rien ne prouve plus sûrement la bonne foi de ces Évangéliftes, que de ne s'être pas accordés dans tous les points; car fans cela, dit-il, on „ auroit pu les foupçonner d'avoir écrit de concert „. V. *Theoph. præmium in Matthæum*. S. Jérôme dit lui-même que les citations de St. Matthieu ne s'accordent point avec la verfion greeque de la Bible. *Quinta fit inter Matthæum & Septuaginta, verborum, ordinifque difcordia fic admiraberis, fi Hebraïcum videas, fenfufque contrarius eft*. V. *Hiex. de opt. gen. interpret*. Erafme eft forcé de convenir; que l'efprit divin permettoit aux Apôtres de s'égarer. *Spiritus ille divinus, mentium apoftolicarum moderator, paffus eft fuos ignorare quædam & labi*, &c. *In Matthæum* 2. *cap*. 6. En général, il faut avoir une foi bien robufte, fi la lecture de S. Jérôme ne fuffit point, pour détromper de l'écriture fainte.

phiſmes ne pourra jamais concilier des contradictions ſi palpables, & les efforts des interprêtes ne lui prouveront que la foibleſſe de leur cauſe. Eſt-ce par des ſubterfuges, des ſubtilités & des menſonges, que l'on peut ſervir la divinité ?

Nous retrouvons les mêmes contradictions, les mêmes erreurs, dans le pompeux galimathias attribué à S. Paul. Cet homme, rempli de l'eſprit de Dieu, ne montre dans ſes diſcours & dans ſes épîtres, que l'enthouſiaſme d'un forcené. Les commentaires les plus étudiés ne peuvent mettre à portée d'entendre, ou de concilier les contradictions découſues, dont tous ſes ouvrages ſont remplis, ni les incertitudes de ſa conduite, tantôt favorable, tantôt oppoſée au Judaïſme *. On ne pourroit tirer plus

* S. Paul nous apprend lui-même, qu'il a été ravi au troiſieme ciel. Comment ? Pourquoi ? Et qu'y a-t-il appris ? *Des choſes ineffables, & que l'homme ne peut pas comprendre.* A quoi pouvoit donc ſervir ſon voyage merveilleux ? Mais comment s'en rapporter à S. Paul, qui dans les actes des Apôtres, ſe rend coupable d'un menſonge, lorſqu'il aſſure, devant le grand-prêtre, qu'on le perſécute, *parce qu'il eſt phariſien, & à cauſe de la réſurrection des morts* ? ce qui renferme deux fauſſetés. 1. Parce que S. Paul, dans ce tems étoit l'Apôtre le plus zélé du chriſtianiſme, & par conſéquent Chrétien. 2. Parce qu'il ne s'agiſſoit aucunement de la réſurrection dans les griefs dont on l'accuſoit. Voyez *les Actes des Apôtres, chap. 23. v. 6.* Si les Apôtres mentent, comment s'en rapporter à leurs diſcours ? D'un autre côté, nous voyons ce grand Apôtre changer à chaque inſtant d'avis & de conduite. Au Concile de Jéruſalem il réſiſte en face à S. Pierre, dont l'avis favoriſoit le Judaïſme, tandis que par la ſuite, il ſe conforme lui-même aux rites des Juifs. Enfin, il ſe prête continuellement aux circonſtan-

de lumieres des autres ouvrages attribués aux Apôtres. Il sembleroit que ces personnages, inspirés par la divinité, ne sont venus sur la terre, que pour empêcher leurs disciples de rien comprendre à la doctrine qu'ils leur vouloient enseigner.

Enfin, le recueil qui compose le nouveau testament est terminé par le livre mystique, connu sous le nom d'*Apocalypse de S. Jean*, ouvrage inintelligible, dont l'auteur a voulu renchérir sur toutes les idées lugubres & funestes contenues dans la bible; il y montre, au genre humain affligé, la perspective prochaine du monde prêt à périr; il remplit l'imagination des chrétiens d'idées affreuses, très-propres à les faire trembler, à les dégoûter d'une vie périssable, à les rendre inutiles ou nuisibles à la société. C'est ainsi que le fanatisme termine dignement une compilation, révérée des chrétiens, mais ridicule & méprisable pour l'homme sensé; indigne d'un Dieu plein de sagesse & de bonté; détestable pour quiconque considérera les maux qu'elle a faits à la terre.

Enfin, les chrétiens ayant pris, pour regle de leur conduite & de leurs opinions, un livre tel que la bible, c'est-à-dire, un ouvrage rempli de fables effrayantes, d'idées affreuses de la divinité, de contradictions frappantes, n'ont

ces, il se fait tout à tous. Il paroît avoir donné l'exemple aux Jésuites, de la conduite qu'on leur reproche de tenir dans les Indes, vis-à-vis des idolâtres, dont ils allient le culte à celui de Jésus-Christ.

jamais pu savoir à quoi s'en tenir; n'ont jamais pu s'accorder sur la façon d'entendre les volontés d'un Dieu changeant & capricieux; & n'ont jamais su précisément ce que ce Dieu exigeoit d'eux: ainsi, ce livre obscur fut pour eux une pomme de discorde, une source intarissable de querelles, un arsenal, dans lequel les partis les plus opposés se pourvûrent également d'armes. Les géometres n'ont aucune dispute sur les principes fondamentaux de leur science; par quelle fatalité, le livre révélé des chrétiens, qui renferme les fondemens de leur religion divine, d'où dépend leur félicité éternelle, est-il inintelligible, & sujet à des disputes: qui si souvent ont ensanglanté la terre? A en juger par les effets, un tel livre ne devroit-il pas plutôt être regardé comme l'ouvrage d'un génie malfaisant, de l'esprit de mensonge & de ténébres, que d'un Dieu qui s'intéresse à la conservation & au bonheur des hommes, & qui veut les éclairer?

CHAPITRE XI.

De la Morale Chrétienne.

SI l'on s'en rapportoit aux docteurs des chrétiens, il sembleroit qu'avant la venue du fondateur de leur secte, il n'y ait point eu de vraie morale sur la terre; ils nous dépeignent le monde entier comme plongé dans les ténébres,

dans le crime ; cependant la morale fut toujours néceſſaire aux hommes ; une ſociété ſans morale ne peut ſubſiſter. Nous voyons, avant Jéſus-Chriſt, des nations floriſſantes, des philoſophes éclairés, qui ont ſans ceſſe rappellé les hommes à leurs devoirs ; en un mot, nous trouvons dans Socrate, dans Confucius, dans les Gymnoſophiſtes Indiens, des maximes qui ne le cedent en rien à celles du Meſſie des chrétiens. Nous trouvons dans le paganiſme des exemples d'équité, d'humanité, de patriotiſme, de patience, de douceur, qui démentent hautement les prétentions du chriſtianiſme, & qui prouvent qu'avant ſon fondateur il exiſtoit des vertus bien plus réelles que celles qu'il eſt venu nous enſeigner.

Falloit-il une révélation ſurnaturelle aux hommes, pour leur apprendre que la juſtice eſt néceſſaire pour maintenir la ſociété, que l'injuſtice ne rapprocheroit que des ennemis prêts à ſe nuire ? Falloit-il qu'un Dieu parlât, pour leur montrer que des êtres raſſemblés ont beſoin de s'aimer & de ſe prêter des ſecours mutuels ? Falloit-il des ſecours d'en-haut, pour découvrir que la vengeance eſt un mal, eſt un outrage aux loix de ſon pays, qui, lorſqu'elles ſont juſtes, ſe chargent de venger les citoyens ? Le pardon des injures n'eſt-il pas une ſuite de ce principe, & les haines ne s'éterniſent-elles point, lorſque l'on veut exercer une vengeance implacable ? Pardonner à ſes ennemis, n'eſt-il pas l'effet d'une grandeur d'ame qui nous donne de l'avantage ſur celui qui nous

offenſe ? Faire du bien à nos ennemis, ne nous donne-t-il pas de la ſupériorité ſur eux ? Cette conduite n'eſt-elle pas propre à nous en faire des amis ? Tout homme, qui veut ſe conſerver, ne ſent-il pas que les vices, l'intempérance, la volupté, mettent ſes jours en danger ? Enfin, l'expérience n'a-t-elle pas prouvé à tout être penſant, que le crime eſt l'objet de la haine de ſes ſemblables, que le vice eſt nuiſible à ceux mêmes qui en ſont infectés, que la vertu attire de l'eſtime & de l'amour à ceux qui la cultivent ? Pour peu que les hommes réfléchiſſent ſur ce qu'ils ſont, ſur leurs vrais intérêts, ſur le but de la ſociété, ils ſentiront ce qu'ils ſe doivent les uns aux autres. De bonnes loix le forceront d'être bons, & ils n'auront pas beſoin que l'on faſſe deſcendre du ciel des regles néceſſaires à leur conſervation & à leur bonheur. La raiſon ſuffit pour nous enſeigner nos devoirs envers les êtres de notre eſpece. Quel ſecours peut-elle tirer de la religion, qui, ſans ceſſe, la contredit & la dégrade ?

On nous dira, ſans doute, que la religion, loin de contredire la morale, lui ſert d'appui, & rend ſes obligations plus ſacrées, en leur donnant la ſanction de la divinité. Je réponds, que la religion chrétienne, loin d'appuyer la morale la rend chancelante & incertaine. Il eſt impoſſible de la fonder ſolidement ſur les volontés poſitives d'un Dieu changeant, partial, capricieux, qui, de la même bouche, ordonne la juſtice & l'injuſtice, la concorde & le carnage, la tolé-

rance & la perſécution. Je dis qu'il eſt impoſſible de ſuivre les préceptes d'une morale raiſonnable, ſous l'empire d'une religion qui fait un mérite du zéle, de l'enthouſiaſme, du fanatiſme le plus deſtructeur. Je dis qu'une religion, qui nous ordonne d'imiter un deſpote qui ſe plaît à tendre des pieges à ſes ſujets, qui eſt implacable dans ſes vengeances, qui veut qu'on extermine tous ceux qui ont le malheur de lui déplaire, eſt incompatible avec toute morale. Les crimes, dont le chriſtianiſme, plus que toutes les autres religions, s'eſt ſouillé, n'ont eu pour prétexte que de plaire au Dieu farouche qu'il a reçu des Juifs. Le caractere moral de ce dieu doit néceſſairement régler la conduite de ceux qui l'adorent*. Si ce Dieu eſt changeant, ſes adorateurs changeront; leur morale ſera flottante, & leur conduite arbitraire ſuivra leur tempérament.

Cela peut nous montrer la ſource de l'incertitude où ſont les chrétiens, quand il s'agit d'examiner s'il eſt plus conforme à l'eſprit de leur religion, de *tolérer*, que de *perſécuter* ceux qui different de leurs opinions. Les deux partis trouvent également, dans la bible, des ordres précis de la divinité, qui autoriſent une con-

---

* Le bon Roi S. Louis diſoit à ſon ami Joinville que „ quand un laic entendoit médire de la religion chrétienne, „ il devoit la défendre, non-ſeulement de paroles, mais à „ *bonne épée tranchante*, & en frapper les médiſans & les mé- „ créans, à travers le corps, tant qu'elle pût entrer. Voyez „ *Joinville publié par Ducange, page 2.*

duite si opposée. Tantôt *Jehovah* déclare qu'il hait les peuples idolâtres, & qu'on doit les exterminer; tantôt Moyse défend de *maudire les dieux des nations*; tantôt le fils de Dieu défend la persécution, aprés avoir dit lui-même qu'il faut contraindre les hommes d'*entrer dans son royaume*. Cependant, l'idée d'un Dieu sévere & cruel, faisant des impressions bien plus fortes & plus profondes dans l'esprit, que celles d'un Dieu débonaire, les vrais chrétiens se sont presque toujours crus forcés de montrer du zéle contre ceux qu'ils ont supposés les ennemis de leur dieu. Ils se sont imaginé, qu'on ne pouvoit l'offenser, en mettant trop de chaleur dans sa cause: quelques fussent ses ordres d'ailleurs, ils ont presque toujours trouvé plus sûr pour eux de persécuter, de tourmenter, d'exterminer ceux qu'ils regardoient comme les objets du courroux céleste. La tolérance n'a été admise que par les chrétiens lâches & peu zélés, d'un tempérament peu analogue au Dieu qu'ils servoient.

Un vrai chrétien ne doit-il pas sentir la nécessité d'être féroce & sanguinaire, quand on lui propose pour exemples les saints & les héros de l'ancien testament? Ne trouve-t-il pas des motifs pour être cruel, dans la conduite de Moyse, ce législateur qui fait couler par deux fois le sang des Israëlites, & qui fait immoler à son Dieu plus de quarante mille victimes? Ne trouve-t-il pas, dans la perfide cruauté de *Phinées*, de *Jahel*, de *Judith*, de quoi justifier la sienne? Ne voit-il pas dans

David, ce modele achevé des rois, un monſtre de barbarie, d'infamies, d'adulteres, & de révoltes, qui ne l'empêchent point d'être un homme ſelon le cœur de Dieu ? en un mot, tout dans la Bible ſemble annoncer au chrétien, que c'eſt par un zèle furieux que l'on peut plaire à la divinité, & que ce zèle ſuffit pour couvrir tous les crimes à ſes yeux.

Ne ſoyons donc point ſurpris de voir les chrétiens ſe perſécutant ſans relâche les uns les autres ; s'ils furent tolérans, ce ne fut que lorſqu'ils furent eux-mêmes perſécutés, ou trop foibles pour perſécuter les autres; dès qu'ils eurent du pouvoir, ils le firent ſentir à ceux qui n'avoient point les mêmes opinions qu'eux ſur tous les points de leur religion. Depuis la fondation du chriſtianiſme, nous voyons différentes ſectes aux priſes; nous voyons les chrétiens ſe haïr, ſe diviſer, ſe nuire, & ſe traiter réciproquement avec la cruauté la plus recherchée; nous voyons des ſouverains, imitateurs de David, ſe prêter aux fureurs de leurs prêtres en diſcorde, & ſervir la divinité par le fer & par le feu ; nous voyons les rois eux-mêmes devenir les victimes d'un fanatiſme religieux, qui ne reſpecte rien, quand il croit obéir à ſon Dieu.

En un mot, la religion, qui ſe vantoit d'apporter la concorde & la paix, a depuis dix-huit ſiecles cauſé plus de ravages & fait répandre plus de ſang, que toutes les ſuperſtitions du paganiſme. Il s'eleva un mur de diviſion entre les citoyens de mêmes états; l'union & la ten-

dreſſe furent bannies des familles; on ſe fit un devoir d'être injuſte & inhumain. Sous un Dieu aſſez inique pour s'offenſer des erreurs des hommes, chacun devint inique ; ſous un Dieu jaloux & vindicatif, chacun ſe crut obligé d'entrer dans ſes querelles, & de venger ſes injures ; enfin, ſous un Dieu ſanguinaire, on ſe fit un mérite de verſer le ſang humain.

Tels ſont les importans ſervices que la religion chrétienne a rendus à la morale. Qu'on ne nous diſe pas, que c'eſt par un honteux abus de cette religion que ces horreurs ſont arrivées, l'eſprit de perſécution & l'intolérance ſont de l'eſprit d'une religion qui ſe croit émanée d'un Dieu jaloux de ſon pouvoir ; qui a ordonné formellement le meurtre, dont les amis ont été des perſécuteurs inhumains, qui dans l'excès de ſa colere n'a point épargné ſon propre fils. Quand on ſert un Dieu de cet affreux caractere, on eſt bien plus ſûr de lui plaire, en exterminant ſes ennemis, qu'en les laiſſant en paix offenſer leur créateur. Une pareille divinité doit ſervir de prétexte aux excès les plus nuiſibles; le zèle de ſa gloire ſera un voile, qui couvrira les paſſions de tous les impoſteurs, ou fanatiques, qui prétendront être les interprêtes des volontés du ciel; un ſouverain croira pouvoir ſe livrer aux plus grands crimes; lorſqu'il croira les laver dans le ſang des ennemis de ſon Dieu.

Par une conſéquence naturelle des mêmes principes, une religion intolérante ne peut être que conditionnellement ſoumiſe à l'autorité des

ſouverains temporels. Un Juif, un chrétien, ne peuvent obéir aux chefs de la ſociété, que lorſque les ordres de ceux-ci ſeront conformes aux volontés arbitraires, & ſouvent inſenſées, de ce Dieu. Mais qui eſt-ce qui décidera ſi les ordres des ſouverains, les plus avantageux à la ſociété, ſeront conformes aux volontés de ce Dieu ? Ce ſeront, ſans doute, les miniſtres de la divinité, les interprêtes de ſes oracles, les confidens de ſes ſecrets. Ainſi, dans un état chrétien, les ſujets doivent être plus ſoumis aux prêtres, qu'aux ſouverains *. Bien plus, ſi ce ſouverain offenſe le ſeigneur, s'il néglige ſon culte, s'il refuſe d'admettre ſes dogmes, s'il n'eſt point ſoumis à ſes prêtres, il doit perdre le droit de gouverner un peuple, dont il met la religion en danger. Que dis-je? Si la vie d'un tel ſouverain eſt un obſtacle au ſalut de ſes ſujets, au regne de Dieu, à la proſpérité de l'Egliſe, il doit être retranché du nombre des vivans, dès que les prêtres l'ordonnent. Une foule d'exemples nous prouve que les chrétiens ont ſouvent ſuivi ces maximes déteſtables ; cent fois le fanatiſme a mis les armes aux mains des ſujets contre leur légitime

---

* Il n'eſt point de Chrétien à qui l'on n'apprenne, dès l'enfance, qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Mais obéir à Dieu, n'eſt jamais qu'obéir aux prêtres. Dieu ne parle plus lui-même ; c'eſt l'Egliſe qui parle pour lui ; & l'Egliſe eſt un corps de prêtres, qui trouve ſouvent, dans la Bible, que les Souverains ont tort, que les loix ſont criminelles, que les établiſſemens les plus ſenſés ſont impies, que la tolérance eſt un crime.

souverain, & porté le trouble dans la société. Sous le christianisme, les prêtres furent toujours les arbitres du sort des rois ; il importa fort peu à ces prêtres que tout fut boulversé sur la terre, pourvu que la religion fût respectée. Les peuples furent rebelles à leurs souverains, toutes les fois qu'on leur persuada que les souverains étoient rebelles à leur Dieu. La sédition, le régicide sont faits pour paroître légitimes à des chrêtiens zélés, qui doivent obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes, & qui ne peuvent, sans risquer leur salut éternel, balancer entre le Monarque éternel & les rois de la terre *.

D'après ces maximes funestes, qui découlent des principes du christianisme, il ne faut point être étonné, si, depuis son établissement en Europe, nous voyons si souvent des peuples révoltés, des souverains si honteusement avilis sous l'autorité sacerdotale, des Monarques déposés par les prêtres, des fanatiques armés contre la puissance temporelle, enfin des princes égorgés. Les prêtres chrétiens ne trouvoient-ils pas, dans l'ancien testament, leurs discours

* Les ennemis des Jésuites se sont prévalus contr'eux, de ce qu'ils ont imaginé que le meurtre d'un tyran étoit une action louable & légitime : un peu de réflexion suffisoit pour faire sentir que si Aod a bien fait, Jacques Clément n'a point été criminel, & que Ravaillac n'a fait que suivre les lumieres de sa conscience. S. Thomas d'Aquin a formellement prêché le régicide. Voyez *les coups d'Etat*, *tom. II. p* 33. Les princes Chrétiens devroient trembler, s'ils réfléchissoient aux conséquences des principes de leur religion.

discours séditieux autorisés par l'exemple ? Les rebelles contre les rois ne furent-ils pas justifiés par l'exemple de David ? Les usurpations, les violences, les perfidies, les violations les plus manifestes des droits de la nature & des gens, ne sont-elles pas légitimées par l'exemple du peuple de Dieu & de ses chefs ?

Voilà donc l'appui que donne à la morale une religion, dont le premier principe est d'admettre le Dieu des Juifs, c'est-à-dire, un tyran, dont les volontés fantasques anéantissent à chaque instant les regles nécessaires au maintien des sociétés. Ce Dieu crée le juste & l'injuste, sa volonté suprême change le mal en bien, & le crime en vertu ; son caprice renverse les loix qu'il a lui-même données à la nature ; il détruit, quand il lui plaît, les rapports qui subsistent entre les hommes, & dispensé lui-même de tout devoir envers les créatures, il semble les autoriser à ne suivre aucunes loix certaines, sinon celles qu'il leur prescrit, en différentes circonstances, par la voix de ses interprêtes & de ses inspirés. Ceux-ci, quand ils sont les maîtres, ne prêchent que la soumission ; quand ils se croyent lésés, ils ne prêchent que la révolte ; sont-ils trop foibles ? ils prêchent la tolérance, la patience, la douceur ; sont-ils plus forts ? ils prêchent la persécution, la vengeance, la rapine, la cruauté. Ils trouvent continuellement, dans leurs livres sacrés, de quoi autoriser les maximes contradictoires qu'ils débitent ; ils trouvent, dans les oracles d'un Dieu peu moral

& changeant, des ordres directement opposés les uns aux autres. Fonder la morale sur un Dieu semblable, ou sur des livres qui renferment à la fois des loix si contradictoires, c'est lui donner une base incertaine, c'est la fonder sur le caprice de ceux qui parlent au nom de Dieu, c'est la fonder sur le tempérament de chacun de ses adorateurs.

La morale doit être fondée sur des regles invariables ; un Dieu, qui détruit ces regles, détruit son propre ouvrage. Si ce Dieu est l'auteur de l'homme, s'il veut le bonheur de ses créatures, s'il s'intéresse à la conservation de notre espece, il voulut que l'homme fût juste, humain, bienfaisant ; jamais il n'a pu vouloir qu'il fût injuste, fanatique & cruel.

Ce qui vient d'être dit, peut nous faire connoître ce que nous devons penser de ces docteurs, qui prétendent, que sans la religion chrétienne, nul homme ne peut avoir, ni morale, ni vertu. La proposition contraire seroit certainement plus vraie, & l'on pourroit avancer que tout Chrétien ; qui se propose d'imiter son Dieu, & de mettre en pratique les ordres souvent injustes & destructeurs, émanés de sa bouche, doit être nécessairement un méchant. Si l'on nous dit que ces ordres ne sont pas toujours injustes ; & que souvent les livres sacrés respirent la bonté, l'union, l'équité, je dirai que le chrétien doit avoir une morale inconstante ; qu'il sera tantôt bon, tantôt méchant, suivant son intérêt & ses dispositions particulieres. D'où l'on voit que le chrétien, conséquent

à ſes idées religieuſes, ne peut avoir de vraie morale, ou doit ſans ceſſe flotter entre le crime & la vertu.

D'un autre côté, n'y a-t-il pas du danger de lier la morale avec la religion ? Au lieu d'étayer la morale ; n'eſt-ce pas lui donner un appui foible & ruineux, que de vouloir la fonder ſur la religion ? En effet, la religion ne ſoutient point l'examen, & tout homme qui aura découvert la foibleſſe, ou la fauſſeté des preuves ſur leſquelles eſt établie la religion, ſur laquelle on lui dit que la morale eſt fondée, ſera tenté de croire que cette morale eſt une chimere, auſſi bien que la religion qui lui ſert de baſe. C'eſt ainſi que ſouvent, après avoir ſecoué le joug de la religion, nous voyons des hommes pervers ſe livrer à la débauche, à l'intempérance, au crime. Au ſortir de l'eſclavage de la ſuperſtition, ils tombent dans une anarchie complette, & ſe croyent tout permis, parce qu'ils ont découvert que la religion n'étoit qu'une fable. C'eſt ainſi que malheureuſement les mots d'incrédule & de libertin ſont devenus des ſynonymes. On ne tomberoit point dans ces inconvéniens, ſi, au lieu d'une morale théologique, on enſeignoit une morale naturelle. Au lieu d'interdire la débauche, les crimes & les vices, parce que Dieu & la religion défendent ces fautes, on devroit dire que tout excès nuit à la conſervation de l'homme, le rend mépriſable aux yeux de la ſociété, eſt défendu par la raiſon, qui veut que l'homme ſe conſerve ; eſt interdit par la

nature, qui veut qu'il travaille à ſon bonheur durable. En un mot, quelles que ſoient les volontés de Dieu, indépendamment des récompenſes & des châtimens que la religion annonce pour l'autre vie, il eſt facile de prouver à tout homme, que ſon intérêt, dans ce monde, eſt de ménager ſa ſanté, de reſpecter les mœurs, de s'attirer l'eſtime de ſes ſemblables, enfin d'être chaſte, tempérant, vertueux. Ceux que leurs paſſions empêcheront d'écouter ces principes ſi clairs, fondés ſur la raiſon, ne ſeront pas plus dociles à la voix d'une religion, qu'ils ceſſeront de croire, dès qu'elle s'oppoſera à leurs penchans déréglés.

Que l'on ceſſe donc de nous vanter les avantages prétendus que la religion chrétienne procure à la morale; les principes, qu'elle puiſe dans ſes livres ſacrés, tendent à la détruire; ſon alliance avec elle ne ſert qu'à s'affoiblir: d'ailleurs, l'expérience nous montre que les nations chrétiennes ont ſouvent des mœurs plus corrompues que celles qu'elles traitent d'infidelles & de ſauvages; au moins les premieres ſont-elles plus ſujettes au fanatiſme religieux, paſſion ſi propre à bannir des ſociétés la juſtice & les vertus ſociales. Contre un mortel crédule, que la religion chrétienne retient, elle en pouſſe des milliers au crime; contre un homme qu'elle rend chaſte, elle fait cent fanatiques, cent perſécuteurs, cent intolérans, qui ſont bien plus nuiſibles à la ſociété, que les débauchés les plus impudens, qui ne nuiſent qu'à eux-mêmes. Au moins eſt-il certain que les na-

tions les plus chrétiennes de l'Europe, ne sont point celles où la vraie morale soit la mieux connue & la mieux observée. Dans l'Espagne, le Portugal, l'Italie, où la secte la plus superstitieuse du christianisme a fixé son séjour, les peuples vivent dans l'ignorance la plus honteuse de leurs devoirs ; le vol, l'assassinat, la persécution, la débauche, y sont portés à leur comble, tout y est plein de superstitieux ; on n'y voit que très-peu d'hommes vertueux, & la religion elle-même, complice du crime, fournit des asiles aux criminels, & leur procure des moyens faciles de se réconcilier avec la divinité. Des prieres, des pratiques, des cérémonies, semblent dispenser les hommes de montrer des vertus. Dans les pays, qui se vantent de posséder le christianisme dans toute sa pureté, la religion a tellement absorbé l'attention de ses sectateurs, qu'ils méconnoissent entiérement la morale, & croyent avoir rempli tous leurs devoirs, dès qu'ils montrent un attachement scrupuleux à des minuties religieuses, totalement étrangeres au bonheur de la société.

CHAPITRE XII.

Des Vertus Chrétiennes.

CE qui vient d'être dit, nous montre déja ce que nous devons penser de la morale chrétienne. Si nous examinons les vertus que le

christianisme recommande, nous y trouverons l'empreinte de l'enthousiasme, nous verrons qu'elles sont peu faites pour l'homme, qu'elles l'enlevent au-dessus de sa sphere, qu'elles sont inutiles à la société, que souvent elles sont pour elle de la plus dangereuse conséquence : enfin, dans les préceptes, ou conseils si vantés que J. C. est venu nous donner, nous ne trouverons que des maximes outrées, dont la pratique est impossible ; que des regles, qui, suivies à la lettre, nuiroient à la société : dans ceux de ces préceptes, qui peuvent se pratiquer, nous ne trouverons rien qui ne fût mieux connu des sages de l'antiquité, sans le secours de la révélation.

Suivant le Messie, toute sa loi consiste, *à aimer Dieu par-dessus toutes choses, & le prochain comme soi-même.* Ce précepte est-il possible ? Aimer un Dieu colere, capricieux, injuste, aimer le Dieu des Juifs ! Aimer un Dieu injuste, implacable, qui est assez cruel pour damner éternellement ses créatures ! Aimer l'objet le plus redoutable que l'esprit humain ait pu jamais enfanter ! Un pareil objet est-il donc fait pour exciter, dans le cœur de l'homme, un sentiment d'amour ? Comment aimer ce que l'on craint ? Comment chérir un Dieu, sous la verge duquel on est forcé de trembler ? N'est-ce pas se mentir à soi-même, que de se persuader que l'on aime un être si terrible, & si propre à révolter * ?

* Séneque dit, avec raison, qu'un homme sensé ne peut craindre les Dieux, vu que personne ne peut aimer ce qu'il

Aimer ſon prochain comme ſoi-même, eſt-il bien plus poſſible ? Tout homme, par ſa nature, s'aime par préférence à tous les autres ; il n'aime ceux-ci qu'en raiſon de ce qu'ils contribuent à ſon propre bonheur ; il a de la vertu, dès qu'il fait du bien à ſon prochain ; il a de la généroſité, lorſqu'il lui ſacrifie l'amour qu'il a pour lui-même ; mais jamais il ne l'aime que pour les qualités utiles qu'il trouve en lui ; il ne peut l'aimer lorſqu'il le connoît, & ſon amour pour lui eſt forcé de ſe régler ſur les avantages qu'il en reçoit.

Aimer ſes ennemis, eſt donc un précepte impoſſible. On peut s'abſtenir de faire du mal à celui qui nous nuit ; mais l'amour eſt un mouvement du cœur, qui ne s'excite en nous qu'à la vue d'un objet que nous jugeons favorable pour nous. Les loix juſtes, chez les peuples policés, ont toujours défendu de ſe venger, ou de ſe faire juſtice à ſoi-même ; un ſentiment de généroſité, de grandeur d'ame, de courage, peut nous porter à faire du bien à qui nous offenſe ; nous devenons pour lors plus grands que lui, & même nous pouvons changer la diſpoſition de ſon cœur. Ainſi, ſans recourir à une morale ſurnaturelle, nous ſentons que notre intérêt exige que nous étouffions dans nos cœurs la vengeance que les chrétiens ceſſent

craint. *Deos nemo ſanus timet, furor enim eſt metuere ſalutario, nec quiſquam amat quos timet.* De benef. 4. La Bible nous dit : *Initium ſapientiæ, timor Domini.* Ne ſeroit-ce pas plutôt le commencement de la folie ?

donc de nous vanter le pardon des injures ; comme un précepte qu'un Dieu seul pouvoit donner, & qui prouve la divinité de sa morale. Pythagore, long-tems avant le Messie, avoit dit : *Qu'on ne se vengeât de ses ennemis qu'en travaillant à en faire des amis* ; & Socrate dit dans Criton : *Qu'il n'est pas permis à un homme, qui a reçu une injure, de se venger par une autre injure.*

Jésus oublioit, sans doute, qu'il parloit à des hommes, lorsque, pour les conduire à la perfection, il leur dit d'abandonner leurs possessions à l'avidité du premier ravisseur ; de tendre l'autre joue pour recevoir un nouvel outrage ; de ne point résister à la violence la plus injuste ; de renoncer aux richesses périssables de ce monde ; de quitter maisons, biens, parens, amis, pour le suivre ; de se refuser aux plaisirs, même les plus innocens. Qui ne voit, dans ces conseils sublimes, le langage de l'enthousiasme, de l'hyperbole ? Ces conseils merveilleux ne sont-ils pas faits pour décourager l'homme, & le jetter dans le désespoir ? La pratique littérale de ces choses ne seroit-elle pas destructive pour la société ?

Que dirons-nous de cette morale, qui ordonne que le cœur se détache des objets que la raison lui ordonne d'aimer ? Refuser le bien-être que la nature nous présente, n'est-ce pas dédaigner les bienfaits de la divinité ? Quel bien réel peut-il résulter, pour la société, de ces vertus farouches & mélancoliques, que les chrétiens regardent comme des perfections ? Un

homme devient-il bien utile à la ſociété, quand ſon eſprit eſt perpétuellement troublé par des idées lugubres, par de noires inquiétudes, qui l'empêchent de vaquer à ce qu'il doit à ſa famille, à ſon propre pays, à ceux qui l'entourent? S'il eſt conſéquent à ces triſtes principes, ne doit-il pas ſe rendre auſſi inſupportable à lui-même qu'aux autres ?

On peut dire, en général, que le fanatiſme & l'enthouſiaſme ſont la baſe de la morale du Chriſt ; les vertus qu'il recommande, tendent à iſoler les hommes, à les plonger dans l'humeur ſombre, & ſouvent à les rendre nuiſibles à leur ſemblables. Il faut ici-bas des vertus humaines, le chrétien ne voit jamais les ſiennes qu'au-delà du vrai ; il faut à la ſociété des vertus, qui la maintiennent, qui lui donnent de l'énergie, de l'activité ; il faut aux familles, de la vigilance, de l'affection, du travail ; il faut à tous les êtres de l'eſpece humaine, le deſir de ſe procurer des plaiſirs légitimes, & d'augmenter la ſomme de leur bonheur. Le chriſtianiſme eſt perpétuellement occupé, ſoit à dégrader les hommes, par des terreurs accablantes, ſoit à les enivrer par des eſpérances frivoles, ſentimens également propres à les détourner de leurs vrais devoirs. Si le chrétien ſuit à la lettre les principes de ſon légiſlateur, il ſera toujours un membre inutile, ou nuiſible à la ſociété *.

---

* Malgré les éloges que les Chrétiens donnent aux préceptes de leur divin maître, nous en trouvons qui ſont to-

Quels avantages, en effet, le genre-humain peut-il tirer de ces vertus idéales, que les Chrétiens nomment *évangéliques*, *divines*, *théologales*, qu'ils préferent aux vertus sociales, humaines & réelles, & sans lesquelles ils prétendent qu'on ne peut plaire à Dieu, ni entrer dans sa gloire ? Examinons en détail ces vertus si vantées; voyons de quelle utilité elles sont pour la société, & si elles méritent vraiment la préférence qu'on leur donne sur celles que la raison nous inspire, comme nécessaires au bien-être du genre-humain.

La premiere des vertus chrétiennes, celle qui sert de base à toutes les autres, est *la Foi*; elle consiste dans une conviction impossible des dogmes révélés, des fables absurdes, que le christianisme ordonne à ses disciples de croire. D'où l'on voit que cette vertu exige un renoncement total au bon sens, un assentiment impossible à des faits improbables, une soumission aveugle à l'autorité des prêtres, seuls ga-

talement contraires à l'équité & à la droite raison. En effet lorsque Jésus dit : *Faites-vous des amis dans le ciel avec les richesses acquises injustement*, n'insinue-t-il pas visiblement, qu'on fait bien de voler, pour faire l'aumône aux pauvres ? Les interprêtes nous diront, sans doute, qu'il parle en parabole ; mais il est aisé d'en pénétrer le sens. Au reste, les Chrétiens pratiquent très-souvent le conseil de leur Dieu ; beaucoup d'entr'eux volent pendant toute leur vie, pour avoir le plaisir de faire des donations, à la mort, à des monasteres, & à des hôpitaux. Le Messie, dans un autre endroit, traite fort-mal sa mere, qui le cherchoit. Il ordonne à ses disciples de s'emparer d'un âne. Il noye un troupeau de cochons, &c. En vérité, ces choses ne s'accordent point avec une bonne morale.

rans de la vérité des dogmes & des merveilles que tout chrétien doit croire, ſous peine d'être damné.

Cette vertu, quoique néceſſaire à tous les hommes, eſt pourtant un don du ciel, & l'effet d'une grace ſpéciale ; elle interdit le doute & l'examen ; elle prive l'homme de la faculté d'exercer ſa raiſon, de la liberté de penſer ; elle le réduit à l'abrutiſſement des bêtes, ſur des matieres qu'on lui perſuade néanmoins être les plus importantes à ſon bonheur éternel. D'où l'on voit ; que la foi eſt une vertu inventée par des hommes, qui craignirent les lumieres de la raiſon, qui voulurent tromper leurs ſemblables, pour les ſoumettre à leur propre autorité, qni chercherent à les dégrader, afin d'exercer ſur eux leur empire *. Si la foi eſt une vertu, elle n'eſt, aſſurément, utile qu'aux guides ſpirituels des chrétiens, qui ſeuls en recueillent les fruits. Cette vertu ne peut qu'être funeſte au reſte des hommes, à qui elle apprend à mépriſer la raiſon, qui les diſtingue des bêtes, & qui ſeule peut les guider ſûrement en ce monde. En effet, le chriſtianiſme nous repréſente cette raiſon comme pervertie, comme un guide infidele, en quoi il ſemble avouer

* S. Paul dit : *Fides ex auditu* : ce qui ſignifie que l'on ne croit que ſur des *ouï dire*. La foi n'eſt jamais que l'adhéſion aux opinions des prêtres : la foi vive eſt un pieux entêtement, qui fait que nous ne pouvons imaginer que ces prêtres puiſſent ſe tromper eux-mêmes, ni vouloir tromper les autres. La foi ne peut être fondée que ſur la bonne opinion que nous avons des lumieres des prêtres.

n'être point fait pour des êtres raifonnables.

Cependant, ne pourroit-on pas demander aux docteurs chrétiens jufqu'où doit aller ce renoncement à la raifon ? Eux-mêmes, dans certains cas, n'ont-ils pas recours à elle ? N'eft-ce pas à la raifon qu'ils en appellent, quand il s'agit de prouver l'exiftence de Dieu ? Si la raifon eft pervertie, comment s'en rapporter à elle dans une matiere auffi importante que l'exiftence de ce Dieu ?

Quoi qu'il en foit, dire que l'on croit ce qu'on ne conçoit pas, c'eft mentir évidemment ; croire fans fe rendre compte de ce que l'on croit, c'eft une abfurdité. Il faut donc pefer les motifs de fa croyance. Mais quels font les motifs du chrétien ? C'eft la confiance qu'il a dans les guides qui l'inftruifent. Mais fur quoi cette confiance eft-elle fondée ? Sur la révélation. Mais fur quoi la révélation eft-elle fondée elle-même ? Sur l'autorité des guides fpirituels. Telle eft la maniere dont les chrétiens raifonnent. Leurs argumens en faveur de la foi, fe réduifent à dire : *pour croire à la religion, il faut avoir de la foi, & pour avoir de la foi, il faut croire à la religion* ; ou bien, avoir déja de la foi, pour croire à la néceffité de la foi *.

* Plufieurs théologiens ont foutenu que la foi, fans les œuvres, fuffifoit pour fauver. En général, c'eft la vertu dont les prêtres font le plus de cas. Elle eft, fans doute, la plus néceffaire à leur exiftence : il n'eft donc pas furprenant qu'ils aient cherché à l'établir par le fer & par le feu. C'eft pour maintenir la foi, que l'inquifition brûle des hérétiques & des Juifs ; c'eft pour ramener à la foi,

La foi difparoît dès qu'on raifonne ; cette vertu ne foutient jamais un examen tranquille : voilà ce qui rend les prêtres du chriftianifme fi ennemis de la fcience. Le fondateur de la religion a déclaré lui-même, que fa loi n'étoit faite que pour les fimples & pour les enfans. La foi eft l'effet d'une grace que Dieu n'accorde gueres aux perfonnes éclairées & accoutumées à confulter le bon fens, elle n'eft faite que pour les hommes qui font incapables de réflexion, ou pour des hommes enivrées d'enthoufiafme, ou pour des êtres invinciblement attachés aux préjugés de l'enfance. La fcience fut, & fera toujours l'objet de la haine des docteurs chrétiens ; ils feroient les ennemis d'eux-mêmes, s'ils aimoient les favans.

Une feconde vertu chrétienne, qui découle de la premiere, eft l'*Efpérance ;* fondée fur les promeffes flatteufes que le chriftianifme fait à ceux qui fe rendent malheureux dans cette vie, elle nourrit leur enthoufiafme ; elle leur fait perdre de vue le bonheur préfent ; elle les rend inutiles à la fociété ; elle leur fait croire fermement que Dieu récompenfera dans le ciel leur inutilité, leur humeur noire, leur haine des plaifirs, leurs mortifications infenfées, leurs prieres, leur oifiveté. Comment un homme,

---

que les rois & les prêtres perfécutent ; c'eft pour convaincre fûrement ceux qui n'ont point de foi, que les chrétiens les exterminent. O vertu merveilleufe, & digne du Dieu de la bonté ! fes miniftres puniffent les hommes, lorfqu'il leur refufe fes graces.

enivré de ces pompeuſes eſpérances, s'occuperoit-il du bonheur actuel de ceux qui l'environnent, tandis qu'il eſt indifférent ſur le ſien même ? Ne ſait-il pas que c'eſt en ſe rendant miſérable en ce monde, qu'il peut eſpérer de plaire à ſon Dieu ? En effet, quelques flatteuſes que ſoient les idées que le chrétien ſe fait de l'avenir, ſa religion les empoiſonne, par les terreurs d'un Dieu jaloux, qui veut que l'on opere ſon ſalut *avec crainte & tremblement ;* qui puniroit ſa préſomption, & qui le damneroit impitoyablement, s'il avoit eu la foibleſſe d'être homme un inſtant de ſa vie.

La troiſieme des vertus chrétiennes eſt la *charité ;* elle conſiſte à aimer Dieu & le prochain. Nous avons déja vu combien il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'éprouver des ſentimens de tendreſſe pour tout être que l'on craint. On dira, ſans doute, que la crainte des chrétiens eſt une *crainte filiale ;* mais les mots ne changent rien à l'eſſence des choſes, la crainte eſt une paſſion totalement oppoſée à l'amour. Un fils, qui craint ſon pere, qui a lieu de ſe défier de ſa colere, qui redoute ſes caprices, ne l'aimera jamais ſincérement. L'amour d'un chrétien pour ſon Dieu ne pourra donc jamais être véritable ; c'eſt en vain qu'il voudra s'exciter à la tendreſſe pour un maître rigoureux, qui doit effrayer ſon cœur, il ne l'aimera jamais que comme un tyran, à qui la bouche rend des hommages que le cœur lui refuſe. Le dévot n'eſt pas de bonne foi avec lui-même, quand il prétend chérir ſon Dieu ; ſa

tendresse est un hommage simulé, semblable à celui que l'on se croit obligé de rendre à ces despotes inhumains, qui, même en faisant le malheur de leurs sujets, exigent des marques extérieures de leur attachement. Si quelques ames tendres, à force d'illusions, parviennent à s'exciter à l'amour divin, c'est alors une passion mystique & romanesque, produite par un tempérament échauffé, par une imagination ardente, qui fait qu'elles n'envisagent leur Dieu que du côté le plus riant, & qu'elles ferment les yeux sur ses véritables défauts *. L'amour de Dieu n'est pas le mystere le moins inconcevable de notre religion.

La *Charité*, considérée comme l'amour de nos semblables, est une disposition vertueuse & nécessaire. Elle n'est plus alors que cette humanité tendre, qui nous intéresse aux êtres de notre espece, qui nous dispose à leur prêter des secours, qui nous attache à eux. Mais comment concilier cet attachement pour les créa-

* C'est un tempérament ardent & tendre, qui produit la dévotion mystique. Les femmes hystériques sont communément celles qui aiment Dieu avec le plus de vivacité ; elles l'aiment avec emportement, comme elles aimeroient un homme. Les Ste. Thérese, les Magdelaine de Pazzy, les Marie à-la-coque, & presque toutes les religieuses bien dévotes, sont dans ce cas. Leur imagination s'égare, & elles donnent à leur Dieu, qu'elles se peignent sous des traits charmans, la tendresse qu'il ne leur est point permis de donner à des êtres de notre espece. Il faut de l'imagination, pour s'éprendre d'un objet inconnu. Il en faut bien plus encore, pour aimer un objet qui n'a rien d'aimable ; il faut de la folie, pour aimer un objet haïssable.

tures, avec les ordres d'un Dieu jaloux, qui veut qu'on n'aime que lui, qui est venu séparer le fils d'avec son pere, l'ami d'avec son ami? Suivant les maximes de l'évangile, ce feroit un crime d'offrir à son Dieu un cœur partagé par quelqu'autre objet terrestre; ce feroit une idolâtrie, de faire entrer la créature en concurrence avec le créateur. D'ailleurs, comment aimer des êtres qui offensent continuellement la divinité, ou qui font pour nous une occasion continuelle de l'offenser? Comment aimer des pécheurs? Aussi, l'expérience nous montre-t-elle, que les dévots, obligés par principes de se haïr eux-mêmes, ne sont que très-peu disposés à mieux traiter les autres, à leur rendre la vie douce, à leur montrer de l'indulgence. Ceux qui en usent de la sorte, ne sont point parvenus à la perfection de l'amour divin. En un mot, nous voyons que ceux qui passent pour aimer le créateur le plus ardemment, ne sont pas ceux qui montrent le plus d'affection à ses chétives créatures; nous les voyons, au contraire, répandre communément l'amertume sur tout ce qui les environne, relever avec aigreur les défauts de leurs semblables, & se faire un crime de montrer de l'indulgence à la fragilité humaine *.

En

* Dans les pays les plus chrétiens, les dévots sont ordinairement regardés comme les fléaux des sociétés; la bonne compagnie les craint comme des ennemis de la joie, comme des ennuyeux. Une femme dévote a rarement le talent de se con-

En effet, un amour ſincere pour la divinité doit être accompagné de zèle ; un vrai chrétien doit s'irriter, quand il voit offenſer ſon Dieu ; il doit s'armer d'une juſte & ſainte cruauté, pour réprimer les coupables ; il doit avoir un deſir ardent de faire régner la religion. C'eſt ce zèle, dérivé de l'amour divin, qui eſt la ſource des perſécutions & des fureurs, dont le chriſtianiſme s'eſt tant de fois rendu coupable ; c'eſt ce zèle, qui fait des bourreaux, ainſi que des martyrs ; c'eſt ce zèle, qui fait que l'intolérant arrache la foudre des mains du Très-Haut, ſous prétexte de venger ſes injures ; c'eſt ce zèle, qui fait que les membres d'une même famille, les citoyens d'un même état ſe déteſtent, ſe tourmentent pour des opinions, & ſouvent pour des cérémonies puériles, que le zèle fait regarder comme des choſes de la derniere importance ; c'eſt ce zèle, qui mille fois alluma, dans notre Europe, ces guerres de religion ſi remarquables par leur atrocité ; enfin, c'eſt ce zèle pour la religion, qui juſtifia la calomnie, la trahiſon, le carnage, en un mot, les déſordres les plus funeſtes aux ſociétés. Il fut toujours permis d'employer la ruſe, la fourberie, le menſonge, dès qu'il fut queſtion de ſoutenir la cauſe de Dieu *. Les hommes les plus bilieux, les

---

cilier l'amour de ſon mari, de ſes gens. Une religion lugubre & mélancolique ne peut avoir des ſectateurs bien aimables. Sous un Dieu triſte, il faut être triſte comme lui. Les docteurs chrétiens ont très-judicieuſement obſervé, que *J. C. a pleuré, mais n'a jamais ri.*

* Le Concile œcuménique de Conſtance fit brûler Jean

plus coleres, les plus corrompus, font communément les plus zèlés; ils efperent qu'en faveur de leur zèle le ciel leur pardonnera la dépravation de leurs mœurs, & tous leurs autres déréglemens.

C'eft par un effet de ce même zèle, que nous voyons des chrétiens enthoufiaftes parcourir les terres & les mers, pour étendre l'empire de leur Dieu, pour lui faire des profélytes, pour lui acquérir de nouveaux fujets. C'eft ainfi que, par zèle, des miffionnaires fe croyent obligés d'aller troubler le repos des états qu'ils regardent comme infideles, tandis qu'ils trouveroient fort étrange, s'il venoit dans leur propre pays des miffionnaires pour leur annoncer une autre loi *. Lorfque ces propagateurs de la foi eurent la force en main, ils exciterent, dans leur con-

---

Hus & Jérôme de Prague, malgré le fauf-conduit de l'Empereur. Plufieurs chrétiens ont enfeigné qu'on ne devoit point garder la foi aux hérétiques. Les papes ont difpenfé cent fois des fermens & des promeffes faits aux hétérodoxes. L'hiftoire des guerres de religion entre les chrétiens nous montre des trahifons, des cruautés, des perfidies, dont on n'a point d'exemples dans les autres guerres. Tout eft juftifié, quand c'eft pour Dieu que l'on combat. Nous ne voyons, dans ces guerres, que des enfans écrafés contre des murailles, des femmes groffes éventrées, des filles violées & maffacrées. Enfin, le zèle religieux rendit toujours les hommes ingénieux dans leur barbarie.

* Camhi, empereur de la Chine, demandoit aux Jéfuites, miffionnaires à Pékin : *Que diriez-vous, fi j'envoyois des miffionnaires chez vous* ? On fait les révoltes que les jéfuites ont excitées au Japon & en Ethiopie, dont ils ont fait entiérement bannir le chriftianifme. Un faint miffionnaire difoit, *que les miffionnaires, fans moufquets, n'étoient pas propres à faire des profélytes.*

quêtes, les révoltes les plus affreuses, ou bien ils exercerent, sur les peuples soumis, des violences bien propres à leur rendre leur divinité odieuse. Ils crurent, sans doute, que des hommes, à qui leur Dieu étoit si long-tems demeuré inconnu, ne pouvoient être que des bêtes, sur lesquelles il étoit permis d'exercer les plus grandes cruautés. Pour un chrétien, un infidele ne fut jamais qu'un chien.

C'est apparemment en conséquence des idées Judaïques, que les nations chrétiennes ont été usurper les possessions des habitans du nouveau monde. Les Castillans & les Portugais avoient apparemment les mêmes droits pour s'emparer de l'Amérique & de l'Afrique, que les Hébreux avoient eus pour se rendre maîtres des terres des Chananéens, pour les réduire en esclavage. Un Pontife du Dieu de la justice & de la paix ne s'arrogea-t-il pas le droit de distribuer des empires lointains aux monarques Européens qu'il voulut favoriser? Ces violations manifestes du droit de la nature & des gens parurent légitimes à des princes chrétiens, en faveur desquels la religion sanctifioit l'avarice, la cruauté, l'usurpation *.

---

* S. Augustin nous apprend, que *de droit divin tout appartient aux justes*: maxime qui est elle-même fondée sur un passage des pseaumes, qui dit que *les justes mangeront le fruit du travail des impies*. Voyez S. *Aug. ép.* 93. On sait que le Pape, par une bulle donnée en faveur des rois de Castille, d'Arragon & de Portugal, fixe la ligne de *démarcation* qui régloit les conquêtes que chacun d'eux avoit faites sur les infideles. D'après de tels principes, l'univers n'est-il pas la proie du brigandage des chrétiens ?

Enfin le christianisme regarde *l'humilité* comme une vertu sublime ; il lui attache le plus grand prix. Il ne falloit pas, sans doute, des lumieres divines & surnaturelles, pour sentir que l'orgueil blesse les hommes, & rend désagréables ceux qui le montrent aux autres. Pour peu que l'on réfléchisse, on sera convaincu que l'arrogance, la présomption, la vanité, sont des qualités déplaisantes & méprisables ; mais l'humilité du chrétien doit aller plus loin encore, il faut qu'il renonce à sa raison, qu'il se défie de ses vertus, qu'il refuse de rendre justice à ses bonnes actions, qu'il perde l'estime la plus méritée de lui-même. D'où l'on voit que cette prétendue vertu n'est propre qu'à dégrader l'homme, à l'avilir à ses propres yeux, à étouffer en lui toute énergie, & tout desir de se rendre utile à la société. Défendre aux hommes de s'estimer eux-mêmes, & de mériter l'estime des autres, c'est briser le ressort le plus puissant qui les porte aux actions grandes, à l'étude, à l'industrie. Il semble que le christianisme ne se propose que de faire des esclaves abjectifs, inutiles au monde, à qui la soumission aveugle à leurs prêtres tienne lieu de toute vertu.

N'en soyons point surpris, une religion, qui se pique d'être surnaturelle, doit chercher à dénaturer l'homme : en effet, dans le délire de son anthousiasme, elle lui défend de s'aimer lui-même ; elle lui ordonne de haïr les plaisirs, & de chérir la douleur ; elle lui fait un mérite des maux volontaires qu'il se fait. De-là ces austérités, ces pénitences destructives de la santé,

ces mortifications extravagantes, ces privations cruelles, ces pratiques insensées, enfin ces suicides lents, par lesquels les plus fanatiques des chrétiens croyent mériter le ciel. Il est vrai que tous les chrétiens ne se sentent pas capables de ces perfections merveilleuses; mais tous pour se sauver, se croyent plus ou moins obligés de mortifier leurs sens, de renoncer aux bienfaits qu'un Dieu bon leur présente, parce qu'ils supposent que ce Dieu s'irriteroit, s'ils en faisoient usage, & ne fait offre de ces biens que pour que l'on s'abstienne d'y toucher. Comment la raison pourroit-elle approuver des vertus destructives de nous-mêmes? Comment le bon sens pourroit-il admettre un Dieu, qui prétend que l'on se rende malheureux, & qui se plaît à contempler les tourmens que s'infligent ses créatures? Quel fruit la société peut-elle recueillir de ces vertus, qui rendent l'homme sombre, misérable, & incapable d'être utile à la patrie? La raison & l'expérience, sans le secours de la superstition, ne suffisent-elles donc pas pour nous prouver que les passions & les plaisirs, poussés à l'excès, se tournent contre nous-mêmes, & que l'abus des meilleures choses devient un mal véritable? Notre nature ne nous force-t-elle pas à la tempérance, à la privation des objets qui peuvent nous nuire? En un mot, un être, qui veut se conserver, ne doit-il pas modérer ses penchans, & fuir ce qui tend à sa destruction *? Il est évident que le christianisme au-

* Les idées funestes, que les hommes ont eues de tout

torise, au moins indirectement, le suicide.

Ce fut en conséquence de ces idées fanatiques, que, sur-tout dans les premiers tems du christianisme, les déserts & les forêts se sont peuplés de chrétiens parfaits, qui, en s'éloignant du monde, priverent leurs familles d'appuis, & leurs patries de citoyens, pour se livrer à une vie oiseuse & contemplative. De-là ces légions de moines & de cénobites, qui, sous les étendarts de différens enthousiastes, se sont enrôlés dans une milice inutile, ou nuisible à l'état. Ils crurent mériter le ciel, en enfouissant des talens nécessaires à leurs concitoyens, en se vouant à l'inaction & au célibat. C'est ainsi, que dans les pays, où les chrétiens sont les plus fideles à leur religion, une foule d'hommes, par piété, s'obligent à demeurer toute

tems de la divinité, jointes au desir de se distinguer des autres, par des actions extraordinaires, sont les vraies sources des pénitences que nous voyons pratiquer dans toutes les parties du monde. Rien de plus étonnant que les pénitences des *Joguis* Indiens, auxquels les pénitens chrétiens peuvent à peine se comparer. Les prêtres d'Astarté en Syrie, & de Cybele en Phrygie, se faisoient eunuques; les Pythagoriciens furent ennemis des plaisirs; les Romains eurent des Vestales semblables à nos religieuses. Peut-être que les idées de la nécessité de faire pénitence, pour appaiser la divinité, sont dérivées de celles qui persuadoient autrefois que Dieu vouloit le sang humain. C'est, sans doute, là-dessus que s'est fondé le sacrifice de Jésus-Christ, qui fut, à proprement parler, un *suicide*. La religion chrétienne, en admettant un pareil Dieu pour modele, annonce à ses sectateurs qu'ils doivent se détruire eux-mêmes, pour sortir promptement de ce monde pervers. Les martyrs, pour la plûpart, furent de vrais suicides. Les moines de la Trappe, ou de Sept-fonds, s'en rendent également coupables.

leur vie inutiles & misérables. Quel cœur assez barbare pour refuser des larmes au sort de ces victimes, tirées d'un sexe enchanteur, que la nature destinoit à faire le bonheur du nôtre ! Dupes infortunées de l'enthousiasme du jeune âge, ou forcées par les vues intéressées d'une famille impérieuse, elles sont pour toujours bannies du monde ; des sermens téméraires les lient pour jamais à l'ennui, à la solitude, à l'esclavage, à la misere ; des engagemens, contredits par la nature, les forcent à la virginité. C'est en vain qu'un tempérament plus mûr réclame tôt ou tard en elles, & les fait gémir sur des vœux imprudens, la société les punit par l'oubli de leur inutilité, de leur stérilité volontaire ; retranchées des familles, elles passent dans l'ennui, l'amertume & les larmes, une vie perpétuellement gênée par des géolieres incommodes & despotiques : enfin, isolées, sans secours & sans liens, il ne leur reste que l'affreuse consolation de séduire d'autres victimes, qui partagent avec elles les ennuis de leur solitude, & leur supplice devenu sans remede.

En un mot, le christianisme semble avoir pris à tâche de combattre en tout la nature & la raison : s'il admet quelques vertus, approuvées par le bon sens, il veut toujours les outrer ; il ne conserve jamais ce juste milieu, qui est le point de la perfection. La volupté, la dissolution, l'adultere, en un mot, les plaisirs illicites & honteux sont évidemment des choses auxquelles tout homme, jaloux de se conserver & de mériter l'estime de ses concitoyens, doit ré-

fifter. Les payens ont fenti & enfeigné cette vérité, malgré le débordement de mœurs que le chriftianifme leur reproche *. La religion chrétienne, peu contente de ces maximes raifonnables, recommande *le célibat*, comme un état de perfection; le nœud fi légitime du mariage eft une imperfection à fes yeux. Le pere du Dieu des chrétiens, avoit dit, dans la Genèfe: *Il n'eft pas bon que l'homme demeure fans compagne.* Il avoit formellement ordonné à tous les êtres, de *croitre & de multiplier.* Son fils, dans l'évangile, vient annuller ces loix; il prétend que, pour être parfait, il faut fe priver du mariage, réfifter à l'un des plus preffans befoins que la nature infpire à l'homme, mourir fans poftérité, refufer des citoyens à l'état, & des fupports à fa vieilleffe.

Si nous confultons la raifon, nous trouverons que les plaifirs de l'amour nuifent à nous-mêmes, quand nous les prenons avec excès; qu'ils font des crimes, lorfqu'ils nuifent à d'autres; nous fentirons que corrompre une fille, c'eft

* Ariftote & Epictete ont recommandé *la pureté dans les difcours.* Ménandre dit, que l'homme de bien ne peut confentir à corrompre des vierges, ni à commettre l'adultere. Tibulle dit, *cafta placent fuperis.* Marc-Antonin rend graces aux dieux d'avoir confervé fa chafteté dans fa jeuneffe. Les Romains avoient des loix contre l'adultere. Le pere Tachard dit, que les Siamois ont une morale, qui leur defend non feulement les actions deshonnêtes, mais encore les penfées & les defirs impurs; d'où l'on voit que la chafteté & la pureté des mœurs furent eftimées, même avant le chriftianifme, par des nations qui n'en avoient jamais oui parler.

la condamner à la honte & à l'infamie, c'est anéantir pour elle les avantages de la société; nous trouverons que l'adultere est une invasion des droits d'un autre, qui détruit l'union des époux, qui sépare au moins des cœurs qui étoient faits pour s'aimer; nous conclurons de ces choses, que le mariage étant le seul moyen de satisfaire honnêtement & légitimement le besoin de la nature, de peupler la société, de se procurer des appuis, est un état bien plus respectable & bien plus sacré que ce célibat destructeur, que cette castration volontaire, que le christianisme a le front de transformer en vertu. La nature, ou l'auteur de la nature, invite les hommes à se multiplier, par l'attrait du plaisir; il a déclaré hautement que la femme étoit nécessaire à l'homme; l'expérience a fait connoître qu'ils devoient former une société, non seulement pour jouir de plaisirs passagers, mais encore pour s'aider à supporter les amertumes de la vie, pour élever des enfans, pour en faire des citoyens, pour trouver en eux des supports de leur vieillesse. En donnant à l'homme des forces supérieures à celles de sa compagne, la nature voulut qu'il travaillât à faire subsister sa famille; en donnant à cette compagne des organes plus foibles, elle l'a destinée à des travaux moins pénibles, mais non moins nécessaires; en lui donnant une ame plus sensible & plus douce, elle voulut qu'un sentiment tendre l'attachât plus particuliérement à ses foibles enfans. Voilà les liens heureux que le christianisme voudroit empêcher de se for-

mer * ; voilà les vues qu'il s'efforce de traverser, en proposant, comme un état de perfection, un célibat qui dépeuple la société, qui contredit la nature, qui invite à la débauche, qui rend les hommes isolés, & qui ne peut être avantageux qu'à la politique odieuse des prêtres de quelques sectes chrétiennes, qui se font un devoir se séparer de leurs concitoyens, pour former un corps fatal, qui s'éternise sans postérité. *Gens æterna, in qua nemo nascitur* *.

---

* Il est évident, que dans la religion chrétienne, le mariage est regardé comme un état d'imperfection. Cela vient peut-être de ce que Jesus-Christ étoit de la secte des Esséniens, qui semblables aux moines modernes, renonçoient au mariage, & se vouoient au celibat. Ces idées ont vraisemblablement été adoptées par les premiers chrétiens, qui attendant, d'après les prophéties du Christ, la fin du monde à chaque instant, regardoient comme inutile d'avoir des enfans & de multiplier les liens qui les attachoient à un monde prêt a périr. Quoiqu'il en soit, S. Paul dit *qu'il vaut mieux se marier que de bruler*. Jésus avoit parlé lui-même avec éloge de ceux qui se sont *faits eunuques pour le royaume des Cieux*. Origene prit à la lettre ce conseil ou ce précepte. Saint Justin martyr dit que Dieu *voulut naitre d'une vierge, afin d'abolir la génération ordinaire, qui est le fruit d'un desir illégitime*. La perfection, que le christianisme attache au célibat, fut une des principales causes qui le fit bannir de la Chine. S. Edouard le confesseur s'abstint de femme toute sa vie. L'idée de la perfection, attachée à la chasteté, fut cause de l'extinction successive de toutes les familles royales des Saxons en Angleterre. Le moine S. Augustin, l'Apôtre des Anglois, consulta S. Grégoire Pape, pour savoir *combien il faut de tems pour qu'un homme, qui a eu commerce avec sa femme, puisse entrer à l'Eglise, & être admis à la communion des fideles*.

* Le célibat, prescrit aux prêtres de l'église romaine, paroit être l'effet de la politique la plus raffinée, dans les pontifes qui les soumirent à cette loi. D'abord il dut augmenter la vénération des peuples, qui crurent que leurs

Si le christianisme eut l'indulgence de permettre le mariage à ceux de ses sectateurs, qui n'oserent, ou ne purent tendre à la perfection, il semble qu'il les en a punis, par les entraves incommodes qu'il mit à ce nœud; c'est ainsi que nous voyons le divorce défendu par la religion chrétienne; les nœuds les plus mal assortis sont devenus indissolubles; les personnes, mariées une fois; sont forcées de gémir pour toujours de leur imprudence, quand même le mariage, qui ne peut avoir que le bien-être, la tendresse, l'affection, pour objet & pour base, deviendroit pour elles une source de discorde, d'amertumes & de peines. C'est ainsi que la loi, d'accord avec la religion cruelle, consent à empêcher les malheureux de briser leurs chaînes. Il paroît que le chris-

prêtres n'étoient pas des hommes, composés de chair & d'os; comme les autres. En second lieu, en interdisant le mariage aux prêtres, on rompit les liens qui les attachoient à des familles, & à l'Etat, pour les attacher uniquement à l'église, dont les biens, par ce moyen, ne furent point partagés, & demeurerent en entier. C'est par le célibat que les prêtres de l'église romaine sont devenus si puissans & si mauvais citoyens. Le célibat les rend, en quelque sorte, indépendans; ils ne sont point obligés de songer à leur postérité. Un homme, qui a famille, a des besoins inconnus au célibataire, qui voit tout finir avec lui. Les papes les plus ambitieux ont été les plus grands promoteurs du célibat des prêtres. Ce fut Grégoire VII qui travailla à l'établir avec le plus de chaleur. Si les prêtres pouvoient se marier, les rois & les princes se feroient bientôt prêtres, & le souverain pontife ne trouveroit point en eux des sujets assez dociles. C'est au célibat que paroissent dûs la dureté, l'inhumanité, l'obstination, & l'esprit remuant, que l'on a toujours reprochés au clergé catholique.

tianiſme a mis tout en œuvre pour détourner du mariage, & pour lui faire préférer un célibat qui conduit néceſſairement à la débauche à l'adultere, à la diſſolution *. Cependant, le Dieu des juifs avoit permis le divorce, & nous ne voyons point de quel droit ſon fils, qui venoit accomplir la loi de Moyſe, a révoqué une permiſſion ſi ſenſée.

Nous ne parlons point ici des autres entraves, que, depuis ſon fondateur, l'Egliſe a miſes au mariage *. En proſcrivant les maria-

---

* La nature ne perd jamais ſes droits ; les célibataires ſentent des beſoins comme les autres hommes ; ils ne trouvent de reſſource que dans la proſtitution & l'adultere, ou dans des moyens que la décence ne permet pas de nommer. En Eſpagne, en Portugal, en Italie, les moines & les prêtres ſont des monſtres de luxure : la débauche, la pédéraſtie, les adulteres, ſont ſi communs dans ces pays, à cauſe des célibataires. Les vices des laïcs deviendroient plus rares, ſi le mariage n'étoit pas indiſſoluble.

* Les ſouverains pontifes de Rome doivent bien rire, quand ils voyent des rois les ſupplier de leur accorder des diſpenſes de mariage. Il eſt évident que dans l'origine, les mariages entre parens furent défendus par la loi civile ; des princes & des empereurs, même chrétiens, ont ſeuls, au commencement, defendu & permis ces ſortes de mariages. Voyez *le code de Théod. tit.* 12. *loi.* 3. *& dans le code, loi* 5. *tit.* 8. §. 10. *&* ibid. *tit.* 8, 9, 37. Les rois de France ont exercé le même droit. M. de Marca dit formellement: *Pars illa juris tunc erat penè Principes, ſine ullâ controverſiâ.* Voyez ſon livre *de concordiâ ſacerdotii & imperii.* Peu-à-peu l'égliſe a pourtant uſurpé ce droit ſur les princes, & les papes ſe ſont tellement rendus les maîtres du lien conjugal, qu'il fut un tems qu'il étoit preſque impoſſible de ſavoir ſi l'on étoit bien ou mal marié ; l'égliſe défendoit les mariages juſqu'où la parenté ne pouvoit plus ſe connoître. *L'affinité* devint un empêchement ; *les affinités ſpirituelles* furent inventées ; les parrains & les marraines ne purent plus s'épouſer, & le pape devint ainſi l'arbitre du ſort des

ges entre parens, ne semble-t-elle pas avoir défendu que ceux qui vouloient s'unir, se connussent parfaitement, & s'aimassent trop tendrement?

Telles sont les perfections que le christianisme propose à ses enfans, telles sont les vertus qu'il prétere à celles qu'il nomme, par mépris, *vertus humaines*. Bien plus, il rejette & désavoue ces dernieres; il les appelle fausses, illégitimes, parce que ceux qui les possédoient, n'avoient point la foi. Quoi! ces vertus si aimables, si héroïques, de la Grece & de Rome, n'étoient point de vraies vertus! Si l'équité, l'humanité, la générosité, la tempérance, la patience d'un payen, ne sont pas des vertus, à quoi peut-on donner ce nom? N'est-ce pas confondre toutes les idées de la morale, que de prétendre que la justice d'un payen n'est pas justice, que sa bonté n'est pas bonté, que sa bienfaisance est un crime? Les vertus réelles des Socrate, des Caton, des Epitecte, des Antonin, ne sont-elles donc pas préférables au zèle des Cyrille, & à l'opiniâtreté des Athanase, à l'inutilité des Antoine, aux révoltes

---

rois & des sujets; & sous prétexte de *mariages incestueux*, il troubla cent fois l'ordre des états; il excommunia les souverains; il déclara leurs enfans illégitimes; il décida de l'ordre de la succession aux couronnes. Cependant, suivant la Bible, il est indubitable que les enfans d'Adam dûrent épouser leurs sœurs. Ces mariages, disent-ils, sont criminels, parce que, si à l'union, qui subsiste déja entre parens, se joignoit encore la tendresse conjugale, il seroit à craindre que l'amour des époux ne fût trop grand.



des Chryſoſtôme à la férocité des Dominique; à l'abjection d'ame des François * ?

Toutes les vertus, que le chriſtianiſme admire, ou ſont outrées & fanatiques, ou elles ne tendent qu'à rendre l'homme timide, abject & malheureux : ſi elles lui donnent du courage, il devient bientôt opiniâtre, altier, cruel, & nuiſible dans la ſociété. C'eſt ainſi qu'il faut qu'il ſoit, pour répondre aux vues d'une religion qui dédaigne la terre, & qui ne s'embarraſſe pas d'y porter le trouble, pourvu que ſon Dieu jaloux triomphe de ſes ennemis. Nulle morale véritable ne peut être compatible avec une telle religion.

CHAPITRE XIII.

Des Pratiques & des devoirs de la religion Chrétienne.

SI les vertus du chriſtianiſme n'ont rien de ſolide & de réel, ou ne produiſent aucun effet que la raiſon puiſſe approuver, elle ne verra rien de plus eſtimable dans une foule de pratiques gênantes, inutiles, & ſouvent dangereu-

* On ſait que S. Cyrille, à l'aide d'une troupe de moines, tenta de faire aſſaſſiner Oreſte, gouverneur d'Alexandrie, & réuſſit à faire aſſaſſiner, de la façon la plus barbare, la belle, la ſavante, la vertueuſe Hypatie. Tous les ſaints, que l'égliſe romaine révere, ont été, ou des rebelles, qui ont combattu pour la cauſe de ſon ambition, ou des imbécilles, qui l'ont richement dotée, ou des viſionnaires, qui ſe ſont détruits eux-mêmes.

ſes, dont il fait des devoirs à ſes dévots ſectateurs, & qu'il leur montre comme des moyens aſſurés d'appaiſer la divinité, d'obtenir ſes graces, de mériter ſes récompenſes ineffables.

Le premier, & le plus eſſentiel des devoirs du chriſtianiſme, eſt de *prier*. C'eſt à la priere continuelle, que le chriſtianiſme attache ſa félicité; ſon Dieu, que l'on ſuppoſe rempli de bontés, veut être ſollicité pour répandre ſes graces; il ne les accorde qu'à l'importunité: ſenſible à la flatterie, comme les rois de la terre, il exige une étiquette, il n'écoute favorablement que des vœux préſentés ſuivant une certaine forme. Que dirions-nous d'un pere, qui, connoiſſant les beſoins de ſes enfans, ne conſentiroit point à leur donner la nourriture néceſſaire, à moins qu'ils ne l'arrachaſſent par des ſupplications ferventes, & ſouvent inutiles? Mais, d'un autre côté, n'eſt-ce pas ſe défier de la ſageſſe de Dieu, que de preſcrire des regles à ſa conduite? N'eſt-ce pas révoquer en doute ſon immutabilité, que de croire que ſa créature peut l'obliger à changer ſes décrets? S'il fait tout, qu'a-t-il beſoin d'être averti ſans ceſſe des diſcours du cœur & des deſirs de ſes ſujets? S'il eſt tout-puiſſant, comment ſeroit-il flatté de leurs hommages, de leurs ſoumiſſions réitérées, de l'anéantiſſement où ils ſe mettent à ſes pieds?

En un mot, la priere ſuppoſe un Dieu capricieux, qui manque de mémoire, qui eſt ſenſible à la louange, qui eſt flatté de voir ſes ſujets humiliés devant lui, qui eſt jaloux de recevoir,

à chaque inſtant, des marques réitérés de leur ſoumiſſion.

Ces idées, empruntées des princes de la terre, peuvent-elles bien s'appliquer à un être tout-puiſſant, qui n'a créé l'univers que pour l'homme, & qui ne veut que ſon bonheur ? Peut-on ſuppoſer qu'un être tout-puiſſant, ſans égal & ſans rivaux, ſoit jaloux de ſa gloire ? Eſt-il une gloire pour un être à qui rien ne peut être comparé ? Les chrétiens ne voient-ils pas qu'en voulant exalter & honorer leur Dieu, ils ne font réellement que l'abbaiſſer & l'avilir ?

Il entre encore dans le ſyſtême de la religion chrétienne, que les prieres des uns peuvent être applicables à d'autres : ſon Dieu, partial pour ſes favoris, ne reçoit que les requêtes de ceux-ci ; il n'écoute ſon peuple ; que lorſque ſes vœux lui ſont offerts par ſes miniſtres. Dieu devient un ſultan, qui n'eſt acceſſible que pour ſes miniſtres, ſes viſirs, ſes eunuques, & les femmes de ſon ſérail. De-là, cette foule inombrable de prêtres, de cénobites, de moines & de religieuſes, qui n'ont d'autres fonctions, que d'élever leurs mains oiſives au ciel, & de prier nuit & jour, pour obtenir ſes faveurs pour la ſociété. Les nations payent chérement ces importans ſervices, & de pieux fainéans vivent dans la ſplendeur, tandis que le mérite réel, le travail & l'induſtrie ; languiſent dans la miſere *.

Sous

* Un Empereur (c'étoit Juſtin, ſi je ne me trompe) de-

Sous prétexte de vaquer à la priere & aux cérémonies de son culte, le chrétien, surtout dans quelques sectes plus superstitieuses, est obligé de demeurer oisif, de rester les bras croisés pendant une grande partie de l'année; on lui persuade qu'il honore son Dieu par son inutilité; des fêtes, multipliées par l'intérêt des prêtres & la crédulité des peuples, suspendent les travaux nécessaires de plusieurs millions de bras; l'homme du peuple va prier dans un temple, au lieu de cultiver son champ, là il repaît ses yeux de cérémonies puériles, & ses oreilles de fables & de dogmes auxquels il ne peut rien comprendre. Une religion tyrannique fait un crime à l'artisan, ou au cultivateur, qui, pendant ces journées consacrées au desœuvrement, oseroit s'occuper du soin de faire subsister une famille nombreuse & indigente; & de concert avec la religion, le gouvernement puniroit ceux qui auroient l'audace de gagner du pain, au lieu de faire des prieres, ou de rester les bras croisés *.

mandoit pardon à Dieu, & se faisoit un scrupule du tems qu'il donnoit à l'administration de l'Etat, & qu'il ôtoit à ses prieres.

* Constantin, comme empereur, ordonna en l'an 321, de cesser le Dimanche toutes les fonctions de la justice, les métiers & les occupations ordinaires des villes. Celles de la campagne & de l'agriculture furent exemptées de cette loi. Ces dispositions étoient au moins plus raisonnables que celles qui subsistent aujourd'hui, sur-tout chez les catholiques romains. C'est maintenant le pape & les évêques qui prescrivent les fetes, & qui forcent le peuple à être oisif. Voyez *Tillemont*, *vie de Constantin*, *art.* 11. *p.* 180.

La raison peut-elle souscrire à cette obligation bizarre de s'abstenir de viandes & de quelques alimens, que certaines sectes chrétiennes imposent ? Le peuple, qui vit de son travail, est, en conséquence de cette loi, forcé de se contenter, pendant des intervalles très-longs, d'une nourriture chere, mal-saine, & peu propre à réparer les forces.

Quelles idées abjectes & ridicules doivent avoir de leur Dieu, des insensés qui croient qu'il s'irrite de la qualité des mets qui entrent dans l'estomach de ses créatures! cependant à prix d'argent, le ciel devient plus accommodant. Les prêtres des chrétiens ont été sans cesse occupés à gêner leurs crédules sectateurs, afin de les obliger à transgresser ; le tout, pour avoir occasion de leur faire expier chérement leurs prétendues transgressions. Tout dans le christianisme, jusqu'aux péchés, tourne au profit du prêtre *.

* Les Grecs & les Chrétiens orientaux observent plusieurs carêmes, & jeûnent avec rigueur. En Espagne, en Portugal, on achete la permission de faire gras les jours défendus : on est forcé de payer la taxe, ou *la bulle de la la Croisade*, même quand on se conformeroit aux commandemens de l'église, sans cela point d'absolution. L'usage de jeûner, & de s'abstenir de certains alimens, est venu des Egyptiens aux Juifs, & de ceux-ci aux chrétiens & aux Mahométans. Les puissances, que les catholiques Romains regardent comme hérétiques, sont presque les seules qui profitent de l'abstinence de la viande ; les Anglois leur vendent de la morue, & les Hollandois des harengs. N'est-il pas bien singulier, que les chrétiens s'abstiennent de viande, abstinence qui n'est ordonnée nulle part dans le Nouveau-Testament, tandis qu'ils ne s'abstiennent point

Aucun culte ne mit jamais ses sectateurs dans une dépendance plus entiere, & plus continuelle de leurs prêtres, que le christianisme ; ils ne perdirent jamais de vue leur proie ; ils prirent les mesures les plus justes pour asservir les hommes & les faire contribuer à leur puissance, à leurs richesses, à leur empire. Médiateurs entre le monarque céleste & ses sujets, ces prêtres furent regardés comme des courtisans en crédit, comme des ministres chargés d'exercer la puissance en son nom, comme des favoris auxquels la divinité ne pouvoit rien refuser. Ainsi, les ministres du Très-Haut devinrent les maîtres absolus du sort des chrétiens ; ils s'emparerent, pour la vie, des esclaves que la crainte & les préjugés leur soumirent ; ils se les attacherent, & se rendirent nécessaires à eux, par une foule de pratiques & de devoirs aussi puériles que bizarres, qu'ils eurent soin de leur faire regarder comme indispensablement nécessaires au salut. Ils leur firent, de l'omission de ces devoirs, des crimes bien plus graves, que de la violation manifeste des regles de la morale & de la raison.

Ne soyons donc point étonnés, si dans les sectes les plus chrétiennes, c'est-à-dire, les plus superstitieuses, nous voyons l'homme perpétuellement infesté par des prêtres. A peine est-il

---

du sang, du boudin, & de la chair des animaux étouffés qui sont absolument défendus par les Apôtres, & aussi sévérement que la fornication ? Voyez *les actes des Apôt. ch.* 15. *v.* 8.

ſorti du ſein de ſa mere, que, ſous prétexte de le laver d'une prétendue *tache originelle*, ſon prêtre le baptiſe pour de l'argent, le réconcilie avec un Dieu qu'il n'a point encore pu offenſer; à l'aide de paroles & d'enchantemens, il l'arrache au domaine du démon. Dès l'enfance la plus tendre, ſon éducation eſt ordinairement confiée à des prêtres, dont le principal objet eſt de lui inculquer de bonne heure les préjugés néceſſaires à leurs vues; ils lui inſpirent des terreurs, qui ſe multiplieront en lui pendant toute ſa vie; ils l'inſtruiſent dans les fables d'une religion merveilleuſe, dans ſes dogmes inſenſés, dans ſes myſteres incompréhenſibles; en un mot, ils en font un chrétien ſuperſtitieux, & jamais ils n'en font un citoyen utile, un homme éclairé *. Il n'eſt qu'une choſe qu'on lui montre comme néceſſaire, c'eſt d'être dévotement ſoumis à ſa religion. Sois dévot, lui dit-on, ſois aveugle, mépriſe ta raiſon, occupe-toi du ciel, & néglige la terre, c'eſt tout ce que Dieu te demande pour te conduire au bonheur.

Pour entretenir le chrétien dans les idées abjectes & fanatiques dont ſa jeuneſſe fut imbue, ſes prêtres, dans quelques ſectes, lui ordonnent de venir ſouvent dépoſer dans leur ſein ſes fautes

* Dans preſque tout l'univers, l'éducation des hommes eſt confiée à des prêtres. Il ne faut point être ſurpris, après cela, ſi l'ignorance, la ſuperſtition & le fanatiſme s'éterniſent. Chez les Proteſtans, ainſi que chez les catholiques, les univerſités ſont des établiſſemens purement ſacerdotaux. Il ſembleroit que les Européens ne veulent former que des moines.



les plus cachées, ses actions les plus ignorées ; ses pensées les plus secrettes ; ils le forcent de venir s'humilier à leurs pieds, & rendre hommage à leur pouvoir ; ils effrayent le coupable, & s'ils l'en jugent digne, ils le réconcilient ensuite avec la divinité, qui, sur l'ordre de son ministre, lui remet les péchés dont il s'étoit souillé. Les sectes chrétiennes, qui admettent cette pratique, nous la vantent comme un frein très-utile aux mœurs, & très-propre à contenir les passions des hommes ; mais l'expérience nous prouve, que les pays, où cet usage est le plus fidélement observé, loin d'avoir des mœurs plus pures que les autres, en ont de plus dissolues. Ces expiations si faciles ne font qu'enhardir au crime. La vie des chrétiens est un cercle de déréglemens & de *confessions* périodiques ; le sacerdoce profite seul de cet usage, qui le met à portée d'exércer un empire absolu sur les consciences des hommes. Quelle doit être la puissance d'un ordre d'hommes, qui ouvrent & ferment à leur gré les portes du ciel, qui ont les secrets des familles, qui peuvent à volonté allumer les fanatismes dans les esprits !

Sans l'aveu du sacerdoce, le chrétien ne peut participer à ses mysteres sacrés, les prêtres ont le droit de l'en exclure. Il pourroit se consoler de cette privation prétendue ; mais les anathêmes, ou *excommunications* des prêtres, font par-tout un mal réel à l'homme ; les peines spirituelles produisent des effets temporels, & tout citoyen, qui encourt la disgrace de l'église, est en danger d'encourir celle du gouvernement,

& devient un objet odieux pour ses concitoyens.

Nous avons déja vu que les ministres de la religion se sont ingérés des affaires du mariage; sans leur aveu, un chrétien ne peut devenir pere; il faut qu'il se soumette aux formes capricieuses de la religion; sans cela, la politique, d'accord avec la religion, excluroit ses enfans du rang des citoyens *.

Durant tout le cours de sa vie, le chrétien, sous peine de se rendre coupable, est obligé d'assister aux cérémonies de son culte, aux instructions de ses prêtres; dès qu'il remplit fidellement cet important devoir, il se croit le favori de son Dieu, & se persuade qu'il ne doit plus rien à la société. C'est ainsi que des pratiques inutiles prennent la place de la morale, qui partout est subordonnée à la religion, à qui elle devroit commander.

Lorsque le terme de sa vie est venu, étendu sur son lit, le chrétien est encore assailli par ses prêtres dans ses derniers instans. Dans quelques sectes chrétiennes, la religion semble être étudiée à rendre à l'homme sa mort mille fois plus amere. Un prêtre tranquille vient porter l'allarme auprès du grabat d'un mourant; sous prétexte de le réconcilier avec son Dieu, il vient

* Pour peu qu'on lise de l'histoire, on trouvera que les prêtres chrétiens ont voulu se mêler de tout : l'Eglise, en bonne mere, s'est mêlée de la coëffure, de l'habillement, de la chaussure de ses enfans. Dans le quinzieme siécle, elle étoit irritée contre les souliers pointus, que l'on portoit alors, sous le nom de *souliers à la poulaine*. S. Paul, de son tems, avoit décrié la frisure.

lui faire savourer le spectacle de sa fin *. Si cet usage est destructeur pour les citoyens, il est au moins très-utile au sacerdoce, qui doit une grande partie de ses richesses aux terreurs salutaires qu'il inspire à propos aux chrétiens riches & moribonds. La morale n'en retire pas les mêmes fruits : l'expérience nous montre que la plûpart des chrétiens, vivant avec sécurité dans le débordement, ou le crime, remettent à la mort le soin de se réconcilier avec Dieu : à l'aide d'un repentir tardif, & des largesses qu'ils font au sacerdoce, celui-ci expie leurs fautes, & leur permet d'espérer que le ciel met en oubli les rapines, les injustices & les crimes qu'ils ont commis pendant tout le cours d'une vie nuisible à leurs semblables.

La mort même ne termine point l'empire du sacerdoce sur les chrétiens de quelques sectes ; les prêtres mettent à profit son cadavre ; à prix d'argent, on acquiert, pour sa dépouille mortelle, le droit d'être déposé dans un temple, & de répandre dans les villes l'infection & la maladie. Que dis-je ? le pouvoir sacerdotal s'étend même au-delà des bornes du trépas. On achete chérement les prieres de l'église, pour délivrer

* Rien de plus barbare que les usages de l'église romaine, relativement aux mourans ; les sacremens font mourir plus de monde que les maladies & les médecins ; la frayeur ; ne peut que causer des révolutions fâcheuses dans un corps affoibli : cependant, la politique s'accorde avec la religion, pour maintenir ces usages. A Paris, lorsqu'un médecin a rendu trois visites à un malade, l'ordonnance veut qu'il lui fasse administrer les sacremens.

les ames des morts des supplices que l'on prétend destinés dans l'autre monde à les purifier. Heureux les riches, dans une religion ou à l'aide de l'argent, on peut intéresser les favoris de Dieu à le prier de remettre les peines que sa justice immuable leur avoit fait infliger * !

Tels sont les principaux devoirs que le christianisme recommande comme nécessaires, & de l'observation desquels il fait dépendre le salut. Telles sont les pratiques arbitraires, ridicules & nuisibles, qu'il ose souvent substituer aux devoirs de la société. Nous ne combattrons pas les différentes pratiques superstitieuses, admises avec respect par quelques sectes, & rejettées par d'autres, telles que les honneurs rendus à la mémoire de ces pieux fanatiques, de ces contemplateurs obscurs, que le pontife Romain met au nombre des saints †. Nous ne parlerons pas de ces pélerinages, dont la superstition des peuples fait tant

---

* A l'aide du dogme du purgatoire, & de l'efficacité des prieres de l'église pour en tirer, l'église romaine est souvent parvenue à dépouiller les familles des plus riches successions. Souvent les bons chrétiens deshéritent leurs parens, pour donner à l'église ; cela s'appelle *faire son ame héritiere*. Au Concile de Basle, tenu en 1443, les Francifcains tâcherent de faire passer en dogme cette proposition : *Beatus Franciscus, ex divino privilegio, quotannis in Purgatorium descendit, suosque omnes in cœlum deducit*. Mais ce dogme, trop favorable aux cordeliers, fut rejetté par les évêques. L'opinion de l'église catholique est, que les prieres pour les trépassés sont mises en *masse commune*. Dans ce ce cas, comme de raison, les plus riches font les fraix.

† On sait que le *Dairy*, ou pape des Japonois, a, comme celui des Romains, le droit de canoniser, ou de faire des saints. Ces saints se nomment *Camis* au Japon.

de cas, ni de ces indulgences, à l'aide desquelles les péchés sont remis. Nous nous contenterons de dire que ces choses sont communément plus respectées du peuple qui les admet, que les regles de la morale, qui souvent sont totalement ignorées. Il en coûte bien moins aux hommes de se conformer à des rites, à des cérémonies, à des pratiques, que d'être vertueux. Un bon chrétien est un homme qui se conforme exactement à ce que ses prêtres exigent de lui; ceux-ci, pour toutes vertus, lui demandent d'être aveugle, libéral & soumis.

CHAPITRE XIV.

Des effets politiques de la Religion Chrétienne.

APRES avoir vu l'inutilité, & même le danger des perfections, des vertus & des devoirs, que la religion chrétienne nous propose, voyons si elle a de plus heureuses influences sur la politique, ou si elle procure un bien-être réel aux nations chez qui cette religion est établie, & seroit fidellement observée. D'abord, nous trouvons que par-tout où le christianisme est admis, il s'établit deux législations opposées l'une à l'autre & qui se combattent réciproquement. La politique est faite pour maintenir l'union & la concorde entre les citoyens. La religion chrétienne, quoiqu'elle leur prêche de s'aimer, & de vivre en paix, anéantit bientôt ce

précepte, par les divisions nécessaires, qui doivent s'élever parmi ses sectateurs, qui sont forcés d'entendre diversement les oracles ambigus que les livres saints leur annoncent. Dès le commencement du christianisme, nous voyons des disputes très-vives entre ses docteurs *. Depuis, nous ne trouvons, dans tous les siecles, que des schismes, des hérésies, suivis de persécutions & de combats, très-propres à détruire cette concorde si vantée, qui devient impossible dans une religion où tout est obscurité. Dans toutes les disputes religieuses, les deux partis croyent avoir Dieu de leur côté, par conséquent ils sont opiniâtres. Comment ne le seroient-ils pas, puisqu'ils confondent *la cause de Dieu* avec celle de leur vanité ? Ainsi, peu disposés à céder de part & d'autre, ils se combattent, se tourmentent, se déchirent, jusqu'à ce que la force ait décidé des querelles qui jamais ne sont du ressort du bon sens. En effet, dans toutes les dissentions qui se sont élevées parmi les chrétiens, l'autorité politique fut toujours obligée d'intervenir ; les souverains prirent parti dans les disputes frivoles des prêtres, qu'ils regarderent comme des objets de la derniere importance. Dans une religion, établie par un

* Dès la premiere fois que les Apôtres s'assemblent dans le Concile de Jérusalem, nous voyons S. Paul en querelle avec S. Pierre, pour savoir s'il falloit observer les rites Judaïques, ou bien y renoncer. Les hommes, qui tenoient la foi de la premiere main, ne purent être d'accord, ils ne l'ont pas été davantage depuis.

Dieu lui-même, il n'eſt point de minuties; en conſéquence, les princes s'armerent contre une partie de leurs ſujets; la façon de penſer de la cour décida de la croyance & de la foi des ſujets; les opinions qu'elle appuya, furent les ſeules véritables; les ſatellites furent les gardiens de l'*orthodoxie*, les autres devinrent des hérétiques & des rebelles, que les premiers ſe firent un devoir d'exterminer *.

Les préjugés des princes, ou leur fauſſe politique, leur ont toujours fait regarder ceux de leurs ſujets, qui n'avoient point les mêmes opinions qu'eux ſur la religion, comme de mauvais citoyens, dangereux pour l'état, comme des ennemis de leur pouvoir. Si laiſſant aux prêtres le ſoin de vuider leurs querelles impertinentes, ils n'euſſent point perſécuté, pour leur donner du poids, ces querelles ſe ſeroient aſſoupies d'elles-mêmes, n'euſſent point intéreſſé la tranquillité publique. Si ces rois, impartiaux, euſſent récompenſé les bons, & puni les méchans, ſans avoir égard à leurs ſpéculations, à leur culte, à des cérémonies, ils n'euſſent pas forcé un grand nombre de leurs ſujets à devenir les ennemis nés du pouvoir qui les opprimoit. C'eſt à force d'injuſtices, de violen-

* Un homme d'eſprit diſoit, que la religion orthodoxe étoit, dans chaque état, celle dont étoit le bourreau. En effet, ſi l'on y fait attention, on conviendra que ce ſont les rois & les ſoldats qui ont établi tous les dogmes de la religion chrétienne. Si Louis XIV eût vécu, la conſtitution *Unigenitus* feroit devenue un article de foi parmi nous.

ces & de perſécutions, que les princes chrétiens ont cherché de tout tems à ramener les hérétiques. Le bon ſens n'eût-il pas dû leur montrer que cette conduite n'étoit propre qu'à faire des hypocrites, des ennemis cachés, ou même à produire des révoltes * ?

Mais ces réflexions ne ſont point faites pour des princes, que le chriſtianiſme travaille dès l'enfance à remplir de fanatiſme & de préjugés. Il leur inſpire, pour toute vertu, un attachement opiniâtre à des frivolités, une ardeur impétueuſe pour des dogmes étrangers au bien de l'état, une colere emporté contre tous ceux qui refuſent de plier ſous leurs opinions deſpotiques. Dès lors, les ſouverains trouvent plus court de détruire, que de ramener par la douceur : leur deſpotiſme altier ne s'abbaiſſe point à raiſonner. La religion leur perſuade que la tyrannie eſt légitime, que la cruauté eſt méritoire, quand il s'agit de la cauſe du ciel.

En effet, le chriſtianiſme changea toujours en deſpotes & en tyrans les ſouverains qui le favoriſerent ; il les repréſenta comme des divinités ſur la terre ; il fit reſpecter leurs caprices comme les volontés du ciel même ; il leur livra les peuples comme des troupeaux d'eſclaves : dont ils pouvoient diſpoſer à leur gré.

---

* Louis XIV, après la révocation de l'édit de Nantes, fit, comme l'on ſait, tourmenter les *Huguenots*, & leur défendit en même-tems de ſortir de la France. Cette conduite paroît auſſi ſenſée que celle de ſes enfans, qui tourmentent des oiſeaux qu'ils ont renfermés dans une cage, & qui pleurent enſuite, quand ils les ont tués.

En faveur de leur zèle pour la religion, il pardonna souvent aux monarques les plus pervers les injustices, les violences, les crimes; & sous peine d'irriter le très-haut, il commanda aux nations de gémir, sans murmurer, sous le glaive qui les frappoit, au lieu de les protéger. Ne soyons donc point surpris, si, depuis que la religion chrétienne s'est établie, nous voyons tant de nations gémir sous des tyrans dévots, qui n'eurent d'autre mérite qu'un attachement aveugle pour la religion, & qui d'ailleurs se permirent les crimes les plus révoltans, la tyrannie la plus affreuse, les débordemens les plus honteux, la licence la plus effrenée. Quelles que fussent les injustices, les oppressions, les rapines des souverains, ou religieux, ou hypocrites, les prêtres eurent soin de contenir leurs sujets. Ne soyons point non plus étonnés de voir tant de princes, incapables ou méchans, soutenir à leur tour les intérêts d'une religion, dont leur fausse politique avoit besoin, pour soutenir leur autorité. Les rois n'auroient aucun besoin de la superstition pour gouverner les peuples, s'ils avoient de l'équité, des lumieres & des vertus, s'ils connoissoient & pratiquoient leurs vrais devoirs, s'ils s'occupoient véritablement du bonheur de leurs sujets; mais comme il est plus aisé de se conformer à des rites, que d'avoir des talens, ou de pratiquer la vertu, le christianisme trouva trop souvent, dans les princes, des appuis disposés à le soutenir, & même des bourreaux prêts à le servir.

Les ministres de la religion n'eurent pas la même complaisance pour les souverains qui refuserent de faire cause commune avec eux, d'embrasser leurs querelles, de servir leurs passions; ils se souleverent contre ceux qui voulurent leur résister, les punir de leurs excès, les ramener à la raison, modérer leurs prétentions ambitieuses; toucher à leurs *immunités.* Les prêtres crierent alors *à l'impiété*, *au sacrilege*; ils prétendirent que le souverain *mettoit la main à l'encensoir*, usurpoit des droits accordés par Dieu lui-même; en un mot, ils chercherent à soulever les peuples contre l'autorité la plus légitime; ils armerent des fanatiques contre les souverains, travestis en tyrans, pour n'avoir point été soumis à l'église. Le ciel fut toujours prêt à venger les injustices faites à ses ministres; ceux-ci ne furent soumis eux-mêmes, & ne prêcherent la soumission aux autres, que quand il leur fut permis de partager l'autorité, ou quand ils furent trop foibles pour lui résister. Voilà pourquoi, dans la naissance du christianisme, nous voyons ses apôtres, sans pouvoir, prêcher la subordination; dès qu'il se vit soutenu, il prêcha la persécution; dès qu'il se vit puissant, il prêcha la révolte, il déposa des rois, il les fit égorger.

Dans toutes les sociétés politiques où le christianisme est établi, il subsiste deux puissances rivales, qui luttent continuellement l'une contre l'autre, & par le combat desquels l'état est ordinairement déchiré. Les sujets se parta-

gent, les uns combattent pour leur ſouverain ; les autres combattent, ou croient combattre pour leur dieu. Ces derniers doivent toujours, à la fin, l'emporter, tant qu'il ſera permis au ſacerdoce d'empoiſonner l'eſprit des peuples, de fanatiſme & de préjugés. C'eſt en éclairant les ſujets, qu'on les empêchera de ſe livrer au fanatiſme ; c'eſt en les affranchiſſant peu-à-peu du joug de la ſuperſtition, qu'on diminuera le pouvoir ſacerdotal, qui ſera toujours ſans bornes & plus fort que celui des rois, dans un pays ignorant & couvert de ténebres.

Mais la plupart des ſouverains craignent qu'on n'éclaire les hommes ; complices du ſacerdoce, ils ſe liguent avec lui pour étouffer la raiſon, & pour perſécuter tous ceux qui ont le courage de l'annoncer. Aveugles ſur leurs propres intérêts, & ſur ceux de leurs nations, ils ne cherchent à commander qu'à des eſclaves, que les prêtres rendront déraiſonnables à volonté. Auſſi voyons-nous une honteuſe ignorance, un découragement total regner dans les pays où le chriſtianiſme domine de la façon la plus abſolue : les ſouverains, ligués avec leurs prêtres, ſemblent y conjurer la ruine de la ſcience, des arts, de l'induſtrie, qui ne peuvent être que les enfans de la liberté de penſer. Parmi les nations chrétiennes, les moins ſuperſtitieuſes ſont les plus libres, les plus puiſſantes, les plus heureuſes. Dans les pays, où le deſpotiſme ſpirituel eſt d'intelligence avec le deſpotiſme temporel, les peuples croupiſſent dans l'inaction, dans la pareſſe, dans l'engourdiſſement. Les

peuples de l'Europe, qui se vantent de posséder la foi la plus pure, ne sont pas assurément les plus florissans & les plus puissans, les souverains, esclaves eux-mêmes de la religion, ne commandent qu'à d'autres esclaves, qui n'ont point assez d'énergie & de courage pour s'enrichir eux-mêmes, & pour travailler au bonheur de l'état. Dans ces sortes de contrées, le prêtre seul est opulent, le reste languit dans la plus profonde indigence. Mais qu'importent la puissance & le bonheur des nations, à une religion qui veut que ses sectateurs ne s'occupent point de leur bonheur en ce monde, qui regarde les richesses comme nuisibles, qui prêche un Dieu pauvre, qui recommande l'abjection d'ame & la mortification des sens? C'est, sans doute, pour obliger les peuples à pratiquer ces maximes, que le sacerdoce, dans plusieurs états chrétiens, s'est emparé de la plus grande partie des richesses, & vit dans la splendeur, tandis que le reste des citoyens fait son salut dans la misere *.

Tels

* Pour peu qu'on veuille calculer, on verra qu'en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, les revenus ecclésiastiques doivent excéder, non seulement ceux des souverains, mais encore ceux du reste des citoyens. On prétend que l'Espagne seule renferme plus de cinq cent mille prêtres, qui jouissent de revenus immenses.

Assurément, le Roi d'Espagne n'a pas le sixieme de ces revenus pour défendre l'état. Si les moines & les prêtres sont nécessaires à un pays, il faut convenir que le ciel lui fait payer bien chérement des prieres. L'expulsion des Maures a ruiné l'Espagne; il n'y a que l'extinction des moi-

Tels font les avantages que la religion chrétienne procure aux sociétés politiques ; elle forme un état indépendant dans l'état ; elle rend les peuples esclaves ; elle favorise la tyrannie des souverains, quand ils sont complaisans pour elle ; elle rend leurs sujets rebelles & fanatiques, quand ces souverains manquent de complaisance. Quand elle s'accorde avec la politique, elle écrase, elle avilit, elle appauvrit les nations & les prive de science & d'industrie ; quand elle se sépare d'elle, elle rend les citoyens insociables, turbulens, intolérans & rebelles.

Si nous examinons en détail les préceptes de cette religion, & les maximes qui découlent de ses principes, nous verrons qu'elle interdit tout ce qui peut rendre un état florissant. Nous avons déjà vu les idées d'imperfection que le christianisme attache au mariage, & l'estime qu'il fait du célibat ; ces idées ne sont point faites pour favoriser la population ? qui est, sans contredit, la premiere source de puissance pour un état.

Le commerce n'est pas moins contraire aux vues d'une religion, dont le fondateur prononce l'anathême contre les riches, & les ex-

---

nes qui puisse la rétablir. Mais cette opération demande beaucoup d'adresse ; un roi, qui la tenteroit trop brusquement, seroit à coup sûr détrôné, par des peuples qui ne sentiroient point le bien qu'il voudroit leur faire. Il faut, avant toutes choses, que l'Espagne soit instruite, & que le peuple soit content de son maitre.

clut du royaume des cieux. Toute induſtrie eſt également interdite à des chrétiens parfaits, qui mènent une vie proviſoire ſur la terre, & qui ne doivent jamais s'occuper du lendemain *.

Ne faut-il pas qu'un chrétien ſoit auſſi téméraire qu'inconſéquent, lorſqu'il conſent, à ſervir dans les armées ? Un homme, qui n'eſt jamais en droit de préſumer qu'il ſoit agréable à ſon Dieu, ou *en état de grace*, n'eſt-il pas un extravagant de s'expoſer à la damnation éternelle ? Un chrétien, qui a de la charité pour ſon prochain, & qui doit aimer ſes ennemis, ne devient-il pas coupable du plus grand des crimes, lorſqu'il donne la mort à un homme, dont il ignore les diſpoſitions, & qu'il peut tout d'un coup précipiter dans l'enfer †. Un ſoldat eſt un monſtre dans le chriſtianiſme ; à moins qu'il ne combatte pour la cauſe de Dieu. S'il meurt alors il devient un martyr.

Le chriſtianiſme déclara toujours la guerre aux ſciences & aux connoiſſances humaines ; elles furent regardées comme un obſtacle au ſalut ; *la ſcience enfle*, dit un apôtre. Il ne faut ni raiſon, ni étude à des hommes qui doi-

---

* S. Jean Chryſoſtôme dit, qu'*un marchand ne peut jamais plaire à ſon Dieu, qu'un chrétien ne peut être marchand, & qu'il faut le chaſſer de l'égliſe* Il ſe fonde ſur un paſſage du pſeaume 70. *Je n'ai point connu le négoce.* Si ce principe eſt vrai, toute la rue S. Honoré eſt damnée.

† Lactance dit qu'*un chrétien ne peut être, ni ſoldat, ni accuſateur.* Voyez *tom. I. p.* 137. Les Quakers & les Mennonites ne portent point les armes ; ils ſont plus conſéquens que les autres Chrétiens.

vent soumettre leur raison au joug de la foi. De l'aveu des chrétiens, les fondateurs de leur religion furent des hommes grossiers & ignorans: il faut que leurs disciples ne soient pas plus éclairés qu'eux, pour admettre les fables & les rêveries que ces ignorans révérés leur ont transmises. On a toujours remarqué que les hommes les plus éclairés ne sont communément que de mauvais chrétiens. Indépendamment de la foi; que la science peut ébranler, elle détourne le chrétien de *l'œuvre du salut*, qui est la seule véritablement nécessaire. Si la science est utile à la société politique, l'ignorance est bien plus utile à la religion & à ses ministres. Les siecles, dépourvus de science & d'industrie, furent des *siecles d'or* pour l'église de Jésus-Christ. Ce fut alors que les rois lui furent les plus soumis; ce fut alors que ses ministres attirerent dans leurs mains toutes les richesses de la société. Les prêtres d'une secte très-nombreuse veulent que les hommes, qui leur sont soumis, ignorent même les livres saints, qui contiennent les regles qu'ils doivent suivre. Leur conduite est sans doute très-sage; la lecture de la bible est la plus propre de toutes à désabuser un chrétien de son respect pour la bible *.

* Le pape S. Grégoire fit détruire, de son tems, un grand nombre de livres des payens. Dès le commencement du christianisme, nous voyons que S. Paul se fit apporter des livres, pour les faire brûler; méthode qui s'est toujours depuis pratiquée dans l'église. Les fondateurs du christianisme auroient dû defendre, sous peine de damnation, de jamais apprendre à lire. L'Eglise Romaine a fait très-

En un mot, en fuivant à la rigueur les maximes du chriftianifme, nulle fociété politique ne pourroit fubfifter. Si l'on doutoit de cette affertion, que l'on écoute ce que difent les premiers docteurs de l'églife, on verra que leur morale eft totalement incompatible avec la confervation & la puiffance d'un état. On verra que, felon Lactance, nul homme ne peut être foldat; que, felon S. Auguftin, nul homme ne peut être magiftrat; que, felon S. Chrifoftôme, nul homme ne doit faire le commerce; que, fuivant un très-grand nombre, nul homme ne doit étudier. Enfin, en joignant ces maximes à celles du Sauveur du monde, il en réfultera qu'un chrétien, qui, comme il le doit, tend à fa perfection eft le membre le plus inutile à fon pays, à fa famille, à tous ceux qui l'entou-

fagement d'ôter les livres faints des mains du vulgaire. Dès qu'on eut commencé à les lire, dans le feizieme fiecle, tout fe remplit d'héréfies & de révoltes contre les prêtres. L'heureux tems pour l'églife, où les moines feuls favoient lire & écrire, & où ils fe faifoient des titres de poffeffion! Si l'on doutoit de la haine ou du mepris des peres de l'églife pour les fciences, on en trouvera les preuves dans les paffages fuivans. S. Jerôme dit : *Geometria, arithmetica, mufica, habent in fuâ fcientiâ veritatem, fed non ex fcientia illâ, fcientia pietatis. Scientia pietatis eft nofcere fcripturas, & intelligere prophetas, Evangelia credere, prophetas non ignorare.* Vide *Hier. Ep. ad Titum.* S. Ambroife dit : *Quid tàm abfurdum quàm de aftronomia & geometriâ tractare, & profunda aeris fpatia metiri, relinquere caufas falutis, errores quaerere.* Vide *S. Ambr. de Officiis, Lib. I.* S. Auguftin dit : *Aftrologia & geometria, & alia ejufmodi; ideo defpecta funt a noftris, quia nihil ad falutem pertinent.* Vide *S. August. de ordinis difciplina.* La géométrie, pour la juftelfe qu'elle donne à l'efprit, devroit etre defendue dans tout etat chrétien.

rent ; c'eſt un contemplateur oiſif, qui ne penſe qu'à l'autre vie , qui n'a rien de commun avec les intérêts de ce monde, & n'a rien de plus preſſé que d'en ſortir promptement *.

Ecoutons Euſebe de Céſarée, & voyons ſi le chrétien n'eſt pas un vrai fanatique, dont la ſociété ne peut tirer aucun fruit. " Le genre de vie, dit-il, de l'égliſe chrétienne ſurpaſſe notre nature préſente & la vie commune des hommes ; on n'y cherche, ni nôces, ni enfans, ni richeſſes ; enfin elle eſt totalement étrangere à la façon humaine de vivre ; elle n'eſt livrée qu'à un amour immenſe des choſes céleſtes. Ceux qui la ſuivent ainſi, preſque détachés de la vie mortelle, & n'ayant que leurs corps ſur la terre, ſont tout en eſprit dans le ciel, & l'habitent déja comme des intelligences pures & céleſtes ; elles mépriſent la vie des autres hommes †. ,, Un homme, fortement perſuadé des vérités du chriſtianiſme, ne peut, en effet, s'attacher à rien ici-bas ; tout eſt pour lui une occaſion de chûte ; tout au moins le détourneroit de penſer à ſon ſolut. Si les chrétiens, par bonheur, n'étoient inconſéquens, & ne s'écartoient ſans ceſſe de leurs ſpéculations ſublimes, ne renonçoient à leur perfection fanatique, nulle ſociété chrétienne ne pourroit ſubſiſter, & les nations, éclairées par l'évangile, rentreroient dans l'état

* Tertullien dit : *Nil noſtra refert in hoc ævo, niſi de eo celeriter recedere.* Lactance fait voir, que l'idée de la fin prochaine du monde fut une des principales cauſes de la propagation du chriſtianiſme.

† Voyez *Euſebe, Demonſt. évang. t. II. p. 29.*

ſauvage. On ne verroit que des êtres farouches. pour qui le lien ſocial ſeroit entiérement briſé, qui ne feroient que prier & gémir dans cette vallée de larmes, & qui s'occuperoient de ſe rendre eux-mêmes & les autres, malheureux, afin de mériter le ciel.

Enfin, une religion, dont les maximes tendent à rendre les hommes intolérans, les ſouverains perſécuteurs, les ſujets, ou eſclaves, ou rebelles; une religion dont les dogmes obſcurs ſont des ſujets éternels de diſputes; une religion, dont les principes découragent les hommes, & les détournent de ſonger à leurs vrais intérêts; une telle religion, dis-je, eſt deſtructive pour toute ſociété.

CHAPITRE XV.

De l'Egliſe, ou du Sacerdoce des Chrétiens.

Il y eut de tout tems des hommes qui ſurent mettre à profit les erreurs de la terre. Les prêtres de toutes les religions ont trouvé le moyen de fonder leur propre pouvoir, leurs richeſſes & leurs grandeurs, ſur les craintes du vulgaire; mais nulle religion n'eut autant de raiſons que le chriſtianiſme, pour aſſervir les peuples au ſacerdoce. Les premiers prédicateurs de l'évangile, les apôtres, les premiers prêtres des chrétiens, leur ſont repréſentés comme des hommes tout divins, inſpirés par l'eſprit de Dieu, par-

tageant la toute-puissance. Si chacun de leurs successeurs ne jouit pas des mêmes prérogatives, dans l'opinion de quelques chrétiens, le corps de leurs prêtres, ou l'église est continuellement illuminée par l'esprit saint, qui ne l'abandonne jamais; elle jouit collectivement de l'infaillibilité, & par conséquent ses décisions deviennent aussi sacrées que celles de la divinité même, ou ne sont qu'une révélation perpétuée.

D'après ces notions si grandes, que le christianisme nous donne du sacerdoce, il doit, en vertu des droits qu'il tient de Jésus-Christ lui-même, commander aux nations, ne trouver aucun obstacle à ses volontés, faire plier les rois mêmes sous son autorité. Ne soyons donc point surpris du pouvoir immense que les prêtres chrétiens ont si longtems exercé dans le monde; il dut être illimité, puisqu'il se fondoit sur l'autorité du Tout-Puissant; il dut être despotique, parce que les hommes ne sont point en droit de restreindre le pouvoir divin; il dut dégénérer en abus, parce que les prêtres, qui l'exercerent, furent des hommes enivrés & corrompus par l'impunité.

Dans l'origine du christianisme, les apôtres, en vertu de la mission de J. C. prêcherent l'évangile aux Juifs & aux Gentils; la nouveauté de leur doctrine leur attira, comme on a vu, des prosélites dans le peuple; les nouveaux chrétiens, remplis de ferveur pour leurs nouvelles opinions, formerent dans chaque ville des congrégations particulieres, qui furent gouvernées par des hommes établis par les apôtres; ceux-ci

ayant reçu la foi de la premiere main, conserverent toujours l'inſpection ſur les différentes ſociétés chrétiennes qu'ils avoient formées. Telle paroît être l'origine des *évêques* ou *inſpecteurs*, qui, dans l'égliſe, ſe ſont perpétués, juſqu'à nous; origine dont ſe glorifient les princes des prêtres du chriſtianiſme moderne *. Dans cette ſecte naiſſante, on ſait que les aſſociés mirent leurs biens en commun; il paroît que ce fut un devoir qui s'exigeoit avec rigueur; puiſque, ſur l'ordre de S. Pierre, deux des nouveaux chrétiens furent frappés de mort, pour avoir retenu quelque choſe de leur propre bien. Les fonds réſultans de cette communauté étoient à la diſpoſition des apôtres, & après eux des *inſpecteurs*, ou *évêques*, ou *prêtres*, qui les remplacerent; & comme il faut que le prêtre *vive de l'autel*, on peut croire que ces évêques ſe payerent, par leurs propres mains, de leurs inſtructions, & furent à portée de puiſer dans le tréſor public. Ceux qui tenterent de nouvelles conquêtes ſpirituelles, furent obligés, ſans doute, de ſe contenter des contributions volontaires de ceux qu'ils convertiſſoient. Quoi qu'il en ſoit, les tréſors, amaſſés par la crédule piété des fideles, devinrent l'objet de la cupi-

* S. Jérôme déſapprouve hautement la diſtinction des évêques & des prêtres, ou curés. Il prétend, que *prêtre & évêque*, ſuivant S. Paul, ſont la même choſe : *avant*, dit-il, *que, par l'inſtigation de Satan, il y eût des diſtinctions dans la religion.* Aujourd'hui, les évêques, qui ne ſont bons à rien, jouiſſent de gros revenus; & un grand nombre de curés, qui travaillent, meurent de faim.

dité des prêtres, & mirent la discorde entr'eux; chacun d'eux voulut gouverner, & disposer des deniers de la communauté : de-là des brigues, des factions, que nous voyons commencer avec l'église de Dieu *. Les prêtres furent toujours ceux qui revinrent les premiers de la ferveur religieuse; l'ambition & l'avarice dûrent bientôt les détromper des maximes désintéressées qu'ils enseignoient aux autres.

Tant que le christianisme demeura dans l'abjection, & fut persécuté, ses évêques & ses prêtres, en discorde, combattirent sourdement, & leurs querelles n'éclaterent point au-dehors; mais lorsque Constantin voulut se fortifier des secours d'un parti devenu très-nombreux, & à qui son obscurité avoit permis de s'étendre, tout changea de face dans l'église; les chefs des chrétiens, séduits par l'autorité, & devenus courtisans, se combattirent ouvertement : ils engagerent les souverains dans leurs querelles; ils persécuterent leurs rivaux; & peu-à-peu comblés d'honneurs & de richesses, on ne reconnut plus en eux les successeurs de ces pauvres apôtres, ou *messagers*, que Jésus avoit envoyés pour prêcher sa doctrine; ils devinrent des princes, qui soutenus par les armes de l'opinion, furent en état de faire la loi aux Souverains eux-mêmes, & de mettre le monde en combustion.

Le pontificat, par une imprudence fâcheuse,

* Il y avoit souvent du sang répandu aux élections des évêques. Prétextat disoit : *Qu'on me fasse évêque de Rome, & je me fais chrétien.*



avoit été, sous Constantin, séparé de l'empire ; les empereurs eurent bientôt lieu de s'en repentir. En effet, l'évêque de Rome, de cette ville jadis maîtresse du monde, dont le seul nom étoit encore imposant pour les nations, sut profiter habilement des troubles de l'empire, des invasions des barbares, de la foiblesse des empereurs, trop éloignés pour veiller sur leur conduite. Ainsi, à force de menées & d'intrigues, le pontife Romain parvint à s'asseoir sur le trône des Césars. Ce fut pour lui que les Emile & les Scipions avoient combattu ; il fut regardé, dans l'occident, comme le monarque de l'église, comme l'évêque universel, comme le vicaire de J. C. sur la terre, enfin, comme l'organe infaillible de la divinité *

Si ces titres hautains furent rejettés dans l'orient, le pontife des Romains regna sans concurrent sur la plus grande partie du monde chrétien ; il fut un Dieu sur terre ; par l'imbécilité des souverains, il devint l'arbitre de leurs

* On sait que la prééminence des papes, toujours contestée par les patriarches d'Alexandrie, de Constantinople & de Jérusalem, est fondée sur une équivoque qui se trouve dans le Nouveau Testament. Le pape se prétend successeur de S. Pierre, à qui Jésus dit : *Tu es Pierre, & sur cette pierre je fonderai mon Eglise.* Mais les meilleurs critiques nient que S. Pierre ait jamais été à Rome. A l'égard de l'infaillibilité du pape, quoique plusieurs chrétiens aient assez de force d'esprit pour la nier, en recueillant les voix, on verra que c'est une vérité incontestable dans l'esprit des Espagnols, des Italiens ; des Portugais, des Allemands, des Flamands, & même de la plupart des François. Bellarmin assure que le pape est en droit de faire des injustices. *Jure potest contra jus decernere.*

destinées ; il fonda une *théocratie*, ou un gouvernement divin, dont il fut le chef, & les rois furent ses lieutenans. Il les détrôna, il souleva les peuples contre eux, quand ils eurent l'audace de lui résister : en un mot, ses armes spirituelles, pendant une longue suite de siecles, furent plus fortes que les temporelles; il fut en possession de distribuer des couronnes; il fut toujours obéi par les nations abruties; il divisa les princes, afin de regner sur eux, & son empire dureroit encore aujourd'hui, si le progrès des lumieres, dont les souverains paroissent si ennemis, ne les avoit peu-à-peu affranchis, ou si ces souverains inconséquens aux principes de leur religion, n'avoient pas plutôt écouté l'ambition, que leur devoir *. En effet, si les ministres de l'église ont reçu leur pouvoir de J. C. lui-même, c'est se révolter contre lui, que de résister à ses représentans. Les rois, comme les sujets, ne peuvent sans crime se soustraire à l'autorité de Dieu : l'autorité spirituelle venant du monarque céleste, doit l'emporter sur la temporelle, qui vient des hommes ; un prince vraiment chrétien doit être le serviteur de l'église, ou le premier esclave des prêtres.

Ne soyons donc point étonnés si, dans les siecles d'ignorance, les prêtres furent plus forts

---

* C'est l'ambition, & le désir d'usurper les possessions des autres; qui donnerent aux papes un si grand ascendant en Europe. Les souverains, au lieu de se réunir contre lui, comme ils auroient dû le faire, ne cherchoient qu'à l'attirer dans leur parti, & à tirer de lui des titres, pour s'emparer des biens qui excitoient leurs desirs.

que les rois, & furent toujours préférablement obéis par les peuples, plus attachés aux intérêts du ciel qu'à ceux de la terre *. Chez des nations superstitieuses, la voix du Très-Haut & de ses interprêtes doit être bien plus écoutée que celle du devoir, de la justice & de la raison. Un bon chrétien, soumis à l'église, doit être aveugle & déraisonnable, toutes les fois que l'église l'ordonne; qui a droit de nous rendre absurdes, a le droit de nous commander des crimes.

D'un autre côté, des hommes, dont le pouvoir sur la terre vient de Dieu même, ne peuvent dépendre d'aucun pouvoir : ainsi, l'indépendance du sacerdoce des chrétiens est fondée sur les principes de leur religion : aussi fut-il toujours s'en prévaloir. Il ne faut donc point s'étonner, si les prêtres du christianisme, enrichis & dotés par la générosité des rois & des peuples, méconnurent la vraie source de leur opulence & de leurs privileges. Les hommes peuvent ôter ce que les hommes ont donné par surprise, ou par imprudence; les nations, détrompées de leurs préjugés, pourroient un jour réclamer contre des donations extorquées par la crainte, ou surprises par l'imposture. Les prêtres sentirent tous ces inconvéniens; ils prétendirent donc qu'ils ne tenoient que de Dieu seul ce que les hommes

* Il est évident que dans les tems d'ignorance, les chrétiens faisoient plus de cas de leurs prêtres que de leurs rois. En Angleterre sous le gouvernement des Saxons, l'amende que l'on payoit, ou que la loi fixoit, pour le meurtre de l'Archevêque de Cantorbéry, étoit plus forte que celle que l'on devoit payer pour la vie du Monarque.

leur avoient accordé, & par un miracle surprenant, on les en crut sur leur parole *.

Ainsi, les intérêts du sacerdoce furent séparés de ceux de la société; des hommes, voués à Dieu, & choisis pour être ses ministres, ne furent plus des citoyens; ils ne furent point confondus avec des sujets prophanes; les loix & les tribunaux civils n'eurent aucun pouvoir sur eux; ils ne furent jugés que par des hommes de leur propre corps. Par-là, les plus grands excès demeurerent souvent impunis; leur personne, soumise à Dieu seul, fut inviolable & sacrée †.

* Les droits divins des prêtres, ou les immunités ecclésiastiques, datent de très-loin. Isis, qui étoit une déesse, donna aux prêtres d'Egypte un tiers de son royaume, pour les engager à rendre les honneurs divins à Osiris son époux, après sa mort. Voyez *Diod. de Sicile*, *liv. II. ch.* 1. Les prêtres Egyptiens ont toujours au moins joui des dixmes, & furent exempts de toutes les charges publiques. Moyse, qui étoit un Egyptien, & de la tribu de Lévi, ainsi que le Dieu des Juifs, ne paroissent occupés que du soin de faire subsister les prêtres, à l'aide des sacrifices & des dixmes qu'ils leur assignent. Les pretres chrétiens ont indubitablement succédé aux droits des prêtres juifs; d'où l'on voit que ce seroit un grand péché, que de ne point payer les dixmes à l'Eglise, & que ce seroit un grand crime, que de vouloir les soumettre aux impositions ordinaires. *Dans la Genèse*, *ch.* 47. *v.* 26. nous trouvons, *que la terre des prêtres ne payoit rien au Roi.* Selon *le Lévitique*, *ch.* 27. *v.* 21. 28. *les biens des prêtres ne pouvoient point se racheter.* Les prêtres des chrétiens, comme l'on voit, s'en sont tenus à la loi judaique, relativement à leurs biens.

† La cause des démêlés de Henri II, roi d'Angleterre, avec le saint archevêque de Cantorbéry (Thomas Beckęt) fut que le monarque voulut punir des ecclésiastiques, pour des assassinats & des crimes par eux commis. En dernier lieu, le Roi de de Portugal a été obligé de solliciter vainement la permission de faire juger des Jésuites, accusés d'avoir trempé

Les souverains furent obligés de défendre leurs possessions, & de les protéger, sans qu'ils contribuassent aux charges publiques, ou du moins ils n'y contribuerent qu'autant qu'il convint à leurs intérêts ; en un mot, ces hommes révérés furent impunément nuisibles & méchans, & ne vécurent dans les sociétés, que pour les dévorer, sous prétexte de les repaître d'instructions, & de prier pour elles.

En effet, depuis dix-huit siecles, quel fruit les nations ont-elles retiré de leurs instructions ? Ces hommes infaillibles ont-ils pu convenir entr'eux sur les points les plus essentiels d'une religion révélée par la divinité? Quelle étrange révélation, que celle qui a besoin de commentaires & d'interprétations continuelles ? Que penser de ces divines écritures, que chaque secte entend si diversement ? Les peuples, nourris sans cesse de l'instruction de tant de pasteurs; les peuples, éclairés des lumieres de l'évangile : ne sont, ni plus vertueux, ni plus instruits sur l'affaire la plus importante pour eux. On leur dit de se soumettre à l'église, & l'église n'est jamais d'accord avec elle-même ; elle s'occupe, dans tous les siecles, à réformer, à expliquer, à détruire, à rétablir sa céleste doctrine ; ses ministres créent au besoin de nou-

---

dans le crime de lèze-majesté, commis sur sa personne. L'église ne souffre pas volontiers que l'on punisse ses ministres, c'est pour lors qu'elle *abhorre le sang* ; elle n'est pas si difficile, quand il s'agit de faire repandre celui des autres.

veaux dogmes, inconnus aux fondateurs de l'égise. Chaque âge voit naître de nouveaux mysteres, de nouvelles formules, de nouveaux articles de foi. Malgré les inspirations de l'esprit saint, le christianisme n'a jamais pu atteindre la clarté, la simplicité, la consistance, qui sont les preuves indubitables d'un bon systême. Ni les *Conciles*, ni les *Canons*, ni cette foule de *Décrets* & de loix, qui forment le code de l'église, n'ont pu jusqu'ici fixer les objets de la croyance de l'église.

Si un payen sensé vouloit embrasser le christianisme, il seroit, dès les premiers pas, jetté dans la plus grande perplexité, à la vue des sectes multipliées; dont chacune prétend conduire le plus sûrement au salut, & se conformer le plus exactement à la parole de Dieu. Pour laquelle de ces sectes osera-t-il se déterminer, voyant qu'elles se regardent avec horreur, & que plusieurs d'entr'elles damnent impitoyablement toutes les autres; qu'au lieu de se tolérer, elles se tourmentent & se persécutent; & que celles, qui en ont le pouvoir, font sentir à leurs rivales les cruautés les plus étudiées, & les fureurs les plus contraires au repos des sociétés? Car, ne nous y trompons point, le chistianisme, peu content de violenter les hommes, pour les soumettre extérieurement à son culte, a inventé l'art de tyranniser la pensée, & de tourmenter les consciences; art inconnu à toutes les superstitions payennes. Le zèle des ministres de l'église ne se borne point à l'extérieur, ils fouillent jusque dans les

replis du cœur ; ils violent insolemment son sanctuaire impénétrable ; ils justifient leurs sacrileges & leurs ingénieuses cruautés, par le grand intérêt qu'ils prennent au salut des ames.

Tels sont les effets qui résultent nécessairement des principes d'une religion, qui croit que l'erreur est un crime digne de la colere de son Dieu. C'est en conséquence de ces idées, que les prêtres, du consentement des souverains, sont chargés, dans certains pays, de maintenir la foi dans sa pureté. Juges dans leur propre cause, ils condamnent aux flammes ceux dont les opinions leur paroissent dangereuses *. entourés de délateurs, ils épient les actions & les discours des citoyens, & sacrifient à leur sûreté tous ceux qui leur font ombrage. C'est sur ces maximes abominables que l'*inquisition* est fondée ; elle veut trouver des coupables, c'est l'être déjà, que de lui avoir donné des soupçons. Voilà

* Les tribunaux civils, quand ils sont justes, ont pour maxime de chercher tout ce qui peut tendre à la défense de l'accusé ; le tribunal de l'inquisition prend exactement le contrepied. Jamais on ne dit à l'accusé la cause de sa détention, jamais on ne lui confronte les témoins ; s'il ignore son crime, il faut pourtant qu'il l'avoue. Voilà les maximes des pretres chrétiens. Il est vrai que l'inquisition ne condamne personne a mourir ; des prêtres ne peuvent verser du sang par eux-mêmes, cette fonction est réservée au *bras séculier*, & ces fourbes font mine d'intercéder pour le coupable, bien sûrs de n'être point écoutés. Que dis-je ? ils feroient, sans doute, un beau bruit, si le magistrat alloit les prendre au mot. Conduite bien digne de ces hommes, en qui l'intérêt étouffe l'humanité, la sincérité, la pudeur.

Voilà les principes d'un tribunal sanguinaire, qui perpétue l'ignorance & l'engourdissement des peuples par-tout où la fausse politique des rois lui permet d'exercer ses fureurs. Dans des pays, qui se croient plus éclairés & plus libres, nous voyons des évêques, qui n'ont point honte de faire signer des *formules* & des *professions de foi* à ceux qui dépendent d'eux; ils leurs font des questions captieuses. Que dis-je? les femmes même ne sont point exemptes de leurs recherches; un prélat veut savoir leur sentiment sur des subtilités inintelligibles pour ceux mêmes qui les ont inventées.

Les disputes entre les prêtres du christianisme firent naitre des animosités, des haines, des hérésies. Nous en voyons, dès la naissance de l'église. Un systême, fondé sur des merveilles, des fables, des oracles obscurs, doit être une source féconde de querelles. Au lieu de s'occuper des connoissances utiles, les théologiens ne s'occuperent jamais que de leurs dogmes; au lieu d'étudier la vraie morale & de faire connoître aux peuples leurs vrais devoirs, ils chercherent à faire des adhérens. Les prêtres du christianisme amuserent leur oisiveté par les spéculations inutiles d'une science barbare & énigmatique, qui, sous le nom de science de Dieu, ou de *théologie*, s'attira les respects du vulgaire. Ce systême, d'une ignorance présomptueuse, opiniâtre & raisonnée, semblable au Dieu des chrétiens, fut incompréhensible comme lui. Ainsi, les disputes nâquirent des disputes. Souvent des génies profonds, & dignes d'être

regrettés, s'occuperent paisiblement de subtilités puériles, de questions oiseuses, d'opinions arbitraires, qui, loin d'être utiles à la société, ne firent que la troubler. Les peuples entrerent dans des querelles qu'ils n'entendirent jamais; les princes prirent la défense de ceux des prêtres qu'ils voulurent favoriser, ils déciderent à coups d'épée l'orthodoxie; & le parti qu'ils choisirent, accabla tous les autres; car les souverains se croient toujours obligés de se mêler des disputes théologiques; ils ne voient pas, qu'en s'en mêlant, ils leur donnent de l'importance & du poids, & toujours les prêtres chrétiens appellerent des secours humains, pour soutenir des opinions, dont pourtant ils croioient que Dieu leur avoit garanti la durée. Les héros, que nous trouvons dans les annales de l'église, ne nous montrent que des fanatiques opiniâtres, qui furent les victimes de leurs folles idées; ou des persécuteurs furieux qui traiterent leurs adversaires avec la plus grande inhumanité; ou des factieux, qui troublerent les nations. Le monde, du tems de nos peres, s'est dépeuplé, pour défendre des extravagances qui font rire une postérité, qui n'est pas moins insensée qu'eux.

Presque dans tous les siecles, on se plaignit hautement des abus de l'église; on parla de les réformer. Malgré cette prétendue réforme, *dans le chef & dans les membres de l'église*, elle fut toujours corrompue. Des prêtres avides, turbulens, séditieux, firent gémir les nations sous le poids de leurs vices, & les princes furent

trop foibles pour les ramener à la raiſon. Ce ne fut que les diviſions & les querelles de ces tyrans, qui diminuerent la peſanteur de leur joug, pour les peuples & pour les ſouverains. L'empire du pontife romain, après avoir duré un grand nombre de ſiecles, fut enfin ébranlé par des enthouſiaſtes irrités, par des ſujets rebelles, qui oſerent examiner les droits de ce despote redoutable : pluſieurs princes, fatigués de leur eſclavage & de leur pauvreté, embraſſerent des opinions qui les mirent à portée de s'emparer des dépouilles du clergé. Ainſi, l'unité de l'égliſe fut déchirée, les ſectes ſe multiplierent, & chacune combattit pour défendre ſon ſyſtême.

Les fondateurs de cette nouvelle ſecte, que le pontife de Rome traite de *novateurs*, d'*hérétiques*, & d'impies, renoncerent, à la vérité, à quelques-unes de leurs anciennes opinions; mais contens d'avoir fait quelques pas vers la raiſon, ils n'oſerent jamais ſecouer entiérement le joug de la ſuperſtition; ils continuerent à reſpecter les livres ſaints des chrétiens; ils les regarderent comme les ſeuls guides des fideles; ils prétendirent y trouver les principes de leurs opinions; enfin, ils mirent ces livres obſcurs, où chacun peut trouver aiſément tout ce qu'il veut, & où la divinité parle ſouvent un langage contradictoire, entre les mains de leurs ſectateurs, qui, bientôt égarés dans ce labyrinthe tortueux, firent éclorre de nouvelles ſectes.

Ainſi, les chefs des ſectes, les prétendus ré-

fin, dans toute secte chrétienne, le prêtre exercera toujours un pouvoir qui peut devenir funeste à l'Etat; il y formera des enthousiastes, des hommes mystiques, des fanatiques, qui exciteront des troubles, toutes les fois qu'on leur fera entendre que la *cause de Dieu* le demande, que l'*Eglise est en danger* qu'il s'agit de combattre pour la *gloire* du très-haut.

Aussi voyons-nous dans les pays chrétiens, la puissance temporelle servilement soumise au sacerdoce, occupée à exécuter ses volontés, à exterminer ses ennemis, à maintenir ses droits, ses richesses, ses immunités. Dans presque toutes les nations soumises à l'évangile, les hommes les plus oisifs, les plus séditieux, les plus inutiles & les plus dangereux, sont les plus honorés & les mieux récompensés. La superstition du peuple lui fait croire qu'il n'en fait jamais assez pour les ministres de son Dieu. Ces sentimens sont les mêmes dans toutes les sectes *. Partout les prêtres en imposent aux souverains,

---

les punissent, quand le fruit de leur examen n'est pas le même que le leur. Les églises protestantes ne se vantent pas d'être infaillibles; mais elles veulent qu'on suive leurs décisions, comme si elles l'étoient. C'est pour des querelles de religion, & faute de tolérance, que Charles premier fut forcé de perdre la tête. Quoique les nations protestantes se vantent d'être tolérantes, la différence de religion y met une grande différence entre les citoyens: le Calviniste, le Luthérien, l'Anglican, haïssent le papiste, & le méprisent, de même que celui-ci les damne. Par-tout, la secte dominante fait cruellement sentir sa supériorité aux autres.

* J'en excepte pourtant les *Quakers*, ou *Trembleurs*, qui ont le bon esprit de ne vouloir point de prêtres dans leur secte.

forcent la politique de plier sous la religion ; & s'opposent aux institutions les plus avantageuses à l'état. Par-tout ils sont les instituteurs de la jeunesse, qu'ils remplissent, dès l'enfance, de leurs tristes préjugés.

Cependant, c'est sur-tout dans les contrées qui sont restées soumises au pontife Romain, que le sacerdoce a toujours joui du plus haut dégré de richesses & de pouvoir. La crédulité leur soumit les rois eux-mêmes, ceux-ci ne furent que les exécuteurs de leurs volontés souvent cruelles; ils furent prêts à tirer le glaive, toutes les fois que le prêtre l'ordonna *. Les monarques de la secte romaine, plus aveugles que tous les autres, eurent, dans les ministres de l'église, une confiance imprudente, qui fut cause que presque toujours ils se prêterent à leurs vues intéressées. Cette secte effaça toutes les autres, par ses fureurs intolérantes, & ses persécutions atroces. Son humeur turbulente & cruelle la rendit justement odieuse aux nations moins déraisonnables, c'est-à-dire, moins chrétiennes †.

---

* *Ad nutum sacerdotis*, comme a dit le doux S. Bernard.

† Dieu rejette les tièdes ; tout chrétien doit avoir du zèle, puisqu'il doit aimer tendrement son Dieu. Un Roi très-chrétien doit tout exterminer, plutôt que de souffrir que ses sujets offensent son Dieu. Philippe II & Louis XIV furent des rois vraiment chrétiens. Les Anglois & les Hollandois sont des chrétiens tièdes & lâches, qui préferent la prospérité de l'état & du commerce aux intérêts de la religion. Dans le christianisme, tolérance & indifférence pour la religion, sont devenues des synonymes. Comment peut-on embrasser le parti de la tolérance, dans une religion dont le fondateur a dit : *Qui n'est point avec moi, est contre moi.*

N'en soyons point étonnés, la religion romaine fut purement inventée pour rendre le socerdoce tout-puissant; ses prêtres eurent le talent de s'identifier avec la divinité, leur cause fut toujours la sienne, leur gloire devint la gloire de Dieu, leurs décisions furent des oracles divins; leurs biens appartinrent au royaume du ciel; leur orgueil, leur avarice, leurs cruautés, furent légitimés par les intérêts de leur céleste maître, bien plus, dans cette secte le prêtre vit son souverain à ses pieds, lui faire un humble aveu de ses fautes, & lui demander d'être réconcilié avec son Dieu. Rarement vit-on le prêtre user de son ministere sacré pour le bonheur des peuples, il ne songea point à reprocher aux monarques l'abus injuste de leur pouvoir, les miseres de leurs sujets, les pleurs des opprimés; trop timide, ou trop bon courtisan, pour faire tonner la vérité dans leurs oreilles, il ne leur parle point de ces vexations multipliées sous lesquelles les nations gémissent, de ces impôts onéreux qui les accablent, de ces guerres inutiles qui les détruisent, de ces invasions perpétuelles des droits du citoyen; ces objets n'intéressent point l'église, qui seroit au moins de quelque utilité, si elle employoit son pouvoir pour mettre un frein aux excès des tyrans superstitieux *.

---

* Le maréchal de D** disoit à Louis XIV : *Je conçois bien que Votre Majesté trouve un confesseur, qui, pour avoir du crédit, lui donne l'absolution; mais je ne conçois pas comment le pere Tellier trouve quelqu'un pour l'absoudre lui-même.*

Les terreurs de l'autre monde feroient des mensonges pardonnables, si elles fervoient à faire trembler les rois. Ce ne fut point-là l'objet des miniſtres de la religion ; ils ne ſtipulerent preſque jamais les intérêts des peuples ; ils encenſerent la tyrannie ; ils eurent de l'indulgence pour ſes crimes réels ; ils lui fournirent des expiations aiſées ; ils lui promirent le pardon du ciel ; ſi elle entroit avec chaleur dans ſes querelles. Ainſi, dans la religion romaine, le ſacerdoce regna ſur les rois ; il fut par conſéquent aſſuré de regner ſur les ſujets. La ſuperſtition & le deſpotiſme firent donc une alliance éternelle ; & réunirent leurs efforts, pour rendre les peuples eſclaves & malheureux. Le prêtre ſubjugua les ſujets par des terreurs religieuſes, pour que le ſouverain pût les dévorer ; celui-ci, en récompenſe, accorda au prêtre la licence, l'opulence, la grandeur, & s'engagea à détruire tous ſes ennemis *.

Que dirons-nous de ces docteurs, que les chrétiens appellent *Caſuiſtes* ; de ces prétendus moraliſtes, qui ont voulu meſurer juſqu'où la créature peut, ſans riſquer ſon ſalut, offenſer ſon créateur ? Ces hommes profonds ont enri-

* Les nations catholiques ſont les plus ignorantes & les plus eſclaves de l'Europe ; l'eſclavage religieux entraîne l'eſclavage politique. Les prêtres de l'Egliſe romaine ſemblent faire aux ſouverains la même propoſition que le diable fit à Jéſus-Chriſt, lorſqu'il le tenta dans le déſert. *Hæc omnia tibi dabo, ſi cadens adoraveris me.* Nous te livrerons tous tes ſujets pieds & poings liés, ſi tu veux te ſoumettre à nos fantaiſies.

chi la morale chrétienne d'un ridicule tarif de péchés; ils ſavent le dégré de colere que chaque péché excite dans la bile de l'être ſuprême. La vraie morale n'a qu'une meſure pour juger des fautes des hommes; les plus graves ſont celles qui nuiſent le plus à la ſociété. La conduite, qui fait tort à nous-mêmes, eſt imprudente & déraiſonnable; celle qui nuit aux autres, eſt injuſte & criminelle.

Tout, juſqu'à l'oiſiveté même, eſt récompenſé dans les prêtres du chriſtianiſme. De ridicules fondations ſont ſubſiſter dans l'aiſance une foule de fainéans, qui dévorent la ſociété, ſans lui prêter aucun ſecours. Les peuples, déjà accablés par des impôts, ſont encore tourmentés par des ſangſues, qui leur font acheter chérement des prieres inutiles, qu'ils font négligemment; tandis que l'homme à talens, le ſçavant induſtrieux, le militaire courageux, languiſſent dans l'indigence, ou n'ont que le néceſſaire, des moines pareſſeux, & des prêtres oiſifs, jouiſſent d'une abondance honteuſe pour les êtres qui la tolerent*.

En un mot, le chriſtianiſme rend les ſociétés complices de tous les maux que leur font

---

* La ſatyre la plus forte, qui ait jamais été faite des prêtres du chriſtianiſme, eſt contenue dans *S. Matthieu ch.* 33. Tout ce que le Chriſt y dit des Scribes & des Phariſiens, convient exactement à nos prêtres. Dans la parabole du Samaritain, Jeſus-Chriſt nous fait entendre que les prêtres ſont de tous les hommes les moins humains. Il eſt rare, parmi nous, que les mendians s'adreſſent a un eccléſiaſtique.

ses ministres de la divinité ; ni l'inutilité de leurs prieres, prouvée par l'expérience de tant de siecles, ni les effets sanglans de leurs funestes disputes, ni mêmes leurs débordemens & leurs excès, n'ont encore pu détromper les nations de ces hommes divins, à l'existence desquels ellesont la simplicité de croire leur salut attaché.

CHAPITRE XVI *& dernier.*

CONCLUSION.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici, prouve, de la façon la plus claire, que la religion chrétienne est contraire à la saine politique & au bien-être des nations. Elle ne peut être avantageuse que pour des princes dépourvus de lumieres & de vertus, qui se croiront obligés de regner sur des esclaves, & qui, pour les dépouiller & les tyranniser impunément, se ligueront avec le sacerdoce, dont la fonction fut toujours de les tromper au nom du ciel. Mais ces princes imprudens doivent se souvenir que pour réussir dans leurs projets, ils ne peuvent se dispenser d'être eux-mêmes les esclaves des prêtres qui tourneroient infailliblement contre eux leurs armes sacrées, s'ils leur manquoient de soumission, ou s'ils refusoient de servir leurs passions.

Nous avons vu plus haut, que la religion chrétienne, par ses vertus fanatiques, par ses perfections insensées, par son zèle, n'est point

nuisible à la saine morale, à la droite raison, au bonheur des individus, à l'union des familles. Il est aisé de sentir qu'un chrétien, qui se propose un Dieu lugubre & souffrant pour modele, doit s'affliger sans cesse & se rendre malheureux. Si ce monde n'est qu'un passage, si cette vie n'est qu'un pélerinage, il seroit bien insensé de s'attacher à rien ici-bas. Si son Dieu est offensé, soit par les actions ; soit par les opinions de ses semblables, il doit, s'il en a le pouvoir, les en punir avec sévérité, sans cela il manqueroit de zèle & d'affection pour ce Dieu. Un bon chrétien doit, ou fuir le monde, ou s'y rendre incommode à lui-même & aux autres.

Ces réflexions peuvent suffire pour répondre à ceux qui prétendent que le christianisme est utile à la politique & à la morale ; & que sans la religion, l'homme ne peut avoir de vertus, ni être un bon citoyen. L'inverse de cette proposition est sans doute bien plus vraie, & l'on peut assurer, qu'un chrétien parfait, qui seroit conséquent aux principes de sa religion, qui voudroit imiter fidélement les hommes divins qu'elle lui propose comme des modeles, qui pratiqueroit des austérités, qui vivroit dans la solitude, qui porteroit leur enthousiasme, leur fanatisme, leur entêtement dans la société, un tel homme, dis-je, n'auroit aucunes vertus réelles, seroit, ou membre inutile à l'état, ou un citoyen incommode & dangereux *.

* Nos prêtres ne cessent de criailler contre les incrédules & les philosophes, qu'ils traitent de *sujets dangereux*.

A en croire les partisans du christianisme ; il sembleroit qu'il n'existe point de morale dans les pays où cette religion n'est point établie : cependant, un coup d'œil superficiel sur le monde, nous prouve qu'il y a des vertus par-tout ; sans elles, aucune société politique ne pourroit subsister. Chez les Chinois, les Indiens, les Mahométans, il existe, sans doute, de bons peres, de bons maris, des enfans dociles, & reconnoissans, des sujets fideles à leurs princes ; & les gens de bien y seroient, ainsi que parmi nous, plus nombreux, s'ils étoient bien gouvernés, & si une sage politique, au lieu de leur faire enseigner dès l'enfance, des religions insensées, leur donnoit des loix équitables, leur faisoit enseigner une morale pure, & non dépravée par le fanatisme, les invitoit à bien faire, par des récompenses, & les détournoit du crime, par des chatimens sensibles.

En effet, je le répete, il semble que partout la religion n'ait été inventée, que pour épargner aux souverains le soin d'être justes, de faire de bonnes loix, & de bien gouver-

---

Cependant, si l'on ouvre l'histoire, on ne trouve jamais que des philosophes ayent causé des révolutions dans les etats ; mais, en revanche, on ne voit aucune révolution, dans laquelle les gens d'église n'ayent trempé. Le Dominicain, qui empoisonna l'empereur Henri VI. dans une hostie, Jacques Clément, Ravaillac, n'étoient point des incrédules. Ce n'étoit point des philosophes, c'étoit des chrétiens fanatiques, qui mirent Charles premier sur l'échafaut. C'est le ministre Gomare, & non pas Spinosa, qui mit la Hollande en feu, &c. &c. &c.

ner. La religion eſt l'art d'enivrer les hommes de l'enthouſiaſme, pour les empêcher de s'occuper des maux, dont ceux qui les gouvernent, les accablent ici-bas. A l'aide des puiſſances inviſibles, dont on les menace, on les force de ſouffrir en ſilence les miſeres dont ils ſont affligés par les puiſſances viſibles; on leur fait eſpérer que s'ils conſentent à être malheureux en ce monde, ils ſeront plus heureux dans un autre.

C'eſt ainſi que la religion eſt devenue le plus grand reſſort d'une politique injuſte & lâche; qui a cru qu'il falloit tromper les hommes, pour les gouverner plus aiſément. Loin des princes éclairés & vertueux des moyens ſi bas Qu'ils apprennent leurs véritables intérêts, qu'ils ſachent qu'ils ſont liés à ceux de leurs ſujets; qu'ils ſachent qu'ils ne peuvent être eux-mêmes réellement puiſſans, s'ils ne ſont pas ſervis par des citoyens courageux, actifs, induſtrieux & vertueux, attachés à la perſonne de leurs maîtres; que ces maîtres ſachent enfin, que l'attachement de leurs ſujets ne peut être fondé que ſur le bonheur qu'on leur procure. Si les rois étoient pénétrés de ces importantes vérités, ils n'auroient beſoin, ni de religion, ni de prêtres, pour gouverner les nations. Qu'ils ſoient juſtes, qu'ils ſoient équitables, qu'ils ſoient exacts à récompenſer les talens & les vertus, & à décourager l'inutilité, les vices & le crime, & bientôt leurs états ſe rempliront de citoyens utiles, qui ſentiront que leur propre intérêt les invite à ſervir la patrie, à la défendre, à chérir le ſouverain, qui ſera

l'inftrument de fa félicité ; ils n'auront befoin ; ni de révélation, ni de myfteres, ni de paradis, ni d'enfer, pour remplir leurs devoirs.

La morale fera toujours vaine, fi elle n'eft appuyée par l'autorité fuprême. C'eft le fouverain qui doit être le fouverain pontife de fon peuple ; c'eft à lui feul qu'il appartient d'enfeigner la morale, d'inviter à la vertu, de forcer à la juftice, de donner de bons exemples, de réprimer les abus & les vices. Il affoiblit fa puiffance, dès qu'il permet qu'il s'éleve, dans fes états, une puiffance, dont les intérêts font divifés des fiens, dont la morale n'a rien de commun avec celle qui eft néceffaire à fes fujets, dont les principes font directement contraires à ceux qui font utiles à la fociété. C'eft pour s'être repofés de l'éducation fur des prêtres enthoufiaftes & fanatiques, que les princes chrétiens n'ont dans leurs états que des fuperftitieux, qui n'ont d'autre vertu qu'une foi aveugle, un zèle emporté, une foumiffion peu raifonnée à des cérémonies puériles, en un mot, des notions bizarres, qui n'influent point fur leur conduite, ou ne la rendent point meilleure.

En effet, malgré les heureufes influences qu'on attribue à la religion chrétienne, voyons-nous plus de vertus dans ceux qui la profeffent, que dans ceux qui l'ignorent ? Les hommes, rachetés par le fang d'un Dieu même, font-ils plus juftes, plus réglés, plus honnêtes que d'autres ? Parmi ces chrétiens, fi perfuadés de leur religion, fans doute qu'on ne trouve point d'oppreffions, de rapines, de fornications,

d'adulteres ? Parmi ces courtisans pleins de foi, on ne voit, ni intrigues, ni perfidies, ni calomnies ? Parmi ces prêtres, qui annoncent aux autres des dogmes redoutables, des châtimens terribles, comment trouveroit-on des injustices, des vices, des noirceurs ? Enfin, sont-ce des incrédules ou *des esprits-forts*, que ces malheureux, que leurs excès font tous les jours conduire au supplice ? Tous ces hommes sont des chrétiens, pour qui la religion n'est point un frein ; qui violent sans cesse les devoirs les plus évidens de la morale, qui offensent sciemment un Dieu qu'ils savent avoir irrité, & qui se flattent, à la mort, de pouvoir, par un repentir tardif, appaiser le ciel, qu'ils ont outragé pendant tout le cours de leur vie.

Nous ne nierons point cependant, que la religion chrétienne ne soit quelquefois un frein pour quelques ames timorées, qui n'ont point la fougue ni l'énergie malheureuse qui font commettre les grands crimes, ni l'endurcissement que l'habitude du vice fait contracter. Mais ces ames timides eussent été honnêtes, même sans religion ; la crainte de se rendre odieux à leurs semblables, d'encourir le mépris, de perdre leur réputation, eussent également retenu des hommes de cette trempe. Ceux qui sont assez aveugles pour fouler aux pieds ces considérations, les mépriseront également, malgré toutes les menaces de la religion.

On ne peut pas nier non plus, que la crainte d'un Dieu, qui voit les pensées les plus se-

crettes des hommes, ne soit un frein pour bien des gens; mais ce frein ne peut rien sur les fortes passions, dont le propre est d'aveugler sur tous les objets nuisibles à la société. D'un autre côté, un homme habituellement honnête, n'a pas besoin d'être vu, pour bien faire; il craint d'être obligé de se mépriser lui-même, d'être forcé de se haïr, d'éprouver des remords, sentimens affreux pour quiconque n'est pas endurci dans le crime. Que l'on ne nous dise point, que sans la crainte de Dieu, l'homme ne peut éprouver des remords. Tout homme, qui a reçu une éducation honnête, est forcé d'éprouver en lui-même un sentiment douloureux, mêlé de honte & de crainte, toutes les fois qu'il envisage les actions deshonorantes dont il a pu se souiller: il se juge souvent lui-même, avec plus de sévérité que ne feroient les autres; il redoute les regards de ses semblables; il voudroit se fuir lui-même, & c'est-là ce qui constitue les remords.

En un mot, la religion ne met aucun frein aux passions des hommes, que la raison, que l'éducation, que la saine morale ne puissent y mettre bien plus efficacement. Si les méchans étoient assurés d'être punis, toutes les fois qu'il leur vient en pensée de commettre une action deshonnête, ils seroient forcés de s'en désister. Dans une société bien constituée, le mépris devroit toujours accompagner le vice, & les châtimens suivre le crime; l'éducation, guidée par les intérêts publics, devroit toujours apprendre aux hommes à s'estimer eux-mêmes,

à

à redouter le mépris des autres, à craindre l'infamie plus que la mort. Mais cette morale ne peut être du goût d'une religion, qui dit de se mépriser, de se haïr, de fuir l'estime des autres, de ne chercher à plaire qu'à un Dieu, dont la conduite est inexplicable.

Enfin, si la religion chrétienne est, comme on le prétend, un frein aux crimes cachés des hommes, si elle opere des effets salutaires sur quelques individus, ces avantages si rares, si foibles, si douteux, peuvent-ils être comparés aux maux visibles, assurés & immenses, que cette religion a produits sur la terre ? Quelques crimes obscurs prévenus, quelques conversions inutiles à la société, quelques repentirs stériles & tardifs, quelques futiles restitutions, peuvent-ils entrer dans la balance vis-à-vis des dissentions continuelles, des guerres sanglantes, des massacres affreux, des persécutions, des cruautés inouies, dont la religion chrétienne fut la cause & le prétexte depuis sa fondation ? Contre une pensée secrete que cette religion fait étouffer, elle arme des nations entieres pour leur destruction réciproque ; elle porte l'incendie dans le cœur d'un milion de fanatiques ; elle met le trouble dans les familles & dans les états ; elle arrose la terre de larmes & de sang. Que le bon sens décide, après cela, des avantages que procure aux chrétiens la *bonne nouvelle* que leur Dieu est venu leur annoncer.

Beaucoup de personnes honnêtes, & convaincues des maux que le christianisme fait aux

hommes, ne laiſſent pas de le regarder comme un mal néceſſaire, & que l'on ne pourroit, ſans danger, chercher à déraciner. L'homme, nous diſent-ils, eſt ſuperſtitieux ; il lui faut des chimeres ; il s'irrite, lorſqu'on veut les lui ôter. Mais je réponds, que l'homme n'eſt ſuperſtitieux que parce que dès l'enfance tout contribue à le rendre tel ; il attend ſon bonheur de ſes chimeres, parce que ſon gouvernement trop ſouvent lui refuſe des réalités ; il ne s'irritera jamais contre ſes ſouverains, quand ils lui feront du bien ; ceux-ci ſeront alors plus forts que les prêtres & que ſon Dieu.

En effet, c'eſt le ſouverain ſeul qui peut ramener les peuples à la raiſon ; il obtiendra leur confiance & leur amour, en leur faiſant du bien ; il les détrompera peu-à-peu de leurs chimeres, s'il en eſt lui-même détrompé ; il empêchera la ſuperſtition de nuire, en la mépriſant, en ne ſe mêlant jamais de ſes futiles querelles, en la diviſant, en autoriſant la tolérance des différentes ſectes, qui ſe battront réciproquement, qui ſe démaſqueront, qui ſe rendront mutuellement ridicules : enfin, la ſuperſtition tombera d'elle-même, ſi le prince, rendant aux eſprits la liberté, permet à la raiſon de combattre ſes folies. La vraie tolérance & la liberté de penſer ſont les véritables contrepoiſons du fanatiſme religieux ; en les mettant en uſage, un prince ſera toujours le maître dans ſes états ; il ne partagera point ſa puiſſance avec des prêtres ſéditieux, qui n'ont point de pouvoir contre un prince éclairé, ferme

& vertueux. L'imposture est timide, les armes lui tombent des mains à l'aspect d'un Monarque qui ose la mépriser, & qui est soutenu par l'amour de ses peuples & par la force de la vérité.

Si une politique criminelle & ignorante a presque par-tout fait usage de la religion pour asservir les peuples & les rendre malheureux, qu'une politique vertueuse & plus éclairée l'affoiblisse & l'anéantisse peu-à-peu, pour rendre les nations heureuses; si jusqu'ici l'éducation n'a servi qu'à former des enthousiastes & des fanatiques, qu'une éducation plus sensée forme de bons citoyens; si une morale, étayée par le merveilleux, & fondée sur l'avenir; n'a point été capable de mettre un frein aux passions des hommes, qu'une morale, établie sur les besoins réels & présens de l'espece humaine, leur prouve que, dans une société bien constituée, le bonheur est toujours la récompense de la vertu, la honte, le mépris & les châtimens, sont la solde du vice & les compagnons du crime.

Ainsi, que les souverains ne craignent point de voir leur sujets détrompés d'une superstition qui les asservit eux-mêmes, & qui, depuis tant de siecles, s'oppose au bonheur de leurs états. Si l'erreur est un mal, qu'ils lui opposent la vérité; si l'enthousiasme est nuisible, qu'ils le combattent avec les armes de la raison, qu'ils reléguent en Asie une religion enfantée par l'imagination ardente des orientaux; que notre Europe soit raisonnable, heureuse & libre; qu'on y voye regner les mœurs, l'activité, la

grandeur d'ame, l'induſtrie, la ſociabilité, le repos; qu'à l'ombre des loix, le ſouverain commande & le ſujet obéiſſe; que tous deux jouiſſent de la ſûreté. N'eſt-il donc point permis à la raiſon d'eſpérer qu'elle reprendra quelque jour un pouvoir depuis ſi longtems uſurpé par l'erreur, l'illuſion & le preſtige? Les nations ne renonceront-elles jamais à des eſpérances chimériques, pour ſonger à leurs véritables intérêts? Ne ſecoueront-elles jamais le joug de ces tyrans ſacrés, qui ſeuls ſont intéreſſés aux erreurs de la terre? Non, gardons-nous de le croire; la vérité doit à la fin triompher du menſonge; les princes & les peuples, fatigués de leur crédulité, recourront à elle; la raiſon briſera leurs chaînes; les fers de la ſuperſtition ſe romperont à ſa voix, faite pour commander ſans partage à des êtres intelligens. *Amen.*

FIN

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.







